
3 1761 03556 7593

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

TOME XXXII

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE

TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

TOME XXXII

PARIS
J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1895

CONTES POPULAIRES

DE LA

VALLÉE DU NIL

CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU

CONTES POPULAIRES

INÉDITS

De la Vallée du Nil

TRADUITS DE L'ARABE PARLÉ

PAR

S. E. YACOUB ARTIN PACHA



PARIS

MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, QUAI VOLTAIRE, 25

—

1895

A Madame

Irène Artin Pacha.

Ma Chère Femme,

Je vous dédie les traductions de ces Contes Populaires, *en souvenir de l'intérêt que vous avez pris à les entendre.*

Yacoub Artin Pacha.

Le Caire, 15 octobre 1893.



ÉTUDE

SUR LES

FOLK-LORES EN ÉGYPTE

Lorsque j'ai commencé à m'occuper de la question des Contes populaires en vogue de nos jours en Égypte, j'ai d'abord été frappé de la grande variété des thèmes sur lesquels conteurs et conteuses brodent à l'infini.

Je n'ai pas tardé à m'apercevoir que les invasions successives de l'Égypte, depuis des milliers d'années, par des peuples de civilisations et de provenances si différentes donnaient une explication très rationnelle de cette fécondité et de cette diversité dans l'imagination des enfants de la vallée du Nil.

J'ai suivi et répété mes observations et je suis arrivé à établir la division suivante qui me paraît tout à fait satisfaisante.

D'après cette division, tous les contes populaires en Égypte rentrent dans quatre groupes principaux.

Dans le premier groupe se trouvent les contes qui ont été introduits en Égypte à la suite des immigrations des peuples de l'Asie.

On y relève l'influence syrienne, mésopotamienne, turque et surtout persane, dont la civilisation, depuis l'antiquité, depuis l'ère musulmane surtout et jusqu'à nos jours, a été constamment dominante dans toute cette partie de l'Orient.

On peut rattacher à ce groupe les contes où les dives, les djinns, l'esprit du mal et l'esprit du bien, Dieu et Satan, les anges et les démons, jouent un grand rôle. La croyance fondamentale de ces contes est la croyance manichéenne.

Dans tous ces contes, les femmes sont blanches comme le lait et belles comme le soleil ou la lune; leurs noms sont choisis de préférence parmi des adjectifs persans indiquant une qualité physique ou morale.

D'un autre côté, ces contes ne s'entendent

généralement que dans les villes, et, le plus souvent, ils sont narrés par des personnes de provenance étrangère, ou ayant, à quelque degré que ce soit, des liaisons avec des familles asiatiques, ou bien encore descendant d'esclaves blancs des deux sexes d'origine asiatique.

L'influence grecque ou européenne, qui donne origine au deuxième groupe, se dénote par l'introduction dans les contes, d'animaux tels que la chèvre, le bouc, le paon, etc., presque tous des animaux sacrés du paganisme qui, chez les Chrétiens, et, par suite, chez les Musulmans, sont devenus des animaux immondes ou enchantés, voués à l'Esprit du mal. Rarement ces contes finissent sans l'intervention d'un animal dont on peut rattacher l'origine à celle de son congénère du Panthéon grec ou romain.

Le troisième groupe est celui qui nous vient des Arabes nomades, des Juifs et même des Berbères des déserts de l'Ouest, c'est-à-dire des Sémites en général. Ils sont toujours à tendance, en ce sens qu'ils se rapportent à une pratique qui est devenue religieuse.

Ainsi des contes entiers roulent sur la circoncision, sur la répudiation, sur le pèlerinage, etc.

En général aussi, lorsque, pour les besoins de la cause, quelqu'un doit intervenir, c'est toujours Dieu, l'Unique, le Très-Haut, le Tout-Puissant, etc.

Il y a aussi des qualités et des défauts, des vertus et des vices qui forment la base de ces contes, ce sont : la patience, la bonté, la douceur de caractère, etc. ; la colère, l'envie, la méchanceté...

Le quatrième groupe nous vient des Nègres de l'Afrique centrale.

Ici, le rôle principal échoit à la *Goule*. Qu'est-ce que la Goule ? Il est bien difficile de le définir : c'est un être complexe ; elle est tout et n'est rien.

Le Nil, qui submerge tout un village et noie hommes et animaux, est la Goule.

Le chasseur d'esclaves, qui attaque un village, en tue les hommes et en enlève les enfants, est la Goule.

La Goule est le fleuve qui inonde, l'incendie qui dévaste, le torrent de pluie, etc.

La Goule est l'hippopotame monstrueux, le crocodile féroce.

La Goule est l'Arabe et le Turc négriers, mais blancs, voleurs d'enfants, tueurs de femmes et de guerriers.

Elle est terrible, elle est impitoyable : les contes où elle figure ne parlent que du sang versé, de rapts, de vols et de massacres.

En général, les contes de ce groupe sont propagés par les esclaves nègres des deux sexes.

Outre ces quatre groupes de contes dont on peut retrouver les origines d'après les divisions que nous venons d'établir et qui pour l'Égypte de nos jours me semblent exactes, il y a aussi ceux dus à l'influence des *Mille et une Nuits* des contes d'Antar, d'Abou-Zeid El-Hilali et d'autres contes publiés ou écrits, qui alors se mêlent aux contes inédits et peuvent dérouter les observateurs les plus sagaces et les plus patients.

J'ai entendu dans les villages, des contes où Mehemet Aly Pacha (XIX[e] siècle) remplaçait Haroun - Errachid (VIII[e] siècle); où quelque Pacha ou quelque poète du jour

était substitué au vizir Barnek et à Abou Nawas; il en était ainsi de tous les personnages des *Mille et une Nuits.*

Le conteur se posait en historien, on l'écoutait avec une bonne foi absolue. Tout cela était si naïf et si dénué d'artifice qu'il m'a été impossible de pouvoir apprendre de l'individu lui-même d'où il avait tiré ce conte et comment il l'avait appris.

Ainsi, M. G. Maspero entend sur les bords du Nil un fellah répéter un conte qui lui paraît être une réminiscence d'un des contes pharaoniques qu'il a traduits. Il note le conte du marinier, puis, à force de volonté et de patience, il remonte à sa source. Un enfant, qui avait lu le conte dans la traduction de Maspero, l'avait narré chez lui et, de bouche en bouche, ce même conte, avec des variantes, était revenu à Maspero par un marinier des bords du Nil.

D'ailleurs, je n'ai, quant à moi, jamais entendu un conte populaire rappelant de près ou de loin l'antique Égypte, à moins que ce ne fût une réminiscence des légendes de ces temps reculés de la Haute-Égypte, où les

Afrites, sous forme d'animaux, chacals, chiens, singes, etc., vivent dans les Birba, anciens temples ou grottes funéraires en ruines. A Zagazig, j'ai entendu un conte où l'Afrite était un chat : faut-il voir là une réminiscence du culte du chat à Tell-Basta, la Bubastis des anciens ?

Ce qui distingue certainement les contes égyptiens que je crois autochtones, c'est que la race conquérante y est toujours tournée en ridicule ; le Turc de nos jours joue toujours le rôle de bafoué ou d'épouvantail. Généralement, c'est une femme ou un enfant qui se moquent de lui et le rendent la risée de l'auditoire.

Il est à remarquer que la ruse et la fourberie sont des preuves d'intelligence et de fécondité d'esprit.

Dans les cas où le Turc sert d'épouvantail, pour excuser la terreur qu'il cause aux Égyptiens on s'arrange de façon à ce que de hauts et puissants personnages aient eu peur de lui.

Voici un spécimen de ce genre de contes :

« Dieu créa Adam et Ève et les plaça dans

le Paradis, avec défense de manger du fruit défendu.

» Ils en mangèrent.

» Dieu leur envoya un exprès pour leur dire de sortir du Paradis, ainsi qu'il avait été convenu en cas de désobéissance.

» — Bien, dit Adam.

» — Bien, dit Ève.

» Mais ils continuèrent à jouir des délices du Paradis.

» Au bout d'un certain temps, Dieu s'étant informé, apprit qu'ils étaient encore dans le Paradis.

» — Ne les a-t-on pas avertis qu'ils devaient en sortir ? demanda Dieu à un de ses aides-de-camp.

» — Si fait, lui fut-il répondu, mais ils ne sont point sortis.

» — Allez de nouveau, dit-il à un huissier, et dites-leur de déguerpir.

» L'huissier part.

» — O Adam et Ève, leur crie-t-il, Dieu vous renvoie du Paradis, sortez !

» — Eh bien ! quoi, est-il donc si pressé ; laisse-nous faire nos préparatifs, lui dit Adam.

» — Veut-il donc que nous partions sans emporter nos effets ! dit Ève.

» Une querelle s'ensuivit.

» L'huissier retourna vers Dieu et lui raconta ce qui s'était passé : l'opposition d'Adam et d'Ève ainsi que la querelle.

» Dieu appela le cawas turc Timour Agha.

» — Allez, dit-il, me mettre ce couple à la porte du Paradis.

» Dès que le cawas fut arrivé à la demeure du couple désobéissant, il cria :

» — Oh là ! Adam !

» — Me voici.

» — Prends ta femme et sors d'ici.

» Hadir, j'obéis.

» Et Adam et Ève sortirent du Paradis, tout nus, parce qu'étant au bain, ils n'eurent pas le temps de s'habiller. »

Une autre marque caractéristique de ces contes, c'est que, de tous les personnages qui s'y meuvent, c'est toujours la femme qui est la plus intelligente ; fût-elle simple ou naïve, elle finit toujours par avoir raison à la longue, de même que c'est toujours à elle qu'échoit le beau rôle.

Un dernier trait, enfin, c'est que, comme les êtres humains, les bêtes et les choses pensent, parlent et agissent.

« Le moustique se posa sur les hautes branches du dattier pour se reposer.

» Une fois reposé, il dit au dattier : Tiens-toi bien, je vais m'envoler.

» Le dattier lui répondit : Je ne t'ai pas senti te poser sur moi, et, si tu n'étais pas si près de mes oreilles, je ne t'aurais même pas entendu parler ; tu peux prendre ton vol sans que je m'en aperçoive.

» Le moustique s'en alla tout dépité. »

Il est plus que probable que ces contes se sont répétés de siècle en siècle, en se transformant ; selon l'esprit de la religion régnante et de la nationalité du conquérant.

Cependant le fond même n'a pas dû changer.

Ce fond, comme je l'ai déjà dit, me semble se restreindre aux trois catégories suivantes :

I. — La critique du pouvoir constitué, quel qu'il soit.

II. — L'admiration, le respect et l'amour de la femme.

III. — La croyance en l'âme universelle, se manifestant dans toute la nature, ou la croyance au Panthéisme.

Il arrive souvent que des contes rentrant dans les quatre premières divisions que j'ai établies, et dont l'aspect et l'ordonnance générale indiquent la provenance étrangère, se trouvent être transformés en contes ayant absolument le caractère de ceux que j'ai appelés autochtones, et même de ceux écrits, tirés des *Mille et une Nuits*, ou d'autres recueils analogues.

Il faut en chercher la cause dans la tournure d'esprit, le caractère et les penchants des Égyptiens et surtout dans l'aptitude qu'ont tous les peuples à s'approprier et à adapter à leur langue, à leurs mœurs et à leurs usages tout ce qui leur plaît chez les autres nations.

C'est aussi dans les contes de ce genre qu'il faut rechercher les réminiscences de l'antiquité.

Un peuple qui, de tout temps ou du moins aussi loin dans le passé qu'il nous soit permis de remonter, a été gouverné et tyrannisé par

des étrangers, est naturellement enclin à noircir ses maîtres, ainsi que ses juges, et il tâche de le faire aussi spirituellement que possible.

On peut se rendre un compte exact du peu de respect que ce peuple a pour ses juges et ses administrateurs par ce fait que, même de nos jours, les voleurs, les assassins et autres criminels, sortis ou évadés de prison ou du bagne, ne sont pas mis au ban de la société. Au contraire, on les reçoit, on leur fait bon accueil, on s'allie même avec eux, et, au besoin, on les protège. Ils bénéficient de l'idée, fort enracinée dans le peuple, que le Maître, le Gouvernant, le Juge sont des tyrans qui condamnent, à tort et à travers, innocents et coupables, et ces derniers profitent de la pitié du public envers les premiers.

Quant aux femmes, il faut, je pense, chercher l'origine du respect dont elles sont entourées dans celui des anciens Égyptiens pour la *Mater familiæ*.

L'origine du Panthéisme est facile à saisir.

Il faut bien se garder de confondre les

contes où l'on parle de Pharaon avec ceux provenant de l'antique Égypte.

Le Pharaon est une introduction biblique ou koranique en Égypte; si on en parle, c'est toujours dans le sens du mauvais Pharaon du temps de Moïse, et il n'a rien de commun avec les Pharaons de l'ancienne Égypte.

A ce propos, on raconte :

« Pharaon traitait les Égyptiens avec la plus grande rigueur.

» Moïse alla le voir et lui dit :

» — O Pharaon ! pourquoi tyrannises-tu ainsi le peuple ?

» Pharaon ne répondit pas. Il ordonna qu'on prît deux fois quarante rats, qu'on les enfermât dans deux sacs en cuir et qu'on les apportât devant lui.

» Lorsqu'on apporta les deux sacs de cuir contenant chacun quarante rats, Pharaon commanda qu'on déposât un des sacs à terre. Il fit prendre l'autre par quatre hommes vigoureux et leur dit de le secouer jusqu'à ordre contraire.

» En quelques minutes le sac déposé à terre fut percé de quarante trous et les

quarante rats en sortirent et se sauvèrent, tandis que le sac qui était remué était intact dans toutes ses parties. »

Ne sent-on pas dans ce conte l'influence biblique et koranique ?

Et Pharaon ne traite-t-il pas le peuple comme ce peuple a été habitué d'être traité depuis des milliers d'années ?

Ne sent-on pas, en outre, l'inimitié du peuple contre ses gouvernants, dans ce trait que si Pharaon n'était pas puissant et partant intraitable, le peuple le détruirait, lui, Pharaon, le sac représentant Pharaon, et les rats le peuple ?

Dans le même genre, on raconte encore :

« Autrefois le peuple d'Égypte était spirituel, léger et délié d'esprit, car le pays était couvert de pistachiers et le fond de la nourriture du peuple était la pistache.

» Pharaon vint ; il s'aperçut qu'il ne pourrait se rendre maître des Égyptiens que s'il alourdissait leur esprit.

» Il ordonna d'abattre tous les pistachiers et fit remplacer la culture de la pistache par celle de la fève.

» Le peuple mangea des fèves, son esprit s'alourdit et Pharaon put alors le gouverner à son gré. »

Ne voit-on pas ici le désir du peuple de se disculper des conquêtes successives de l'Égypte par les Étrangers ?

Y a-t-il là une réminiscence du temps où l'Égypte était boisée ou bien de l'introduction de la culture de la fève dans ce pays ? Ou encore du temps où l'Égypte était libre et prospère par elle-même et au profit de ses habitants ?

Il faut encore que j'attire ici l'attention sur la croyance généralement répandue; que le lecteur des *Mille et une Nuits* éprouve un malheur personnel dans le courant de l'année où il a lu ce livre. Cette croyance est entretenue, et non sans succès, par les lettrés et les gens religieux. Mais, malgré cette croyance, ou plutôt cette superstition, les contes des *Mille et une Nuits* sont très connus de tous ceux qui, par plaisir ou par métier, aiment à conter.

Je suppose que c'est précisément à cause de cette réprobation quasi religieuse qu'aucun conteur ne se pique d'exactitude lorsqu'il

répète une de ces histoires. Ce sont donc généralement les contes tirés de ce recueil qui subissent les transformations dont nous venons de parler et qu'il faut attribuer à la tournure d'esprit des Égyptiens.

Il serait impossible, vu l'importance des thèmes, qu'on parvienne à réunir la collection des contes populaires de l'Égypte. Tant de races différentes y ont laissé les traces de leur passage, tant de races différentes y sont, depuis tant de siècles, en communications constantes et journalières de vie et d'idée, d'une rive du Nil à l'autre; même de l'un à l'autre bord d'un canal, les thèmes des contes en vogue peuvent changer.

Au Caire, même les limites des quartiers peuvent souvent être considérées comme limites de tel ou tel thème de conte.

Les êtres qui se meuvent dans les contes peuvent être les mêmes et changer de forme. Ainsi le « Afrite »[1], le diable, le lutin, de

1. Je ne connais que les publications suivantes des contes populaires égyptiens en Europe :

1° *Contes arabes modernes*, recueillis et traduits par Guillaume Spitta-Bey. Leyde, 1883.

nos jours est dépeint à l'Ezbékieh habillé d'un pantalon noir et coiffé d'un chapeau haut de forme de même couleur, c'est-à-dire qu'il représente un Européen.

A Sayïda Zénab, le diable sera un Ghùzz ou Turc; à Hassanyeh, ce pourra être un Arnaute (Épirote) habillé de rouge; au vieux Caire, ce sera un Nègre; à Boulak, un Saïdien; tandis qu'ailleurs ce sera peut-être un Maugrabin vêtu de blanc (Berbère des Côtes de l'Afrique du Nord) [1].

On ne lit guère parmi le peuple en Égypte, mais on y parle beaucoup; aussi les conteurs

2° *Contes arabes en dialecte égyptien*, par M. Max van Berchem (*Journal Asiatique*), MDCCCLXXXIX.

3° H. Dulac, *Quatre Contes arabes en dialecte cairote.* (*Mission archéologique française au Caire, 1881-84,* fascicule premier.) Paris, E. Leroux, 1884.

4° *Quelques Contes nubiens,* par le marquis de Rochemonteix. (*Mémoires de l'Institut égyptien*, t. II. Caire, 1889.)

5° *A Collection of modern arabic stories*, etc., by lieut.-col. A. O. Green. R. A. Cairo, 1886. — Le même, en arabe. Londres, Henry Frowdr, 1893.

1. Lorsque dans un conte un nom propre ou un substantif est employé au diminutif, très généralement ce conté peut être considéré comme originaire de la Haute-Égypte ou du Bédouin des déserts à l'ouest du Nil.

sont-ils nombreux et fort ingénieux. Ceux qui écoutent sont aussi naïfs et aussi ingénus que les conteurs eux-mêmes.

Ils prennent un vif plaisir à entendre un conte, ils s'intéressent à l'action et rient ou pleurent, se réjouissent ou se fâchent selon que le conte est plaisant ou triste, moral ou immoral.

Il est merveilleux de voir combien, chez ce peuple fort doux et absolument pacifique, les actes de courage à la guerre sont appréciés.

Pendant le mois de Ramadan, les conteurs publics, s'accompagnant sur leur ribab, content et chantent des poèmes héroïques; les auditeurs prennent parti pour ou contre le héros, et il n'est pas rare de voir surgir des combats à la fin de la soirée.

Une partie de l'auditoire ordonne au conteur de tuer tel guerrier, l'autre partie le lui défend. On en vient aux mains. Le conteur profite de la bagarre pour se sauver; mais, comme il est soucieux de ménager les sentiments de son public, le lendemain soir, grâce à son ingéniosité, les deux héros sont de nouveau en présence, chacun bien en vie.

Ce sont là de véritables représentations théâtrales, sans costumes et sans action, dont les nombreuses péripéties se déroulent au moyen de la simple parole. Au lieu de lire, on écoute et on s'intéresse au roman par l'oreille.

En général, le fond des contes est gai, sauf chez les Égyptiens chrétiens, les Coptes, dans les récits desquels domine souvent une note triste et mélancolique; produite sans doute par cet état d'âme que les théologiens d'Alexandrie ont nommé la *délectation morose,* dès les premiers siècles de notre ère.

Il est encore à remarquer que, dans les contes de ces Égyptiens chrétiens, les saints tiennent un rôle assez important.

Autre fait également digne de remarque, c'est que, lorsqu'il s'agit de persécutions religieuses, ces mêmes Coptes ne se souviennent que de celles des Romains et des Byzantins chrétiens. Jamais je n'ai entendu accuser les Musulmans de ces persécutions terribles et barbares, dans ces sortes de contes.

Au contraire, je connais même une légende, tirée de la Vie des Saints, dans laquelle la disparition de l'illustre Hakim-bi-Tur-Illah,

kalife fatimite d'Égypte, est expliquée par sa retraite dans un couvent copte où il serait mort en odeur de sainteté[1].

De même que les Égyptiens, les Coptes, dans leurs contes, essayent de se venger par l'esprit, de l'ignorance et de la tyrannie de leurs maîtres étrangers.

En voici un exemple :

« Un Copte était employé en qualité de scribe chez un bey mameluk.

» A la fin du mois, en lisant ses comptes au bey, il arrive à un passage où il était dit :

» — Pour ferrer les chameaux et pour tondre les chevaux : *tant*.

» Le bey, étonné, l'arrête :

» — Je ne savais pas, dit-il, qu'on ferrât les chameaux et qu'on tondît les chevaux.

» Le scribe, déposant ses livres aux pieds du bey, lui dit :

» Monseigneur est trop savant pour moi; qu'il me donne mon congé, je ne suis pas digne de le servir. »

Parmi les gens du peuple, même entre

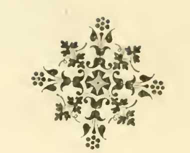
1. Voir : *Revue d'Égypte*, n° 1, Caire. La conversion du Calife El-Hakém au Christianisme.

hommes seuls, et en public la décence est de rigueur.

Les récits ne deviennent indécents, graveleux et même crapuleux que lorsqu'on conte pour gagner de l'argent, et en particulier; mais le conteur qui s'amuse en amusant ses semblables, l'artiste, le dilettante, est tout différent du conteur de profession, car il ne conçoit pas un conte grossier dans le sens de l'indécence.

Ces observations s'appliquent tant aux hommes qu'aux femmes qui ont le don de conter.





PREMIER GROUPE

PERSANS, INDIENS

(ARIENS DE L'EST)





PREMIER GROUPE

PERSANS, INDIENS

ARIENS DE L'EST

I

LES TROIS FEMMES ET LE KADI[1]

C'était jour de *Chemme-el-Nécime*[2].

Au milieu des promeneurs d'un jardin, on distinguait trois femmes que, malgré les voiles qui les couvraient, on devinait être

1. Publié dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, IIe série, n° 4. 1884, p. 16.

2. *Action d'aspirer le zéphyr bienfaisant.* Ce jour là tombe le lundi de Pâques, selon le calendrier Julien (vieux style) ; il est le premier d'une série de cinquante jours auxquels, en Égypte, on donne le nom de *khamecine* (cinquante).

jeunes . tres provoquantes d'ailleurs, et habillées splendidement.

Tout en se promenant, l'une de ces trois femmes s'arrêta, se baissa et ramassa sous les pieds de sa compagne une belle pièce d'or. La troisième en âge l'ayant aperçue, l'avait montrée à la plus âgée qui l'avait ramassée tandis que la seconde marchait dessus.

La plus jeune prétendit que la pièce d'or devait lui revenir; la seconde s'y opposa prétextant qu'elle avait mis le pied dessus, et la plus âgée qui la tenait dans la main ne voulut à aucun prix la céder « parce que, disait-elle, c'est moi qui l'ai ramassée ! »

Cette aventure anima encore plus les trois amies; elles s'assirent au bord d'un bassin, où leurs esclaves leur servirent une collation, tandis qu'elles causaient, riaient et faisaient assaut d'esprit et de gaieté. Le soir venu, elles rentrèrent chez elles, sans avoir pu décider à qui appartenait la pièce d'or.

Elles convinrent donc que la plus âgée des trois garderait la pièce, et que le lendemain matin elles iraient toutes trois chez le seigneur Kadi, qu'elles le prieraient de juger

leur différend et de remettre la pièce d'or à celle d'entre elles qu'il daignerait désigner dans sa haute justice.

Le lendemain donc chacune d'elles se leva avant le soleil et s'occupa à faire une toilette resplendissante, en se couvrant des parfums les plus exquis.

Nos trois amies arrivèrent en même temps chez le seigneur Kadi, lui exposèrent leur dispute, après l'avoir salué avec respect et pris l'autorisation de lui soumettre le sujet du différend qui les amenait à son tribunal.

Le Kadi, homme grave, savant et respectable, aimait cependant la jeunesse et la beauté; de plus, il s'intéressait vivement aux romans de la vie réelle. Voyant donc qu'il avait affaire à des dames enjouées, intelligentes, instruites, aimables, sentant bon, et parlant bien, outre qu'elles paraissaient jeunes et jolies, il lui vint à l'esprit de leur faire raconter à chacune d'elles une anecdote de leur vie, et il décida de donner la pièce d'or à celle qui raconterait l'histoire la plus spirituelle et la mieux contée.

Après avoir ainsi décidé dans son for intérieur et sa sagesse, il posa sa pipe à côté de lui, fit asseoir les trois dames, et caressant sa barbe de sa main droite, il prit la parole, et s'exprima en ces termes :

— Mes chères filles, l'heure de l'audience est encore éloignée, et votre confiance en ma sagesse m'engage à ne pas repousser votre demande, et quoiqu'elle ne soit pas du ressort de mon ministère, je veux bien servir d'arbitre dans votre querelle. Or donc, que la moins jeune de vous commence à parler et qu'elle nous raconte l'anecdote la plus curieuse de sa vie. Entière liberté vous est octroyée par moi. Dites tout, mais contez bien. Celle qui contera la meilleure histoire et qui la contera le mieux, celle-là sera digne d'avoir la pièce d'or.

Le Kadi ayant ainsi fini de parler, reprit sa pipe, s'installa confortablement dans le coin de son divan, et attendit la première histoire.

— Avec votre permission, monseigneur Kadi, je commence, étant la plus âgée, dit la première qui, confiante dans sa jeunesse, ne

craignait pas d'avouer qu'elle était la plus âgée.

Elle se leva donc et parla en ces termes :

I

« Mes parents étaient des bourgeois honnêtes, travaillant beaucoup et gagnant peu. Ils me marièrent donc avec empressement à un marchand fort riche, mais fort laid, et qui aurait pu passer pour être mon père, tellement il était âgé.

» Mon mariage améliora beaucoup leur position; mais moi je m'aperçus bientôt que, si la richesse, comme le disait mon père, contribue puissamment au bonheur, elle n'en constitue pas le fond, comme avait coutume de le dire ma mère.

» J'étais toute jeune, jolie, partant encline à goûter aux plaisirs de la vie, mais sans aucune expérience.

» Mon mari, pour se faire pardonner sa vieillesse, me comblait de présents; je lui en savais gré, mais cela ne lui suffisait pas ap-

paremment, car il se plaignait toujours de ce que je ne l'aimais pas assez. Moi, je ne savais pas comment faire pour le lui faire croire; n'ayant jamais aimé, je ne pouvais même pas simuler l'amour pour lui prouver ma reconnaissance !...

» Il avait un jeune ami qu'il aimait beaucoup, et il m'en parlait toujours; il me le montra une fois par la croisée. La beauté de ce jeune homme me captiva tout d'abord; toutes les fois que je l'apercevais depuis, je sentais pour lui un je ne sais quoi, que j'ai appris depuis être les effets d'un violent amour. Il paraît que mon mari entretenait aussi souvent son ami de moi, de ma beauté et de son amour, à tel point que ce jeune homme devint amoureux de moi, rien qu'en entendant faire mon éloge, en même temps que moi je devenais amoureuse de lui en le voyant. .

» Il est inutile de vous dire par quels moyens il parvint, après beaucoup de peines et de patience, à tromper la vigilance et à endormir la jalousie de mon mari. Deux cœurs qui se cherchent se joignent toujours

malgré tous les obstacles. Sachez seulement qu'il était beau et que je l'aimais plus que la prunelle de mes yeux, où son image était perpétuellement empreinte.

» Je lui avais donné mon âme, je m'abandonnai à lui !...

» Pendant quelque temps tout alla bien; mon mari était satisfait de me voir belle de jeunesse, de fraîcheur et de santé; mon amant m'aimait tous les jours davantage; j'étais heureuse !...

» Hélas ! le bonheur n'est pas éternel dans ce monde périssable !

» Il était convenu entre mon amant et moi, que lorsque le rideau d'une certaine fenêtre, qui avait vue sur son jardin, était blanc il pouvait sans danger venir me tenir compagnie, mais que, si ce rideau était rouge, cela voulait dire que mon mari se trouvant à la maison, il s'abstînt de venir chez moi.

» Un jour donc, après le départ de mon mari, je venais de déployer le rideau blanc, et j'attendais mon amant : j'entends tout à coup frapper à la porte et je vois mon mari entrer, pâle, défait, appuyé sur le bras de l'eunuque !

Pris d'un malaise subit, il avait quitté ses affaires et son magasin et était venu à la maison pour se reposer et se faire soigner. Il avait l'air si malheureux et si effrayé, que prise de pitié, malgré la contrariété qu'il me causait, je me mis à lui prodiguer mes soins.

» Le lit étant prêt, il s'y coucha et s'endormit, en me priant de le laisser seul. Je décidai alors d'aller au bain pour passer mon temps, mais la contrariété où j'étais me fit oublier de ployer le rideau blanc et de déployer le rouge.

» Pendant que j'étais absente, mon amant entra comme de coutume par la terrasse; voyant quelqu'un au lit, et croyant que c'était moi, il s'approcha et m'appelant par mon nom, il voulut me réveiller.

» Mon mari entendant la voix d'un homme dans le harem et reconnaissant son jeune ami, fut d'abord surpris, mais devinant tout son malheur, il sauta sur ses pieds et profitant du moment d'étonnement qui s'empara de mon amant qui, au lieu de me voir sortir de dessous les couvertures, voyait devant lui mon mari, il le saisit, le jeta dans une grande caisse qui se trouvait ouverte et vide à la

tête du lit [1], abaissa le couvercle et ferma la caisse à clef.

» Il faut croire que cette excitation, en lui tournant le sang, produisit une réaction salutaire; car ayant appris du jardinier que j'étais allée au bain, il s'habilla à la hâte, sortit de la maison, en ferma la porte à clef et vint m'attendre devant l'entrée du bain.

» Là il arrêtait toutes les femmes qui y entraient et leur disait :

» — Dites à ma femme, une telle, de sortir sur l'heure, j'ai besoin d'elle.

» Son air, sa voix et ses gestes étaient

1. Caisse dans laquelle on renferme les matelas, draps, traversins, couvertures, etc., pendant le jour. Dans beaucoup de maisons ce sont des armoires placards qui servent à cet usage.

Les lits en fer ou en bois n'existent pas ou plutôt n'existaient pas en Égypte. Le soir venu, on étend des matelas à terre, au milieu de la chambre, on les couvre des draps de lit, couvertures, etc., on s'y couche. Le jour, ces matelas et tous leurs accessoires sont roulés et enfermés dans des armoires, des caisses ou déposés ainsi roulés dans un coin de la chambre. C'est ainsi qu'il n'y a pas, à proprement parler, dans les maisons orientales, de chambre à coucher telle qu'on en voit en Europe.

empreints de tant de colère et de jalousie, qu'il se rendait ridicule: quelques-unes de ces femmes s'en effrayaient et se sauvaient le prenant pour un fou: d'autres l'excitaient à causer et toutes entraient au bain en riant et en se moquant de lui !

» La première qui prononça mon nom et fit tout haut la commission de mon mari me fit souvenir du rideau blanc et de ma négligence.

» Les commissions se succédèrent rapidement; bientôt mon mari devint le seul sujet de conversation des femmes réunies dans le bain. Heureusement qu'aucune d'elles ne me connaissait. Je m'imaginais aisément ce qui mettait en fureur mon mari, mais ne sachant pas les détails de l'affaire, je résolus de les connaître tout d'abord.

» Faisant donc semblant de ne point m'intéresser à ce qui se disait au bain, comme si cela ne me regardait pas, et cachant mon trouble, je sortis dans l'antichambre où je trouvai une pauvre marchande de pois-chiches.

» — Ma bonne mère, lui dis-je, prête-moi

tes habits et ton panier, pour une demi-heure, au plus ; garde mes effets ici jusqu'à ce que je te rapporte tes effets et ton panier, ainsi que le prix de son contenu au double !

» La vieille consentit sans vouloir en savoir plus long ; elle se dépouilla de ses guenilles dont je me revêtis et, ainsi travestie, je sortis dans la rue.

» J'aperçus mon mari qui écumait de rage et maudissait les bains et toutes celles qui y allaient. Je courus à la maison.

» Dans sa précipitation, mon mari avait oublié la clef de la porte d'entrée dans la serrure.

» J'entre, je monte dans ma chambre, j'entends des gémissements ! Je savais qu'il n'y avait personne dans la maison ; je pris peur et je me disposais à envoyer le jardinier chez mon amant pour me tranquilliser et apprendre de lui ce qui s'était passé !... Mais, ô surprise ! j'entends distinctement ! Je ne me trompe pas !... c'est de dedans la grande caisse que sortent ces gémissements !...

» Au nom de Dieu clément et miséricor-

dieux ! dis-je, en ouvrant la caisse, dont la clef n'avait pas été enlevée par mon mari.

» Malgré mon émotion, j'éclatai de rire !.. c'était mon pauvre ami, affaissé sur lui-même, manquant d'air et prêt à expirer !...

» L'ânesse de mon mari venait depuis la veille, de mettre bas un charmant petit ânon ; mon ami et moi nous transportons ce petit ânon dans ma chambre, le plaçons dans la caisse où nous l'enfermons.

» Mon ami s'en retourna chez lui, pour y attendre mes ordres et moi-même je retournai au bain après avoir fermé la porte de la maison.

» J'aperçus mon mari qui querellait mon eunuque ; en me voyant entrer au bain, il s'approcha de moi et sans me reconnaître, me pria de dire à sa femme, une telle, de sortir sur l'heure, jurant Dieu et le Prophète qu'il la tuerait avant le soir !

» J'entre au bain je me déshabille, reprends mes habits, règle la vieille marchande, et suivie de mon esclave, nous sortons ensemble.

» Dès que mon mari m'aperçut :

» — Où es-tu ? s'écria-t-il en m'accablant d'injures, n'as-tu pas entendu mes ordres ?...

» — Avez-vous perdu la tête ? lui dis-je, en l'interrompant, êtes-vous devenu fou ? ou votre maladie vous a-t-elle enlevé votre jugement, pour m'injurier ainsi sur la voie publique ?...

» — Tu me donneras des conseils quand tu te disculperas, si tu le peux. Allons à la maison ! s'écria-t-il. Et tout en marchant devant moi, il criait, gesticulait et donnait cours à sa fureur sans toutefois s'adresser à moi.

» Je le suivis en silence.

» En arrivant à la maison, il m'y enferma et alla quérir le cheik de la rue et plusieurs de ses voisins et amis.

» Tous arrivèrent ensemble ; ils allaient, suivant ce que leur disait mon mari, être témoins de ma honte, de ma confusion et de mon divorce.

» La maison donc se remplit d'hommes et tous montèrent au harem. J'étais retirée dans un coin de ma chambre, couverte encore de mes voiles et me parlant à moi-même de manière à être entendue de tous.

» — Pauvre homme ! disais-je, qui aurait cru qu'une indisposition si légère pût faire perdre la raison à un homme si sensé ! Que me veut-il ? Pourquoi me maltraiter ainsi ? Je l'avais laissé se reposant, après l'avoir soigné ; je vais au bain, il y vient pour m'en arracher ! pourquoi ? Pourquoi me couvrir d'injures et de honte ? Pourquoi me donner en spectacle aux hommes dans ma propre maison, dans mon harem ! Hélas ! hélas ! il faut qu'il soit devenu fou !...

» Mon mari était en un tel état de surexcitation qu'il paraissait réellement fou et atteint de la fièvre chaude. Quelques-uns de ses amis lui conseillaient de se calmer ; cela le rendait encore bien plus furieux.

» — Entrez ! entrez ! s'écriait-il, ne vous laissez pas attendrir et apitoyer par les doléances mensongères de cette femme perfide ! Vous verrez, vous verrez si j'ai tort de vouloir répudier cette femme éhontée !...

» Lorsque tout le monde fut dans la chambre, il ouvrit la caisse !... Le petit ânon leva la tête et agita les oreilles, respira bruyamment et commença à braire. Quant à mon

mari, sa colère ne connut plus de bornes; il se précipita sur moi et m'aurait, par le Prophète, étranglée, si je n'avais crié de toutes mes forces : Arrêtez ce fou ! au nom de Dieu, il va me tuer ! et si on n'était réellement venu à mon secours pour m'arracher de ses mains.

» Il paraissait pris d'un accès de folie furieuse; il écumait de rage, et articulait des mots inintelligibles.

» On le garrotta solidement et on le déposa sur un tapis.

» — Gardez-le ainsi, me dit le cheikh de la rue; et s'il ne se calme pas d'ici à demain, nous le mènerons à la maison des fous ! Que Dieu l'en préserve et nous aussi !

» — Pauvre homme ! pauvre frère ! disaient ses amis, quelle mauvaise maladie ! Dieu veuille qu'il s'en guérisse ! — Sa femme est si jolie, disaient d'autres, qu'il n'est pas étonnant qu'il soit jaloux même d'un ânon ! — Qui a pu mettre cet ânon dans cette caisse ? se demandaient les uns. — Il devait avoir la berlue, et il a pris l'ânon pour un homme ! répondaient les

autres. — Pauvre ami ! un si excellent homme ! si sensé ! A quoi tient donc la santé et la raison d'un homme !

» — Que Dieu lui vienne en aide ainsi qu'à nous ! ajoutaient tous, en quittant les uns après les autres le harem et notre maison.

» Après une légère maladie, mon mari s'étant remis, ses amis supposèrent qu'il croyait que toute cette aventure n'était qu'un cauchemar, un mauvais rêve. suite de sa maladie. Comme il n'en parlait jamais, personne ne lui en parla. Il semblait avoir tout oublié.

» Il mourut un an après. Je puis certifier cependant, qu'il savait fort bien à quoi s'en tenir sur la véracité de cette anecdote et de ses souvenirs, car je n'ai jamais été si bien surveillée et gardée de si près, choyée et honorée, que pendant cette année-là.

» Que Dieu lui pardonne et le récompense ! Car la fortune qu'il me laissa me permit de me marier avec un homme que j'aime et qui me rend mon amour ! »

II

— C'est à vous, dit le Kadi, en s'adressant à celle qui avait mis le pied sur la pièce d'or, à nous raconter votre anecdote !

— J'entends et j'obéis, monseigneur ! répondit-elle, et elle parla ainsi :

« J'étais tout d'abord et dès ma première jeunesse mariée à un Turc, fort bel homme, mais qui a toujours eu le défaut de me faire peur. Sa vue seule me remplissait d'effroi et lorsqu'il me parlait, quoi qu'il fît pour adoucir sa voix et son regard, mon sang se glaçait dans mes veines !

» Encore aujourd'hui lorsque je pense à ses moustaches, longues d'une aune, et à ses yeux, gros comme des noix, je ne puis me défendre d'un sentiment de frayeur, qui me saisit malgré moi !...

» Il passait tout son temps à la guerre, et lorsque la paix lui donnait des loisirs, il les employait à la chasse des bêtes féroces !

» Ces longues absences n'étaient pas faites

pour m'accoutumer à lui, et moins encore pour me le faire aimer. Chaque fois qu'il revenait d'une de ces longues expéditions, il me semblait voir en lui un étranger !

» Vous devinez aisément que pendant une de ces absences je devins amoureuse d'un jeune homme qui me faisait depuis longtemps une cour assidue et muette. car j'étais bien gardée ! Les serviteurs et les esclaves de mon maître et seigneur tremblaient tous devant lui, et lorsqu'il était absent, ses ordres étaient exécutés à la lettre, son nom et l'idée de son retour ayant la faculté de les tenir en respect comme s'ils étaient en sa présence. Malgré ce sentiment de terreur qu'il leur inspirait. ils lui étaient dévoués et fidèles jusqu'à la mort. parce qu'il était généreux et grand seigneur ! Ainsi donc, tant qu'il était à la maison, je ne pouvais penser à encourager les flammes discrètes de mon amant, et lorsqu'il s'absentait. j'étais moins encore dans la possibilité de le faire. étant gardée par des gardiens dévoués à notre maître commun !

» Je me consumais, cependant, d'envie de

parler à mon bel amoureux, et d'entendre le son de sa voix ! De quelles inventions l'esprit d'une femme tourmentée par l'amour n'est-il pas capable ?...

» Je trouvai le moyen de lui faire savoir mon désir.

» Le lendemain, il se travestit en mendiant, et passa sous mes fenêtres en chantant. Sa voix me le rendit encore plus cher que sa vue !

» Il prit l'habitude, tous les matins, de passer à la même heure devant mes fenetres et de chanter des vers brûlants d'amour qu'il composait en mon honneur.

» Un matin que j'étais assise avec mon mari, à la fenêtre devant laquelle mon amant devait passer, et que je lui servais à déjeuner, j'entendis la voix du faux mendiant. Je savais que mon mari était d'humeur agréable, je me hasardai à lui parler sans avoir été interpellée. En réprimant donc les battements de mon cœur, qui battait à se rompre dans ma poitrine :

» La charité de mon seigneur est connue de tous, dis-je ; à sa porte se nourrissent et

vivent tous ceux qui s'y présentent. Faites que ce pauvre mendiant qui a l'air si misérable soit satisfait et vous doive la vie, tout en vous bénissant !

» Il regarda par la fenêtre, vit le mendiant et m'ordonna de lui faire donner à manger ; puis il s'habilla et sortit.

» En sortant, il ordonna à son majordome de nourrir ce pauvre, matin et soir, chaque fois qu'il se présenterait à sa porte.

» Quelques jours après, mon amant averti de l'absence de mon mari, se présenta fort tard à la maison ; on me prévint de l'arrivée du pauvre, que j'avais pris sous ma protection spéciale. Je lui fis porter quelques mets et du pain comme de coutume. Comme j'avais envoyé ces mets de ma table, les plats étaient d'argent.

» En même temps, j'envoyai le portier faire une commission à l'autre bout de la ville. Lorsqu'il rentra, il crut le pauvre parti. ferma la porte et se coucha. Vers minuit, mon mari rentra aussi, et me trouvant couchée passa dans ses appartements sans me réveiller.

» Le matin je me levai avant lui ; je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. La terreur où j'étais d'avoir retenu le pauvre par des signes et de l'avoir empêché de partir, et le sentiment que mon amant était si près de moi, m'avaient empêchée de dormir.

» Je fus dans la chambre de mon mari et prenant un air effrayé, qu'il m'était facile de contrefaire, tellement j'avais peur, je le réveillai et me plaignis amèrement du portier qui avait, disais-je, laissé le mendiant dans la cour de la maison durant toute la nuit.

» Ce portier est infidèle et négligent, ajoutai-je. mais le mendiant est heureusement honnête ; qu'il plaise à votre seigneurie de vous lever, vous le verrez endormi, et pour ne pas perdre les plats d'argent, voyez comme il les a mis sous sa tête. C'est incontestablement un honnête homme qui a plus de souci de vos biens que le portier, et comme il est dans le besoin, je vous prie et vous supplie de chasser le portier et de confier ses fonctions à ce mendiant, toutefois si vous le jugez convenable. Je n'ai plus de confiance

dans le portier, et j'aurai toujours peur, surtout lorsque vous ne serez pas ici pour me rassurer et me défendre au besoin !...

» Tout mon discours était entrecoupé par des sanglots ; je pleurais et me lamentais si fort, que mon mari, soit qu'il crût que ce que je disais était sincère, soit qu'il fût touché de mes pleurs, me promit d'aviser.

» Il fit une enquête sévère, qui le persuada que le portier le trahissait ! Il le chassa, et proposa au faux mendiant de le remplacer. Celui-ci accepta avec reconnaissance.

» Le soir du même jour, mon mari devant sortir, le nouveau portier l'arrêta respectueusement et après avoir obtenu la permission de parler, il s'exprima ainsi :

» — O mon maître ! la ville est pleine de gens mal intentionnés, et je suis nouveau dans votre palais ; permettez à votre esclave de prendre un mot d'ordre pour qu'au milieu de la nuit, lorsque vous rentrerez, je puisse vous reconnaître et ne point ouvrir la porte au premier venu qui imiterait votre manière de frapper ; car, sachant que je ne suis que d'aujourd'hui au service de monseigneur, on

ne manquera pas de vouloir me nuire dans son esprit.

» Mon mari parut trouver l'idée bonne.

» — Quel mot prendrons-nous ? demanda-t-il.

» — *Kischke*[1], répondit mon amant, c'est un mot difficile et pas commun !

» — Soit, *kischke !* reprit mon mâri en riant, et il disparut dans l'ombre de la rue.

» Sous prétexte que le portier était nouveau, moi de mon côté j'enfermai les filles de service, excepté ma confidente, qui était ma sœur de lait, dans leur appartement. Je donnai les ordres les plus sévères, au faux portier, d'enfermer de son côté les esclaves mâles. Quant aux autres domestiques, les uns sortirent pour aller chez eux, les autres furent enfermés dans les communs et avant que le Mouezzine n'eût annoncé la prière du soir[2] nous étions libres de nous voir !...

1. Sorte de pain d'orge ou de froment trempé dans du lait caillé et durci dont on fait une soupe ou pâte et que les Turcs appellent *késchkek*.
2. Une heure et demie après le coucher du soleil.

» Vers minuit le maitre frappa à la porte.

» — Qui va là ? demanda le faux portier.

» — Moi ! répondit mon mari.

» — C'est bon : avez-vous le mot d'ordre ?

» — C'est juste ! dit mon mari ; puis après un moment de silence : peste soit du mot d'ordre et de toi ; je l'ai oublié, le mot d'ordre ! ouvre !

» — Passez votre chemin, répondit le portier tranquillement, et il vint me retrouver.

» Nous le regardions par la fenêtre ; il paraissait fort en colère, mais fort empêché, ne sachant à qui s'en prendre.

» En ce moment, un passant attardé vint à traverser la rue ; mon mari l'arrêtant :

» — Hé, l'ami ? lui dit-il, en mauvais arabe et comme s'il lui cherchait querelle, comment nommez-vous cette chose qui se mange, qui n'est ni du riz, ni de la farine !... on en fait une soupe !...

» L'homme interpellé si brusquement ne savait que répondre : mais... mais... de la farine... du riz... balbutia-t-il. — puis croyant avoir affaire à un fou ou à un malfaiteur, il prit ses jambes à son cou et se mit

à courir comme un dératé, sans regarder derrière lui, malgré les imprécations et les appels de mon mari.

» Celui-ci surexcité par la fureur, mais impuissant contre la solidité de la porte et l'entêtement du portier, craignant d'ailleurs de causer du scandale en faisant du bruit, attendit bon gré mal gré jusqu'au petit jour. Enfin, à ce moment un marchand de *kischke* vint à passer.

» Comment nommes-tu ce que tu vends ? lui demanda mon mari.

» — *Kischke !* répondit le marchand effrayé.

» — *Kischke! kischke!* s'écria mon mari, en frappant à coups redoublés sur la porte.

» Le faux portier ouvrit sur le moment.

» — Monseigneur rentre bien tard, lui dit-il, après lui avoir souhaité le bonjour selon son rang; il serait prudent, une autre fois, de vous faire accompagner par un de vos esclaves et d'une lanterne.

» Quoique mon mari écumât de rage, voyant la tranquillité du portier, il ne lui parla pas et monta droit dans ma chambre.

» Il me trouva réveillée, assise à causer avec ma sœur de lait. Dès que je le vis paraître, je me levai et me mis en devoir de le servir et de le déshabiller. Je lui racontai, pendant ce temps, que toute la nuit, des voleurs, sans doute,... si ce n'est des assassins,... en tous cas, des bandes de vauriens avaient essayé de tromper la vigilance de son nouveau portier, mais que celui-ci avait fait son devoir! Je lui contai ensuite toutes les précautions qu'il avait prises contre les accidents, tels que : vol à l'intérieur de la maison, incendie, etc. Je fus si aimable, je fis tant et si bien, qu'il se dérida, sa colère se calma, il convint même qu'il avait un portier excellent!...

» Quant à moi je ne me reconnaissais plus, tellement ma frayeur m'avait enlevé le sentiment de la peur que j'éprouvais naguère à la seule vue de mon mari!

» Il eut la bonté de me dire qu'il me trouvait fort à son goût et de m'en donner des preuves certaines!

» Tout avait si bien réussi que notre bonheur nous paraissait devoir durer long-

temps!... Mais pense-t-on, quand on est heureux, que tout a une fin dans ce monde fini ?...

» Les esclaves et la domesticité, jaloux de l'ascendant que prenait mon amant sur leur maître, finirent par découvrir notre intrigue amoureuse, et vendirent notre secret au maître; celui-ci nous surprit!... tua mon amant!... Et partit pour faire la guerre aux mécréants! »

III

La seconde femme alla reprendre sa place après avoir terminé son anecdote, croyant avoir plus intéressé le seigneur Kadi que la première. Celui-ci, sans laisser deviner les impressions qu'il ressentait, se tournant vers la troisième femme :

« A vous, ma fille, dit-il, de nous raconter la plus intéressante anecdote de votre vie. »

La plus jeune des trois amies se leva et prenant la parole, commença son récit en ces termes :

« J'étais mariée à un Turc, collecteur des taxes dans une préfecture. Son service l'obligeait à s'absenter très souvent. Pendant ces absences, j'étais libre de recevoir mon amant.

» C'était un jeune homme beau comme le jour, aimable, fort, bien fait, plein de condescendance pour moi et toujours prêt à satisfaire mes moindres désirs! Pouvais-je ne pas l'aimer ?

» Son seul défaut était qu'il dépensait beaucoup, sans savoir gagner de l'argent pour subvenir à ses goûts. Mais qui n'a de défaut ici-bas !... d'ailleurs je l'aimais et il me le rendait au centuple.

» Un jour mon mari rentra de la préfecture, prépara son baudet, remplit sa besace de papiers de service et de vêtements et me demanda si je pouvais lui donner du pain et quelques aliments pour la route. Je lui donnai tout excepté le pain, car ayant fini notre provision, la négresse était en train d'en pétrir pour une nouvelle semaine qui commençait.

» Mon mari étant très pressé de partir, et ne pouvant attendre que le pain fût envoyé

au four et cuit, s'en alla au marché pour s'en procurer. Il laissa le baudet tout bâté dans l'écurie, devant la mangeoire.

» J'étais là à attendre dans la cour le retour de mon mari, lorsque tout à coup je vis entrer mon amant.

» — Il me faut, dit-il, de suite trois ou quatre cents piastres!

» — Par le Prophète je n'en ai pas, lui dis-je; où veux-tu que je les prenne! et sachant l'usage qu'il en voulait faire, je pris un air maussade.

» — Hé bien, ma sœur, reprit-il, par Dieu, je vais prendre le baudet de ton mari et le vendre. J'en aurai ce qu'il me faut absolument!

» — Ne fais pas cela, par le Prophète, m'écriai-je en colère, tu ne le prendras pas, ni ne le vendras. Mon mari va partir à l'instant et il aura besoin de son baudet!

» — Que faire donc, au nom de Dieu! s'écria-t-il. Il avait l'air si malheureux, me pria si instamment, me démontra si péremptoirement que, sans cet argent, il était perdu, qu'à bout d'arguments je ne résistai plus, et lui laissai emmener le baudet.

» Bientôt après mon mari entra.

» Il alla à l'étable, il vit la têtière pendue à un clou, le bât et le bissac à terre, mais de baudet, point!...

» — Femme, qu'est devenu mon âne? s'écria-t-il.

» — Mon ami, lui répondis-je tranquillement, il vient de sortir et m'a dit qu'il allait tenir audience dans le Mehkémeh de tel village, et je lui nommai un village à environ une demi-heure de distance de la ville où nous demeurions.

» — Te moques-tu de moi!... commença-t-il avec fureur, lorsque l'interrompant :

» — A Dieu ne plaise! repris-je, suis-je capable de te tromper ! D'ailleurs, l'oserais-je que ton esprit est trop éclairé pour se laisser prendre à mes grossières et faibles inventions; mais le fait est que je suis très étonnée que tu ne te sois pas aperçu, ou que tu ne saches pas que ton baudet est enchanté, qu'il se transforme de temps à autre en Kadi !

» — Allah!... Allah ! fit mon mari.

» Sans lui laisser le temps de parler ni

de réfléchir et l'interrompant de nouveau, je repris :

» — La première fois que je vis sortir un homme de notre maison, j'en ai eu une peur effroyable, ne l'ayant pas vu entrer d'abord, et ne le connaissant pas même de vue, j'ai pensé perdre mes sens!... Il me soutint et m'empêchant de tomber, il me dit avec beaucoup de bonté : — N'aie pas de crainte, ma fille; je suis un malheureux Kadi, que de méchants sorciers, sans doute par vengeance, ont transformé en âne. Je n'ai aucun recours contre mes ennemis, ne connaissant pas leur science occulte! Je dois ainsi vivre, tantôt âne, tantôt Kadi, selon que je suis en liberté ou occupé de mon ministère, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de me délivrer des incantations de mes ennemis! Au nom de Dieu, ne me maltraitez pas, et surtout n'en parlez à personne; car si votre mari connaissait mon secret, comme c'est un homme d'une religion éclairée, il me vendrait pour ne rien avoir de diabolique en sa possession!

» Ce disant, il partit, me laissant dans une grande perplexité. Devais-je te cacher le

mystère de ton baudet, moi qui n'ai rien de caché pour toi? ou devais-je te le dévoiler, comme c'était mon devoir de femme bonne musulmane? Par le Prophète, j'étais embarrassée!

» Je me décidai cependant à ne point t'en parler, pour ne pas t'obliger à vendre un baudet qui te convenait; d'abord c'était un joli et bon animal, jeune et vigoureux, et puis, le cas échéant, il aurait pu te donner un bon conseil légal! D'ailleurs, il paraissait redouter que tu ne t'en défasses, et il avait raison, car où aurait-il trouvé un meilleur maître que toi?...

» Pendant que je parlais ainsi sans désemparer, mon mari ne pouvait cacher son étonnement, lorsque je m'arrêtai. Après un moment de silence et de réflexion :

» — Que faire à présent, dit-il; je ne puis cependant attendre que cet âne-kadi finisse ses audiences; il me faut partir.

» — Voilà, repris-je, ce que je ferais, si j'étais de vous; cependant vous êtes incontestablement plus intelligent que moi, vous avez sans doute trouvé un moyen!...

» — Voyons ton avis, reprit mon mari avec impatience, comme j'avais cessé de parler.

» — Hé bien ! dis-je, vous irez au village où siège ce Kadi ; vous lui ferez, par signes, comprendre que vous avez besoin de ses services comme baudet. Il vous comprendra et vous suivra, car ces sortes de malheureux sont toujours plus ânes que kadis !

» L'idée lui plut et il partit. Au moment où il sortait de la maison, je lui criai de prendre avec lui une poignée de fèves, parce que, ajoutai-je, s'il a l'air de ne pas vous obéir vous lui montrerez sa nourriture favorite, de telle sorte que si vous n'avez pu l'amener par la persuasion, vous vous en rendiez maître par gourmandise, vice commun aux deux natures de votre monture enchantée. Mais gardez-vous dans tous les cas de le maltraiter ; âne et Kadi, il est doublement têtu et vindicatif !

» Là-dessus il part, arrive au village, entre dans la salle d'audience du Mehkémeh où le Kadi siégeait.

» Le Kadi voyant qu'un Turc, qu'il reconnut sans doute pour appartenir à la préfec-

ture, lui faisait des signes qu'il ne comprenait pas, crut qu'il voulait lui parler en particulier, s'imaginant déjà que c'était une communication importante que le préfet lui envoyait faire par ce Turc. Il se lève et suit mon mari; celui-ci satisfait du succès marchait devant lui en lui montrant les fèves pour mieux l'amorcer, pensait-il.

» Dès qu'ils furent dans le pas-perdu :

» — C'est bien mon ami, lui dit mon mari, croyez que je suis bien fâché de la sorcellerie qui vous tient enchanté, et certes ce n'est pas pour vous contrarier; mais je dois partir pour service de l'État, et je ne puis vraiment attendre que tu finisses ta journée ici. Transforme-toi donc en baudet et partons.

» Le Kadi, au comble de l'étonnement, ne comprenait rien à ce que lui disait mon mari; il crut le Turc atteint de folie, ou d'envie de lui soutirer quelque argent pour s'acheter un baudet. Quoiqu'il en soit, pour éviter un scandale devant ses justiciables, et plus encore pour ne pas exaspérer le Turc et le mettre en fureur, il résolut de se tirer le mieux qu'il pourrait de cette mauvaise rencontre.

» — Vous paraissez, mon maître, avoir perdu votre baudet, dit-il donc à mon mari, et désireux de le remplacer; rien de plus juste. Prenez ces trois cents piastres; c'est jour de marché, vous en trouverez à acheter à la porte de la ville. Adieu!

» Ce disant, il remit dans la main de mon mari les trois cents piastres et rentra dans la salle d'audience. prenant un air plus important que quand il en était sorti.

» Mon mari pensa que c'était par l'effet de mon indiscrétion, que le charme du Kadi s'était dissipé; et qu'il s'était racheté lui-même; il s'en alla, satisfait d'être débarrassé d'un âne enchanté et plus ou moins en puissance du démon.

» Le public crut que le Kadi venait d'avoir communication d'une affaire importante, tellement il avait l'air grave et réfléchi lorsqu'il rentra dans son tribunal.

» Quant au Kadi qui savait bien avoir été joué, il pensait aux moyens qu'il emploierait pour se faire rembourser en exploitant ses plaideurs.

» Mon mari, en arrivant au marché, aper-

çut un baudet qui lui parut devoir lui convenir ; après un léger examen il le reconnut pour sien ; le repoussant avec mépris :

» — J'ai bien besoin d'un baudet, s'écria-t-il, mais cela ne sera pas toi ; car, tantôt Kadi, tantôt baudet, tu ne peux faire mon affaire !

» Il en acheta donc un autre, vint me conter ses aventures, m'embrassa et partit.

» Tout le monde fut donc satisfait.

» Mon amant eut l'argent dont il avait besoin.

» Mon mari se procura un meilleur baudet sans bourse délier.

» Et le Kadi volé trouva un prétexte pour amener sa conscience à composition et gagner sur ses administrés le double de ce que ce damné Turc lui avait extorqué !

» Et moi, seigneur Kadi, je suis aussi satisfaite parce que je vais avoir la pièce d'or, en vous promettant de ne plus conter cette anecdote ; ce qui vous remplira, j'ose l'espérer, de satisfaction. »

CONCLUSION

Le Kadi lui remit la pièce d'or, prit acte de sa promesse, et jura de ne plus donner aux femmes la liberté de la parole [1].

1. Comparer avec un conte de Mirza Berkhordar Turkman dans son livre Shamsah Kahkaha ou Mahboub el kiloub. Ce conte se trouve traduit en anglais dans *Persian portraits* F. F. Arbuthnot. M. R. A. S. Bernard Quaritch London, 1887.







II

LE POT ENCHANTÉ

Trois sœurs vivaient ensemble.

Elles filaient du lin et gagaient leur vie en commun.

La plus jeune était aussi la plus adroite, elle filait toute seule plus que les deux autres ensemble, et de temps en temps achetait de son propre argent quelque chose pour elle-même.

Un jour qu'elle revenait du marché avec un vieux pot en albâtre, ses sœurs aînées se mirent dans une violente colère et pensèrent la maltraiter pour ses extravagances.

Mais le pot était enchanté et la jeune fille n'avait plus besoin de garder l'argent qu'elle gagnait, car, si elle voulait manger, son pot en albâtre la nourrissait, si elle voulait s'ha-

biller, son pot lui fournissait des vêtements ; en un mot, pas un vœu que le pot n'accomplît.

Craignant la jalousie de ses sœurs, elle faisait semblant de vivre de ce que ses aînées lui donnaient : de leurs restes, et de s'habiller de leurs vieilles nippes ; mais quand elle était seule, elle se dédommageait, en ayant recours au précieux talisman qu'elle possédait.

Un jour qu'il y avait une grande réjouissance à la Cour, on invita les trois sœurs, car elles étaient des demoiselles de condition et fort présentables, quoique pauvres.

Les deux sœurs aînées se parent de ce qu'elles ont de mieux et vont au palais, en laissant leur cadette à la maison pour la garder.

Dès qu'elles sont parties, la troisième sœur demande à son pot en albâtre un costume vert, rouge et blanc, des bijoux étincelants et tout ce qu'il faut pour faire bonne figure à la fête.

Ainsi attifée, elle va au Palais ; personne ne la reconnaît, pas même ses sœurs, telle-

ment elle est éclatante de beauté ; elle fut, pour ainsi dire, la reine de la fête.

Quand elle voit que la soirée tire à sa fin, elle se sauve, mais, dans sa précipitation, en traversant la cour du palais, elle laisse tomber un de ses bracelets en diamant dans l'auge remplie d'eau où on menait s'abreuver les chevaux du roi.

Le lendemain matin, lorsque les chevaux vont à l'auge, aucun d'eux ne veut en approcher et tous reculent effrayés. Les palefreniers visitent l'auge et y découvrent le bracelet en diamant qui, par l'éclat de ses feux, effrayait les chevaux.

Le fils du roi, qui était présent, considère l'objet et déclare à son père qu'il veut se marier avec la femme à qui appartient ce bracelet.

Des huissiers parcourent toute la ville pour trouver l'heureuse propriétaire du bracelet.

Après quinze jours de vaines recherches, on finit par arriver à la maison des trois sœurs, on essaye le bracelet sur le poignet de chacune d'elles et on constate qu'il s'ajuste à ravir sur celui de la cadette.

Le mariage est annoncé et les noces commencent.

Le dernier jour, après que la jeune fille eût pris son bain, ses sœurs la coiffèrent et lui enfoncèrent dans la tête de grandes épingles en forme d'aigrette.

Dès que la coiffure magique fut terminée et que la dernière épingle fut enfoncée, la jeune fille se transforma en tourterelle avec une houppe sur la tête et s'envola à tire d'ailes par la fenêtre.

Tous les jours elle venait se poser sur la fenêtre de la cuisine du roi et roucoulait tristement.

Le roi avait donné ordre de la faire prendre vivante. Enfin, un jour on parvint à l'attraper et un magicien qui se trouvait pour lors à la Cour pour soigner le jeune prince qui se mourait de consomption et d'amour, reconnut sur la tourterelle le talisman.

Il enleva délicatement les épingles et, lorsqu'il retira la dernière, la tourterelle redevint jeune fille.

Le prince reconnaissant sa fiancée fut guéri aussitôt et depuis ils vécurent heureux et contents.

La princesse pardonna à ses sœurs et les pourvut de dot et de mari[1].

1. Comparer avec le conte de Cendrillon.

En Egypte, dans les appartements, les femmes vont nu-pieds, la pantoufle de Cendrillon est remplacée par le bracelet du poignet, et dans d'autres contes analogues par le bracelet à la cheville.







III

LA PRINCESSE TCHERKESSE[1]

Un sultan avait une fille qui, lorsqu'elle riait, faisait paraître le soleil dans toute sa splendeur; lorsqu'au contraire elle pleurait, il tonnait très fort et pleuvait abondamment.

Un jour cette fille se mit à travailler au métier de tisserand. Il lui apparut un oiseau qui lui dit : « Que tu travailles ou que tu ne travailles pas, tu n'auras jamais pour mari qu'un mort. » La pauvre fille quitta aussitôt son métier et se mit à pleurer à chaudes larmes. Sa mère entra dans la chambre et, trouvant sa fille en pleurs, elle lui en demanda le motif. La jeune fille tout éplorée lui répéta ce que l'oiseau lui avait dit. Sa mère s'attrista un peu, mais ne crut pas y attacher trop

1. *Circassienne.*

d'importance. La fille se remit au métier, et aussitôt l'oiseau reparut et répéta sa phrase cruelle; c'est alors que la malheureuse mère unit ses lármes à celles de sa fille. Tous ceux qui étaient dans le palais s'unirent également à la douleur de la mère et de la fille.

Il tonna et plut à verse pendant tout ce temps. Le sultan qui était en promenade dans la ville s'inquiéta fort et comprit que sa fille pleurait. Il voulut en connaître la raison et s'adressa à son vizir pour lui demander conseil. Celui-ci lui proposa de rentrer. Ils rebroussèrent aussitôt chemin et se dirigèrent vers le palais, où, en arrivant, ils trouvèrent tout le monde en larmes et dans la plus profonde désolation. Il entra chez sa fille et la questionna. Elle, pour toute réponse, reprit son métier, aussitôt l'oiseau apparut et répéta d'un air solennel la phrase qu'il avait déjà prononcée deux fois. Le père pleura à son tour et, pour ne plus rentrer dans cette ville, il rassembla sa mère, sa femme, sa fille et son vizir, et prenant quelques robes de ces dames ainsi que leurs bijoux, ils partirent tous ensemble pour les montagnes.

Un jour, ils trouvèrent sur une montagne une immense porte de château. Le sultan, sa femme et le vizir essayèrent d'ouvrir la porte : ce fut en vain, ils n'y réussirent point. La fille du sultan essaya à son tour de pousser la porte qui céda aussitôt d'elle-même. La princesse y entra, la porte se referma derrière elle, sans que le sultan ni son vizir eussent eu le temps de pénétrer dans le château. Elle n'hésita pas à s'avancer. Elle trouva morts tous les êtres vivants ou plutôt tous ceux qui avaient eu vie : hommes, femmes, chevaux et toutes bêtes. Elle se trouva ensuite dans une belle pièce où se trouvait un mort roulé dans une riche couverture, tout près duquel étaient un éventail, un livre et un chasse-mouches.

Elle jeta les yeux sur le livre et lut ce qui suit : « Le mort, qui est dans cette chambre, » ressuscitera si quelqu'un l'évente avec cet » éventail qui est près de lui et s'il lit, tout en » chassant les mouches, dans ce livre pendant » trois ans, trois heures et trois minutes. »

La jeune princesse connaissant son triste sort se mit à l'œuvre aussitôt. Quand elle était fatiguée, elle se mettait à la fenêtre pour

respirer un peu d'air et se donner quelque repos. Puis elle reprenait sa pieuse besogne.

Un jour qu'elle se trouvait à la fenêtre, elle vit passer une bohémienne avec sa fille, elle les héla et proposa à la mère de lui prendre sa fille contre un superbe collier qu'elle portait au cou. La bohémienne accepta et, à l'aide d'une corde que la princesse descendit de la fenêtre, la petite bohémienne se trouva dans le palais des morts.

La princesse lui dit alors : « Il y a trois ans que je suis exactement les instructions de ce livre; dans trois heures et trois minutes le mort ressuscitera; mais, comme je suis fatiguée et que j'ai besoin de repos, je vais aller me coucher, et toi, tu me remplaceras auprès du cadavre. » Puis elle se retira après avoir donné les instructions nécessaires à la petite bohémienne qui s'exécuta avec bonne volonté.

Les trois heures et les trois minutes écoulées, le mort ressuscita. Il demanda à la bohémienne qui était la charmante personne qui se reposait là. Elle répondit que c'était

une fille qu'elle s'était procurée comme aide. mais qui n'avait pas voulu l'aider du tout.

Le ressuscité alla visiter ses nombreux domestiques qui se réveillèrent tous de leur profond sommeil. Puis il fit enfermer dans une prison souterraine la princesse qui, d'après l'injuste accusation de la bohémienne, n'avait pas voulu l'aider. On ne donnait pour toute nourriture à l'infortunée fille du sultan que les restes de la domesticité, qui lui reprochait toujours de n'avoir pas aidé à réveiller le maître.

Le prince du château se maria avec la jeune bohémienne.

Quelque temps après il eut envie de faire un petit voyage et voulut rapporter à chacun un petit cadeau ; c'est pourquoi avant de partir il demanda à tous ses gens ce qu'ils désiraient. Il alla même demander à la fille du sultan ce qu'elle souhaitait. Elle répondit que son unique vœu était qu'il fût toujours en bonne santé. Il la pressa pour lui faire demander quelque chose, mais elle persista dans son refus.

Il lui dit alors : « Je sors et dans un instant

je reviendrai; si tu ne me demandes pas quelque chose, je saurai ce qu'il me restera à faire. »

Il sortit et revint au bout d'un instant. Elle lui demanda alors : la boîte de la patience, la boîte de la douleur et le sabre du sang. Elle ajouta que s'il lui apportait ces choses-là, son vaisseau marcherait bien, sinon son vaisseau s'immobiliserait.

Il consentit et partit en voyage. A son retour, il s'était tout procuré, mais il avait complètement oublié la commission de la pauvre prisonnière. Il ne s'en souvint que lorsqu'il aperçut qu'il n'y avait pas moyen de faire avancer son bateau. Il retourna alors à terre et fit l'acquisition des boîtes et du sabre.

Arrivé chez lui, il distribua tous les présents et alla porter lui-même celui de la prisonnière. Il se cacha ensuite derrière la porte de la prison pour se rendre compte par lui-même de ce qu'elle voulait faire de ces objets. Il vit la fille du sultan qui plaça devant elle ces boîtes et leur dit : « O boîtes de patience et de douleur, donnez-moi la patience nécessaire pour supporter ma douleur ! Puis elle raconta

toute son histoire depuis l'apparition de l'oiseau jusqu'à ce moment-là. Quand elle eut fini, la boîte de patience lui dit : « O ma princesse Tcherkesse, tu dis la vérité, ton père est un roi régnant et chacune de tes paroles vaut mille dinars (pièces d'or). »

La fille du sultan reprit : « O boîte de patience, donne-moi la patience ! ô sabre avide de sang, tranche-moi la tête ! » Le sabre se leva, le prince comprenant tout, se précipita et s'emparant du sabre, l'empêcha de tomber sur le chaste cou de la noble princesse.

Il s'empressa ensuite de mettre à la porte l'ignoble bohémienne et prit pour femme celle qui sut supporter ses peines sans plaintes ni murmures. Ils vécurent heureux et contents pour le reste de leur vie [1].

1. Comparer avec la Belle au bois dormant.







IV

LA PRINCESSE TAG-EL-AGEM[1]

Un roi avait une fille. Il voulut en faire une savante. Il prit à cet effet un maître et donna à sa fille des compagnes de classe.

Ce maître lui enseignait tout, le Koran, la lecture, l'écriture, etc.

Un jour, en entrant en classe, la princesse vit que son maître battait une de ses camarades, il la battait si fort que la pauvre fille allait en mourir.

La princesse ne pouvant pas l'arracher des mains du maître, se sauva et courut jusqu'à ce qu'elle fût hors de la ville, dans la campagne.

Etant fatiguée, elle s'assit pour se reposer et s'endormit au pied d'un arbre.

1. Couronne des Perses.

Le fils d'un sultan voisin étant à la chasse passa par là et vit la princesse qu'il trouva admirable.

Il la réveilla et la conduisit chez le sultan son père.

La princesse grandit et embellit dans ce sérail. Quand elle fut en âge de se marier, le prince demanda au sultan, qui y consentit, la permission de l'épouser.

Le prince et la princesse se marièrent donc, et leurs noces se firent avec le cérémonial d'usage, au milieu des réjouissances publiques qui durèrent quarante jours et quarante nuits.

Bientôt le sultan devenu vieux, mourut, le prince et la princesse devinrent alors roi et reine.

Sur ces entrefaites, la jeune reine accoucha d'un garçon.

Le septième jour des couches, avant que, selon l'usage, la visite des dames, venues pour féliciter la mère et voir l'enfant, ne commençât, le mur de la chambre de la reine se fendit; elle vit apparaître son maître, ce méchant magister qui lui avait tant fait peur et qui était si savant; elle le vit, dis-je, sortir de la

fente du mur, s'avancer vers son lit, prendre son enfant, la barbouiller elle-même de sang, et rentrer dans le mur par la même fente, pour disparaître.

Lorsque les dames entrèrent dans la chambre et virent la reine ainsi couverte de sang, n'ayant plus son enfant auprès d'elle, elles pensèrent toutes que la reine était une ogresse et qu'elle avait mangé son enfant.

Après la visite, cette nouvelle se répandit dans la ville et bientôt toutes les femmes ne parlèrent plus que de cet événement.

Cependant le roi, qui entendit ces bruits, n'y ajouta aucune foi, parce qu'il aimait sa femme et il continua à l'aimer.

La deuxième année de leur mariage, la reine eut un autre garçon qui fut enlevé de la même façon par le maître d'école magicien.

La troisième année, la reine eut une fille qui eut le même sort que les deux princes, ses aînés.

Le roi, devant les accusations persistantes et de jour en jour grandissantes des dames de la cour et de la ville, et voyant que ses trois enfants avaient disparu de la même façon.

sans que la reine en pût donner une explication raisonnable et plausible, il ordonna qu'on reléguât la reine dans les cuisines du palais et qu'elle y servît comme un souillon.

La reine accepta son sort sans plaintes ni murmures et alla habiter les cuisines.

Un jour le roi partît en voyage pour faire une tournée dans ses États.

Il demanda avant de partir, à toutes les dames de son palais ce qu'elles désiraient qu'il leur rapportât en cadeau.

Les unes demandèrent des étoffes, les autres des bijoux. Le roi en prit note. Au moment du départ, le roi se rappela de Tag-el-Agem (couronne de la Perse), la reine qu'il avait sauvée autrefois de l'abandon, et par suite, d'une mort certaine et qui à présent était reléguée dans les cuisines du palais, mais qu'il aimait encore malgré sa disgrâce.

Il lui demanda ce qu'elle souhaitait.

Tag-el-Agem lui dit qu'elle désirait posséder la boîte de l'amertume et la coupe d'aloès ; et elle ajouta : « O mon maître ! ô mon roi ! si tu oublies ma commission, à ton retour une tempête affreuse bouleversera l'air, ton

turban blanc deviendra noir; cet état de choses ne cessera que lorsque tu te seras rappelé mon désir et que tu l'auras exécuté. »

Le roi partit.

Il parcourut tous ses États et fit toutes les commissions, sauf celle de Tag-el-Agem, la reine.

Au moment où il montait à cheval pour s'en retourner vers la ville, voilà que la tempête prédite par la reine se déchaîna sur tout le pays. La pluie, la grêle, le vent et le tonnerre firent rage et le bruit fut tel qu'on n'en avait jamais entendu de pareil. Le roi, en ce moment, voit son image réflétée dans une flaque d'eau et s'aperçoit que son turban blanc était devenu noir.

Il se rappelle la commission de la reine et ses prédictions, et retourne à la recherche de la boîte d'amertune et de la coupe d'aloès.

Dès qu'il eut fait l'acquisition de ces deux objets, la tempête cessa et son turban redevint blanc.

Le roi s'en retourna dans son palais et son voyage se termina heureusement, comme il

avait commencé, au milieu de l'allégresse générale de ses sujets.

Dès qu'on eut déchargé les bêtes de somme et qu'on eut ouvert les ballots, le roi remit à chacune de ses dames ce qu'elle avait souhaité.

Il envoya aussi à la sultane Tag-el-Agem ce qu'elle lui avait demandé comme cadeau.

La nuit venue la curiosité prit le roi. Il voulut savoir ce que la sultane Tag-el-Agem pouvait bien faire avec sa coupe et sa boîte. Il alla à la chambre qu'occupait la reine dans les cuisines et, regardant à travers une fente de la porte, il vit la reine assise par terre et parlant à la boîte de l'amertume et à la coupe d'aloès qu'elle avait devant elle; elle leur raconta son histoire d'un bout à l'autre; quand elle eut fini, elle ajouta en manière de demande: « N'est-ce pas que ce que je vous ai conté est la pure vérité ?... Ai-je rien ajouté, ou rien caché ?... N'est-ce point là toute la vérité ?... »

Après ces trois questions, la boîte et la coupe se brisèrent; en même temps le mur se fendit et son ancien magister, tenant par la main ses deux garçons et suivi de la fille, se pré-

senta au milieu de la chambre, en face de la reine.

Son maître la salua profondément et lui dit : « Tag-el-Agem, voilà tes trois enfants; j'en ai pris soin et les ai instruits. Je te les rends parce que tu as su garder mon secret et que tu as souffert pour le garder. J'ai voulu faire une savante de toi, j'ai réussi à faire des savants de tes enfants. Jouis en paix du fruit de tes vertus. »

Il dit et disparut par la fente du mur. La fente se referma sur lui et le mur redevint uni comme s'il ne se fût jamais fendu.

Le roi voyant et entendant tout cela, ne savait quoi admirer le plus : la beauté de sa femme et de ses enfants ou la patience et la discrétion, la fidélité et la résignation, de sa femme dans ses malheurs.

Il ouvrit la porte et se montra à sa femme et à ses enfants.

Il les invita à le suivre dans les appartements royaux et rendit à sa femme son amour et sa position à la Cour.

Il vécurent longtemps heureux, jusqu'à leur mort qui arriva quand il plût à Dieu.



DEUXIÈME GROUPE

ARIENS DU NORD

EUROPÉENS, GRECS, ROMAINS, ETC.





DEUXIÈME GROUPE

ARIENS DU NORD

EUROPÉENS, GRECS, ROMAINS, ETC.

V

LES QUARANTE BOUCS ET LE BOUC CHEVAUCHANT SUR LE BOUC [1]

Il y avait une fois un sultan qui avait trois filles, l'une plus belle que l'autre.

Lorsqu'elles grandirent et furent d'âge à se marier, le sultan consulta son vizir sur ce qu'il convenait de faire pour les établir selon leurrang.

1. Publié dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 2e série, n° 5, 1884, p. 90.

Le résultat de leur délibération fut que dès le lendemain on fit annoncer dans le pays, par des crieurs publics, que le sultan avait décidé de marier ses filles. En conséquence, tous les jeunes gens étaient conviés à passer sous les fenêtres du sérail au jour que le sultan faisait savoir.

Au jour dit, les prétendants arrivèrent en foule et défilèrent sous les fenêtres du palais.

La princesse aînée jeta son mouchoir qui tomba sur un beau prince.

La seconde princesse ayant jeté son mouchoir, le mouchoir alla se fixer sur la tête d'un autre émir, jeune, beau et puissant.

Quand ce fut au tour de la troisième princesse, elle lança son foulard qui alla accrocher les cornes d'un bouc qui passait au milieu de la foule.

Le sultan ordonna que la troisième princesse recommençât l'expérience. Elle jeta donc le foulard, qu'on lui avait rapporté, une seconde fois; la destinée le fit encore s'accrocher aux cornes du même bouc.

Le sultan, furieux d'être la risée du peuple, ordonna une troisième épreuve qui n'eut pas

un autre résultat; le foulard s'en allait voltiger dans les airs, tournoyait et finalement allait s'accrocher aux cornes du même bouc.

Le sultan dit, en voyant cette obstination du sort, qu'il ne consentirait jamais à marier sa fille avec un bouc et qu'elle resterait fille.

Mais la jeune princesse pleura tant, et répéta si obstinément qu'elle consentait à se marier avec ce bouc puisque telle était sa destinée; ses sœurs aînées, qui la jalousaient parce qu'elle était plus jolie qu'elles, l'aidèrent si bien auprès du sultan, que celui-ci finit par accorder son consentement à ce que ce mariage extraordinaire s'accomplît. Il ordonna donc que les noces se feraient selon le cérémonial ordinaire.

Toute la ville fut en fête pendant quarante jours et quarante nuits; on n'entendait partout que chants et musiques; on ne voyait que jeux, banquets et illuminations, mais au milieu de toute cette foule en liesse et en joie, chacun ne pouvait s'empêcher d'être préoccupé des résultats du mariage de la jeune et jolie princesse avec le bouc.

Le sultan, le vizir, les femmes du palais

essayèrent chacun tour à tour de la dissuader de consommer ce mariage. Mais elle n'avait qu'une phrase pour toute réponse et à tout ce qu'on lui disait, elle répondait : « Peut-on se soustraire à sa destinée ! »

La nuit du *doukhoule* étant arrivée, on para la princesse et bientôt on introduisit le bouc dans la chambre nuptiale.

La porte était à peine fermée, que le bouc se secouant jeta sa peau à terre. Quel ne fut pas l'étonnement et la joie de la jeune princesse, en voyant devant elle un fort beau jeune homme, si beau, tel que personne, avant elle, n'en avait vu son pareil en beauté !

Ce jeune homme s'approcha d'elle, la caressa et lui dit :

« Je suis un émir puissant, mais enchanté par des sorciers ; je vous aimais et me voilà uni à vous. Il ne tient qu'à vous, princesse, que nous ne soyons jamais séparés !...

— Et que faut-il que je fasse ? interrompit la princesse.

— Ne jamais parler de ma métamorphose à qui que ce soit, répondit le malheureux émir enchanté. Il faut que tout le monde me croie

un bouc. Le jour où on se douterait seulement de mon enchantement, ce jour-là même, je disparaitrais et vous me perdriez pour toujours !... »

La jeune princesse, plus émerveillée qu'effrayée, promit de garder le secret de son beau mari.

En attendant, ils s'abandonnèrent à leur bonheur.

Ils s'aimaient beaucoup et la princesse gardait si bien le secret de son mari, que tout le monde avait renoncé à comprendre l'amour qu'elle avait pour son mari le bouc.

Le sultan à bout d'arguments disait :

« Puisqu'elle ne se plaint pas, c'est qu'elle est heureuse.



Dans ce temps-là, un roi voisin déclara la guerre au sultan qui fit ses préparatifs ; mais comme il était trop vieux, il plaça son armée sous le commandement de ses deux beaux-fils, et ils partirent.

Le bouc aussi partit.

Bientôt après, l'armée du sultan retourna

victorieuse. Le sultan ordonna qu'on fît des fêtes qui durèrent trois jours et trois nuits.

Le premier jour, au moment où les deux princes passaient sous les fenêtres du palais, leurs femmes leur jetèrent des fleurs.

La troisième princesse jeta une *rose* à un très beau jeune homme qui marchait à côté des princes.

Le second jour, au même cérémonial, elle jeta au même jeune homme un *jasmin* et pendant le défilé de la troisième journée, elle lui lança un *tamarin*.

Ses sœurs aînées trouvèrent mauvais que la jeune princesse se comportât ainsi à l'égard d'un étranger, tandis qu'elle était en puissance de mari. Elles lui firent d'abord des observations, mais voyant qu'elle en riait et se moquait d'elles, elles allèrent le dire au sultan.

Le sultan entra dans une telle fureur, qu'il eût sans doute tué sa fille, si celle-ci épouvantée et affolée n'eut confessé et expliqué que ce jeune homme n'était autre que son propre mari.

Le soir venu, le bouc ne rentra pas !... Il avait disparu.

Le désespoir de la jeune princesse augmenta avec les jours. Il arriva qu'elle crut qu'il n'y avait pas au monde une plus malheureuse créature qu'elle. On avait beau la raisonner, lui conter les histoires des plus illustres et des plus malheureux amants, tout cela, loin de la consoler, augmentait encore son chagrin.

Un jour, l'idée lui vint de savoir par elle-même, s'il existait au monde une femme aussi malheureuse qu'elle.

Elle fit construire un bain et fit annoncer dans tous les quartiers de la ville que toute femme qui voudrait venir s'y baigner était libre de le faire, à condition de raconter à la princesse le plus grand malheur qu'elle avait eu pendant sa vie.

Toutes les femmes de la ville et des environs accoururent; l'une raconta que son mari la battait, l'autre que son mari lui préférait une affreuse vieille ou une laide négresse, une troisième que son mari l'avait divorcée et que son amant s'était marié avec une autre femme qui, certes, ne la valait pas !...

Aucune de ces femmes n'eut le talent d'in-

téresser, ni de captiver, même pour un instant, l'attention de la princesse.

Elle était toujours triste.

Un jour, enfin, vint une pauvre vieille femme. Elle n'avait sur elle qu'une chemise en lambeaux.

Cette vieille lui raconta une histoire qui eut le don d'intéresser la princesse. Elle l'écouta donc sans l'interrompre jusqu'au bout.

***

Histoire de la Vieille

La vieille commença en ces termes :

« Avant-hier, le soir, j'étais allée au bord de la rivière pour laver la seule chemise que je possède, dans l'intention de me présenter, ce matin, à votre bain, lorsque je vis non loin de moi une mule chargée de deux outres qu'elle remplissait d'eau.

» Une fois ces outres remplies, elle alla un peu plus loin et frappa la terre du sabot de son pied de devant. La terre s'entr'ouvrit et je vis la mule descendre par une pente dans l'intérieur de la terre.

» Oubliant de laver ma chemise, je suivis la mule et j'entrai à sa suite dans le souterrain.

» J'arrivai bientôt dans une grande salle qui paraissait être la cuisine d'un grand palais. Les marmites étaient rangées sur le feu; on les entendait chanter et on sentait une bonne odeur de cuisine en pleine fonction.

» N'y voyant personne, ni chef, ni marmitons, je m'approchai d'une marmite et voulus la découvrir. A peine avais-je touché au couvercle, que je reçus une tape sur ma main et une voix me cria dans les oreilles :

» — Touche pas, jusqu'à ce que sa maîtresse vienne ! [1]

» Je reculai effrayée; j'entrai à l'office où je vis la huche ouverte et pleine de pains frais qui sentaient fort bon; l'envie me prit d'en goûter, mais lorsque étendant la main, j'étais prête à saisir le pain, ma main reçut une tape qui claqua sur son dos, et la même voix invisible s'écria à mes oreilles :

» — Touche-pas, jusqu'à ce que sa maîtresse vienne !

» Ma frayeur s'accrut; je marchai droit devant moi; je passai dans les appartements.

Les salles en étaient plus richement décorées les unes que les autres ; les meubles, les tentures et les tapisseries surpassaient en richesse et en beauté, en éclat et en variété, tout ce que l'on peut imaginer ! Enfin, j'arrivai dans une grande salle au milieu de laquelle se trouvait un grand bassin ; autour du bassin, il y avait quarante sièges dont l'un était plus grand et plus beau que les autres.

» Je ne vis d'abord personne non plus dans cette salle, mais, en même temps que j'y entrais, j'entendis un bruit semblable à celui que font les pieds d'un troupeau de chèvres marchant sur des pierres.

» Je me blottis sous un divan ; bientôt je vis entrer des boucs qui les uns après les autres allèrent se placer chacun devant un siège et se rangèrent ainsi autour du bassin.

» Ils étaient quarante, mais le dernier était monté sur l'avant-dernier.

» Le bouc qui chevauchait ainsi sur son compagnon descendit et se plaça devant le siège le plus élevé.

» Ils restèrent ainsi sans bouger un moment, puis tous ensemble se secouèrent ;... au même

instant leurs peaux tombèrent, et ils se transformèrent tous en autant de beaux jeunes gens dont le plus beau était leur chef. Il se jeta le premier dans le bassin et tous l'y suivirent, s'y baignèrent, puis ils en sortirent et s'assirent sur leurs sièges, qui s'étaient couverts de serviettes de toutes sortes.

» Lorsqu'ils se furent séchés, celui qui était entré monté sur son compagnon, commença à pleurer en s'écriant à travers ses sanglots :

» — Oh ! princesse de grâce et de beauté ! [1]

» Tous ses compagnons pleuraient et sanglotaient. Les meubles, les murs, les portes, les plafonds, tout, enfin, jusqu'aux fenêtres et aux parquets gémissaient et se lamentaient... c'était à fendre l'âme !...

» Après qu'ils eurent bien pleuré, le prince se leva ; ses compagnons en firent autant et chacun se retira dans ses appartements où tous se couchèrent et dormirent. »

Ainsi termina la vieille.

1. C'est le nom de l'héroïne du conte, et en général de toutes les héroïnes des contes populaires.

A mesure qu'elle racontait son histoire. Sitt-el-Husna, de plus en plus intéressée, ne laissait pas échapper un mot, et lorsque la vieille eut terminé et qu'elle cessa de parler, la princesse ne douta plus que le bouc monté sur son compagnon et qui s'était transformé en un si beau jeune homme, ne fût son mari.

Dès ce moment, elle ne pensa plus qu'à aller le rejoindre.

Elle dit donc à la vieille qu'elle lui donnerait tout, vêtements, bijoux, argent, tout ce qu'elle pouvait enfin désirer, à la condition qu'elle la conduirait dans le souterrain.

La vieille consentit.

Le lendemain donc, de bonne heure, Sitt-el-Husna alla chez la vieille où elle attendit jusqu'à la nuit tombante. A ce moment, la princesse très impatiente lui demanda s'il n'était pas temps de partir.

La vieille lui dit d'attendre encore, attendu qu'elles ne pourraient partir que lorsque la lune se verrait sur la terrasse du four.

Les yeux de la princesse, à partir de ce moment, ne quittèrent plus le haut du four, et dès que la lune y parut, elle réveilla la

vieille et toutes deux allèrent au bord du fleuve.

La mule était là qui remplissait ses outres.

Lorsqu'elle frappa du pied le sol, que la terre s'entr'ouvrit et qu'elle s'engagea dans le souterrain, les deux femmes l'y suivirent et allèrent jusque dans la cuisine.

La vieille se dirigea vers les marmites, qui rangées sur le feu, chantaient joyeusement; elle découvrit une marmite, goûta au mets qui y cuisait, en découvrit une autre, puis une troisième, puis toutes, sans que ses mains n'eussent reçu aucune tape, et elle n'entendit aucune voix lui défendre de les toucher.

Elle vit aussi les mets les plus succulents, en goûta et força la princesse à en faire autant. Le pain également, dans la huche, se laissa prendre sans protestation; tout était bon et bien meilleur que ce qu'on mange d'habitude.

La vieille remarquait, cependant, que tout était changé depuis sa dernière visite. En effet, on sentait une joie régner partout dans ce palais enchanté.

Conduite par la vieille, la princesse arriva enfin dans la grande salle du bassin; les deux

femmes se cachèrent et virent les quarante boucs entrer dans le même ordre qu'avait indiqué la vieille, le dernier bouc monté sur son compagnon.

Ils se rangèrent autour du bassin, se dépouillèrent de leur peau, se transformèrent en quarante jeunes gens, très beaux, prirent leur bain, et au moment où ils en sortaient, la princesse reconnut son mari !... Elle voulait courir vers lui, mais n'ayant pas de voile pour couvrir sa figure, la pudeur la retint de paraître ainsi le visage découvert devant tant d'hommes étrangers !...

Cependant, le prince, s'étant assis sur son siège comme à l'ordinaire, commença à pleurer, à se lamenter et à appeler la princesse à travers ses sanglots.

Tous ses compagnons, au lieu de l'imiter, comme de coutume, se mirent à rire ; les murs, les portes, les voûtes, tout, enfin, au contraire du prince, paraissaient gais, contents et satisfaits !

Le prince surpris et inquiet se leva ; ses compagnons le quittèrent joyeusement, et lui-même se dirigeait tristement vers son appar-

tement, lorsque la princesse ne tenant plus et n'écoutant plus les conseils timorés de la vieille, sortit de sa cachette et se présenta devant le prince son époux.

A sa vue, le prince, transporté de joie, ne voulut pas écouter ses excuses pour n'avoir pas su garder son secret. Il apprit à la princesse qu'elle venait, par son courage et sa persévérance, de rompre le charme qui le tenait enchanté. Le prince put, dès lors, retourner sur terre sous sa forme humaine.

La princesse le présenta au sultan, son père, qui fut très joyeux. Ses sœurs, reconnaissant dans ce beau jeune homme le guerrier vaillant auquel la troisième princesse avait lancé des fleurs au retour de la guerre, ressentirent, pour leur sœur, une plus grande jalousie, mais durent faire semblant de se réconcilier avec elle et d'être contentes.

Le sultan ordonna de célébrer cet heureux événement par des fêtes splendides qui durèrent sept jours et sept nuits.

Le prince et la princesse continuèrent à s'aimer.

Ils vécurent longtemps et eurent beaucoup d'enfants.





VI

LES TROIS FILS DU SULTAN[1]

Il y avait une fois un sultan qui avait trois fils d'âge à se marier.

Le sultan se concerta avec son vizir sur les moyens à employer pour les marier selon leur rang.

Ils convinrent que les trois princes monteraient sur la terrasse du palais[2] d'où chacun d'eux tirerait une flèche au hasard. Les maisons sur lesquelles ces flèches tomberaient seraient marquées, et le sultan demanderait au propriétaire de chaque maison sa fille en mariage pour le prince à qui aurait appartenu la flèche tombée sur sa maison.

1. Publié dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 2e série, n° 5, 1884, p. 81.

2. Toutes les maisons, ainsi que les palais et les monuments publics en Egypte, sont couvertes de toits plats qui forment terrasse sur laquelle on peut monter et se promener à l'aise ou s'en servir pour les besoins du ménage ou pour l'agrément des habitants de la maison.

A la suite de cet arrangement, un jour, le sultan avec toute sa cour, accompagné de ses trois fils, qui portaient chacun son arc et ses flèches, montèrent sur la terrasse.

Les princes lancèrent chacun une flèche au hasard.

La flèche du prince aîné tomba sur la maison d'un haut dignitaire de l'Empire.

Celle du second tomba sur la maison d'un général.

Quant à la flèche du prince cadet, elle alla tomber sur une maison où il n'y avait qu'une grosse tortue.

Le sultan ordonna à son fils de recommencer l'expérience. La flèche lancée par le prince tomba encore sur la maison de la grosse tortue solitaire.

Le sultan, qui était fort contrarié, ordonna une troisième épreuve qui amena le même résultat !

Le sultan décida que son fils cadet ne se marierait pas du tout ; mais le jeune prince insista, disant qu'il consentait à se marier avec la grosse tortue.

Le sultan, pour ne pas le contrarier, re-

vint sur sa décision et donna son consentement.

Les fêtes pour les noces du prince aîné et du second prince commencèrent; on les maria avec pompe et éclat l'un après l'autre.

Lorsqu'on s'occupa des noces du cadet des princes avec sa tortue, ses deux frères aînés et leurs femmes refusèrent obstinément d'y paraître, ce qui fit que ces troisièmes noces furent beaucoup moins brillantes que les premières.

Bientôt après ces réjouissances et tant d'émotions, le sultan tomba malade; il perdit complètement l'appétit et presque entièrement la vue.

Ses fils, fort inquiets et espérant lui rendre l'appétit, lui firent de grands éloges de leurs cuisines et lui conseillèrent d'en essayer.

Le sultan, après s'être fait beaucoup prier, consentit à ce que chacun de ses fils lui envoyât un *tabla*[1] complet pour essayer et voir si vraiment son appétit lui reviendrait.

1. Le *tabla* est un plateau en général en bois d'environ 60 à 80 cent. de diamètre, sur lequel on

Tous les princes se réjouirent à cette décision du sultan. Mais comme le prince cadet paraissait le plus content, ses deux frères aînés se moquèrent de lui et lui demandèrent ce que sa grosse tortue pouvait bien envoyer pour exciter l'appétit du sultan et lui donner envie de manger.

Cependant les deux princes aînés coururent chez eux, pour dire à leurs femmes la volonté du sultan. Chacun recommanda à sa princesse de veiller à ce que le Sultan fût induit, par

range les mets qui doivent être servis sur la table. Tous les plats sont couverts. Le *tabla* lui-même est couvert par un couvercle en osier ou en cuir de forme conique. Le tout est recouvert d'une étoffe. Le serviteur marmiton transporte le tabla sur sa tête depuis la cuisine jusqu'à la salle à manger des hommes ou à la porte du harem, si le dîner est pour les femmes.

Une fois dans la salle à manger, des serviteurs servent les plats sur la table les uns après les autres.

Un tabla complet est celui qui contient plusieurs services composés de rôtis de viandes, légumes, poissons, pâtisseries au beurre et pâtisseries au sucre ou au miel et des entremets sucrés.

Le pain, les salades, les hors-d'œuvre, les fruits et les confitures sont servis sur la table même.

l'odorat et la vue à préférer les mets préparés par elle à ceux de l'autre princesse.

Aucun des deux princes ne pensa à la grosse tortue à qui son mari faisait en même temps la commission du sultan.

La tortue se mit immédiatement à l'œuvre. Elle envoya à sa belle-sœur aînée sa servante de confiance avec la mission de lui demander instamment tout le crottin de rats et de souris dont elle pouvait disposer, pour les mettre, devait-elle lui dire, sur le riz et les autres mets, en guise de poivre et d'autres condiments.

De là, la même servante devait se rendre chez la seconde princesse, et lui demander de la colombine pour assaisonner ses plats. Les deux princesses refusèrent de rien donner, disant qu'elles-mêmes n'en avaient pas assez pour pouvoir en donner à leur belle-sœur. La seconde princesse ajouta même que « l'horrible tortue devait réfléchir avant de « la déranger dans son coup de feu », ainsi que d'autres propos désobligeants à l'adresse de sa belle-sœur.

La servante rentra chez sa maîtresse la tortue, sans avoir pu rapporter autre chose que

les discours malveillants de ses belles-sœurs.

La grosse tortue qui venait de finir son dîner et qui était en train de ranger les plats sur le *tabla*, riait de bon cœur en entendant sa servante lui rendre compte de ses commissions et de son insuccès.

Les trois *tabla* arrivèrent au palais du Sultan à l'heure du dîner. [1]

On lui présenta d'abord les mets préparés par la princesse aînée.

Au moment où on découvrit le premier plat, une odeur fétide et nauséabonde de crottin de rat s'en échappa; le Sultan se trouva mal et s'évanouit. On s'empressa autour de lui et on enleva le *tabla* tel qu'il était. Dès que le sultan revint à lui-même, il éclata en imprécations contre sa bru et ne voulut plus rien manger.

On le décida cependant à essayer du second *tabla*. Il consentit, mais lorsqu'on découvrit le premier plat, l'odeur infecte de la colombine prit le sultan à la gorge; ses yeux larmoyèrent;

1. En général au coucher du soleil, c'est-à-dire à 12 heures, selon la mode orientale de compter les heures.

il pensa qu'on en voulait à ses jours et qu'il devenait tout à fait aveugle.

On se hâta de desservir le second *tabla*, et on brûla des parfums pour purifier l'air.

Quand on annonça au sultan que la grosse tortue avait aussi envoyé un *tabla*, le sultan entra dans une nouvelle fureur; les deux princes aînés firent des observations injurieuses sur l'habileté culinaire de la femme de leur cadet. Mais ce prince n'y faisant aucune attention, et animé du désir de voir le sultan rétabli, insista avec tant de prières et si humblement, que son père, radouci, consentit à essayer du dernier *tabla*.

Dès que l'on découvrit le premier plat, le sultan sentit son appétit lui revenir, ses yeux s'ouvrirent et il mangea comme il ne l'avait pas fait depuis des jours.

Le sultan satisfait décida qu'à l'avenir la grosse tortue lui enverrait tous les jours son diner.

Bientôt il se rétablit complètement.

Pour fêter cet heureux événement du rétablissement de sa santé, il convia ses trois fils et leurs femmes à un festin.

Les trois princesses se préparèrent à paraître dignement devant le sultan.

La veille du jour du festin, la grosse tortue envoya prier sa belle-sœur aînée de lui prêter pour le lendemain une grosse oie qu'elle avait, « pour qu'elle puisse, faisait-elle dire, aller au palais montée sur cette belle bête ».

La princesse fit répondre qu'elle n'avait qu'une oie et qu'elle la gardait pour son usage personnel.

La tortue envoya alors chez la seconde princesse lui demander son bouc. Celle-ci se fâcha et répondit qu'elle en avait besoin elle-même.

Le jour du festin, tous ceux qui étaient à la porte du palais, pour recevoir les princesses, virent tout à coup un nuage de poussière s'élever au bout de la rue ; bientôt ils aperçurent au milieu de ce tourbillon une oie se dandinant d'ici de là et battant des ailes ; lorsqu'elle se fut rapprochée du palais, on aperçut juchée sur son dos la femme de Chater-Aly qui vint descendre sur le marchepied de la porte du palais.

Le sultan était vexé de voir ainsi sa belle-fille aînée servir de risée à toute sa Cour. Il

n'avait pas fini de morigéner cette princesse, que la femme de Chater-Husseyn apparut au bout de la rue, montée sur un bouc qui venait vers le palais tout en bêlant.

Le sultan éclata en réprimandes et en injures contre ses deux brus.

A peine le sultan était-il remis de son déplaisir, que des coureurs annoncèrent l'arrivée d'une princesse.

Dans un nuage de poussière, le Sultan aperçut d'abord un superbe palanquin, précédé par de forts et beaux saïs[1] habillés splendidement. Ce superbe équipage s'approcha du palais, une femme en descendit; personne ne la reconnaissait.

Tandis que le sultan admirait l'ordre et la richesse de l'équipage et qu'il se demandait qui cela pouvait être, on lui annonça la femme de Chater-Mouhammed ! Il fut surpris de la surprise la plus grande.

Il fut émerveillé de la beauté de la troisième princesse. Il ne cessait de s'extasier devant sa grâce, son tact, et de louer son charme, au

1. Coureurs, palefreniers, valets d'écurie.

point que ses deux belles-sœurs en éprouvèrent une grande jalousie et ne purent cacher leur dépit.

Le sultan se plaça à table et invita ses fils et ses brus à prendre place.

Dès qu'on découvrit le plat de riz[1], la femme de Chater-Mouhammed prit le plat tel qu'il était et le versa sur sa propre tête. Chaque grain de riz se transforma en autant de perles fines, qui coulant le long de ses cheveux et de ses habits, s'éparpillèrent par terre sur le tapis, autour de la princesse.

Le plat du *mouloukhièh* [2] qu'elle se versa également sur la tête se transforma en une infinité d'émeraudes de toutes les grandeurs et des plus belles couleurs vertes.

Tandis que le sultan admirait ces prodiges,

1. Le *pilaw*, en arabe *rouzz moufalfil*, est toujours servi à la fin du repas, souvent seul, quelquefois avec du lait caillé ou du *mouloukhièh*. Il indique que le dîner est terminé.

2. *Corchorus trilocularis*, famille des tiliacées. Herbe dont on fait une soupe verte et mucilagineuse au bouillon de poulet et à l'oignon. On le mange généralement en y trempant son pain et quelquefois en le mélangeant avec le riz.

les servantes avaient apporté d'autres plats de riz et de *mouloukhièh.*

Les deux princesses aînées voulurent imiter la princesse cadette et à leur tour étonner leur beau-père. Mais le riz que la princesse aînée s'était versé sur la tête, se colla à ses cheveux, qui furent graissés par le beurre, et le *mouloukhièh* tacha le visage et les vêtements de la seconde princesse de grandes marques vertes, gluantes et horribles à voir.

Le sultan, dégoûté, se leva de table, renvoya ses deux brus aînées et pria la troisième de rester pour lui tenir compagnie.

Les deux princesses aînées, honteuses et dégoûtantes, sortirent accompagnées des princes leurs époux. Chater-Mouhammed sortit également pour les reconduire.

Un moment après, la troisième princesse, tout en causant avec le sultan, fut prise d'une grande inquiétude de ce que son mari ne rentrait pas. Tout à coup, elle sentit comme une odeur de peau et de corne qui brûlait.

Elle se leva précipitamment, courut de toutes ses forces, rentra chez elle et vit avec chagrin que sa peau de tortue brûlait !

Le prince Chater-Mouhammed qui y avait mis le feu lui-même, la consola aisément et la décida à rester depuis tout simplement une bonne et belle princesse !

Elle consentit, ne pouvant faire autrement. Ils s'aimèrent et eurent beaucoup d'enfants.





VII

LE CHEVAL ENCHANTÉ

Un roi avait un fils qu'il aimait beaucoup. La mère de ce prince étant morte, le roi se remaria.

Tout d'abord, la belle-mère du prince, jalouse de l'amour que le roi avait pour son fils, le persécuta; mais ensuite, comme le prince était fort beau et le roi fort vieux, la reine devint amoureuse de son beau-fils.

Cependant le jeune prince se tenait toujours éloigné de sa belle-mère.

Celle-ci résolut de l'empoisonner.

Elle prépara à cet effet un gâteau dont le prince raffolait et elle y mit du poison pour qu'il mourut le matin, dès qu'il en aurait goûté.

Le prince avait un superbe cheval qu'il

allait voir tous les matins à son réveil, avant déjeuner.

Ce matin-là, le cheval dit à son maître de ne pas manger du gâteau.

Le prince, en rentrant chez lui, mangea de tout, excepté du gâteau.

La reine voyant cela, devina que c'était le cheval qui avait avisé le prince. Elle décida aussitôt de tuer le cheval.

Pour cela, elle fait semblant d'être malade; elle dit que pour guérir il lui faut manger le foie du cheval du prince.

Le sultan ordonne de tuer le cheval et de servir le foie rôti à la reine pour qu'elle guérisse de sa maladie.

Le cheval voyant le prince en larmes et ayant appris le motif de son chagrin, lui dit de sécher ses larmes, d'aller chez le sultan et de lui dire : « O mon sultan, ô mon père ! avant de faire égorger mon cheval, permets-moi de le monter encore une fois et de faire une course avec lui. »

Le prince suit le conseil de son cheval, va chez le roi et lui expose son envie de monter son cheval avant de le faire tuer.

Le roi ne voyant aucun inconvénient à satisfaire le désir de son fils, lui permet de monter son cheval une dernière fois.

Le cheval ayant sur son dos le prince, galope sur la place du château une fois à droite, une fois à gauche, puis tout d'un coup il prend sa course, part comme une flèche, vole vers la campagne et disparaît en moins de temps qu'il n'en faut pour ouvrir et fermer les yeux.

Arrivé très loin, dans le pays d'un autre roi, le cheval s'arrête, fait descendre le prince et lui donne trois brins de paille.

« Chaque fois que tu auras besoin de moi, lui dit-il, tu n'auras qu'à brûler un peu un de ces brins de paille, et je serai à tes côtés. » Puis il disparaît.

Le prince tout triste dans ce pays étranger cache ses brins de paille, se transforme en jardinier et va chercher du service de par la ville.

Le roi de ce pays avait justement besoin, à ce moment-là, d'un jardinier habile: on lui parla de cet étranger. Il le fit venir, le vit et, sur sa bonne mine, l'engagea.

Ce roi avait trois filles. Les deux aînées se couchaient de bonne heure. mais la troisième veillait tard et avait coutume de regarder par sa fenêtre qui donnait sur le jardin.

Depuis l'arrivée du nouveau jardinier, elle remarquait que tous les soirs, quand tout le monde était couché. un magnifique cavalier, monté sur un superbe cheval, galopait et faisait des tours et des détours dans le jardin royal.

Un soir, au clair de la lune, elle reconnut dans ce cavalier le nouveau jardinier.

Elle en devint amoureuse.

A quelque temps de là. le roi pensa à marier ses filles qui étaient d'âge.

Les deux aînées choisirent chacune un seigneur, qui tous deux étaient jeunes, beaux et riches. La troisième demanda à se marier avec le jardinier du roi.

Le roi ne voulut pas contrarier le goût de sa fille et l'autorisa à contracter ce mariage. Mais ne voulant pas avoir à sa cour un gendre jardinier, il les maria sans noces ni musique et les envoya demeurer dans la hutte du jardinier, avec défense absolue de rentrer jamais au palais.

Pendant ce temps, les mariages de ses deux filles aînées se faisaient avec pompe et duraient quarante jours et quarante nuits, et chacune d'elles prit possession d'un des deux magnifiques palais bâtis pour elles et leurs maris, en face même du palais royal.

Dès que les fêtes furent finies, le sultan voisin attaqua les États de ce roi. Une guerre acharnée s'ensuivit.

Les deux gendres du roi l'accompagnèrent à la guerre.

A la première bataille, malgré la présence du roi et de ses deux gendres, et malgré les prodiges de valeur qu'ils firent, les ennemis gagnèrent du terrain, lorsque tout à coup, un cavalier tout couvert d'une armure éclatante, en costume vert, rouge et blanc, apparut monté sur un superbe cheval.

Il entre au plus fort de la mêlée et renverse tout sur son passage avec sa lance qu'il tenait en arrêt.

Son apparition rendit le courage à l'armée du roi, elle se rua sur l'ennemi avec tant d'élan que ce dernier se débanda. On en fit un grand massacre.

Au moment où la bataille était définitivement gagnée, le cavalier inconnu reçut une blessure au bras et s'arrêta. Le roi qui était curieux de savoir qui pouvait être ce brave, descendit de cheval et alla lui-même panser sa blessure.

En lui attachant une bande, le roi dérangea le masque du guerrier et reconnut aussitôt son jardinier, son troisième gendre.

Il comprend alors que c'est un prince déguisé, plus grand seigneur que ceux mariés à ses filles aînées.

Le prince alors lui raconte son histoire.

Le roi en rentrant en ville, le loge dans son propre palais, y fait venir sa troisième fille et la nomme maîtresse de tout le pays et son mari devient le vizir du roi.

Le nouveau vizir construisit une écurie splendide pour son cheval et il vécut heureux entre son beau-père, sa femme et son merveilleux coursier[1].

1. Comparer avec la légende de Phèdre et d'Hippolyte.

TROISIÈME GROUPE

SÉMITIQUES

ARABES, JUIFS, BERBÈRES





TROISIÈME GROUPE

SÉMITIQUES

ARABES, JUIFS, BERBÈRES

VIII

UN MARIAGE AU PROFIT DU MARI

Il y avait une fois un marchand; il était si beau, que plus d'une cliente était attirée dans sa boutique par sa beauté.

Il était jeune, il avait de grands yeux noirs et s'habillait toujours avec luxe et propreté; en un mot, il faisait l'admiration de tous ceux qui le voyaient.

1. Publié dans le *Bulletin de l'Institut égyptien* 2e série, n° 6, 1885, p. 302.

Un jour, une dame fort belle s'approcha de sa boutique et sous prétexte de faire des emplettes entra en conversation avec lui.

Les manières de la dame et sa conversation mirent le marchand en bonne humeur, à tel point que la dame s'aperçut qu'il devenait amoureux d'elle.

Elle quitta la boutique et s'en alla.

Le lendemain, elle revint à la même heure, accompagnée d'une autre dame, plus jeune, plus jolie et encore plus belle qu'elle-même.

En voyant la nouvelle venue le marchand n'eut de soins que pour elle.

Lorsqu'il fut bien établi pour les deux dames que le beau marchand préférait la plus jeune d'entre elles, la plus âgée prenant la parole lui dit :

« Par le Prophète, hier tu n'avais pas assez de tes yeux pour me regarder !... Aujourd'hui c'est ma fille qui captive ton attention !... Par le Prophète, ce n'est pas pour t'en faire un reproche, car si tu désires l'épouser, tu n'as qu'à la demander et je te la donne en mariage.

— Certes, dit le marchand, ce n'est pas le

désir qui m'en manque, car je jure Dieu que, même en rêve, je ne crois pas avoir vu une telle beauté !... Mais...

— Non ! non ! interrompit la mère, n'aie aucun souci, nous n'exigerons de toi ni dot, ni frais de noce. Nous te prenons tel que tu es ; ta beauté et ta jeunesse suffisent à ma fille.

Ils convinrent alors qu'il n'y aurait ni fêtes bruyantes, ni musique, ni invitations, ni promenades de la mariée à travers la ville, et qu'on se marierait tout bonnement d'après les prescriptions strictes de la loi, sans faire ni plus ni moins ;

Qu'ils inviteraient un cheikh pour écrire le contrat, enregistrer les déclarations des parties, consigner la déposition des témoins, etc., et que le soir même le plus beau garçon du Caire aurait pour compagne la plus belle fille du monde.

Ayant ainsi tout arrangé, la mère se tourna vers sa fille et lui dit :

« Allons, ma fille, rentrons chez nous préparer tout pour recevoir dignement le mari, qu'il était ta destinée d'avoir, » et elles s'en allèrent.

Le soir même, comme on en était convenu, les deux jeunes gens étaient mariés et dans les bras l'un de l'autre.

Le lendemain, après avoir pris son bain, le marchand alla à ses affaires comme de coutume.

A la tombée de la nuit, il rentra dans sa nouvelle demeure et monta au harem.

A peine fut-il dans la chambre, il vit le lit étendu et sous la moustiquaire, sa femme dans les bras d'un jeune et admirablement beau garçon.

Sa belle-mère se trouvant derrière lui sur le pas de la porte, il se tourna vers elle et lui dit :

« Qu'est ceci ? Je me réfugie en Dieu !

— Priez pour le Prophète ! répondit la belle-mère.

— Que la bénédiction de Dieu soit sur lui et sur sa famille et tous ses compagnons ! dit le jeune homme [1].

1. Quand dans le bas peuple une discussion s'engage ou qu'elle s'échauffe, la partie qui a gardé son sang-froid dit la première phrase, l'adversaire est obligé de répondre par la seconde ; il s'ensuit un répit, souvent la discussion prend une

— Crois-tu, mon fils, reprit la mère, que je t'ai donné ma fille sans exiger de toi aucune dot, ni t'astreindre à aucune dépense, pour que tu trouves mauvais qu'elle agisse à sa guise et selon son caprice ?...

« Dis-moi encore, penses-tu que ma fille et moi nous pourrions subvenir à nos besoins et aux tiens si elle n'était pas libre de choisir les moyens ?... Ah ! vraiment tu es bien exigeant ! »

Le jeune homme, plein d'indignation, en signe de dégoût cracha à terre et dit :

« Que Dieu me fasse miséricorde ! Je me mets sous la garde de Dieu !...

— Par le Prophète, calme-toi, mon fils, reprit la belle-mère, et si ce genre de vie ne peut te convenir, rien n'est plus facile pour toi que de répudier ma fille et de nous quitter. »

Le jeune homme exaspéré s'écria en s'adressant à sa femme :

« Par Dieu et par le Prophète, je divorce !... »

autre tournure, quelquefois la querelle au lieu de s'échauffer tombe et on finit par s'entendre.

Dès qu'il eut formulé le divorce, avant qu'il ne sortît de la chambre, sa femme se leva et sortit de dessous la moustiquaire. Elle était tout habillée. Elle courut se couvrir le visage [1].

Aussitôt après, le jeune homme qui était couché auprès d'elle se leva. Le marchand fut bien surpris de voir que ce jeune homme était aussi une femme et qu'elle était également tout habillée. Celle-ci en se levant avait dénoué ses cheveux qui lui tombèrent jusqu'aux chevilles ; elle les avait arrangés comme la coiffure d'un homme pour le tromper plus aisément.

Comme il restait là, cloué par la surprise et émerveillé de la beauté des deux jeunes femmes, la belle-mère, qui avait introduit les deux témoins du mariage et le cheikh, prit la parole et dit :

« Témoignez, mes frères que cet homme a répudié sa femme ! Allons, mon fils, tu n'as

1. Une fois divorcée, la femme ne doit plus se montrer le visage à découvert à celui qui fut son mari, puisqu'elle lui devient étrangère.

plus que faire ici, va-t-en chez toi et à l'avenir garde-toi de juger sur les apparences !...

Celle-ci, comme la femme que tu viens de répudier est ma fille, c'est sa sœur cadette. Ma fille aînée va à présent pouvoir se remarier avec son premier mari, qui dans un moment de colère l'avait répudiée par trois fois. Tu comprends le pourquoi ?... Va-t-en donc et que Dieu te conduise ! »

Le marchand s'en fut coucher tout seul dans sa maison de garçon [1].

1. La femme est divorcée dès que le mari dit : *Tu es divorcée;* c'est le divorce appelé *divorce pouvant être retourné ou repris*. Il peut encore divorcer une seconde fois de la même façon et reprendre sa femme. Cependant, il ne peut la reprendre que trois mois après chaque divorce, au plus tôt.

S'il désire donc la reprendre, toute la cérémonie consiste à lui dire quelques mots consacrés dont le sens est : « Je reprends ma femme, » et elle se trouve remariée.

Mais s'il divorce une troisième fois, le divorce est définitif. Si cependant il désire après ce troisième divorce la reprendre, il faut qu'elle consomme un véritable mariage avec un tiers et que ce tiers la répudie; dans ce cas seulement le remariage avec le premier mari est légal.

Si un mari, la première fois qu'il divorce, dit : *Tu es divorcée par trois fois*, alors la femme est con-

sidérée comme si elle était réellement divorcée par trois fois.

La loi qui régit le mariage et le divorce est très compliquée et nous n'avons pas la prétention de donner ici tous les cas; nous nous sommes contenté de donner les principaux points qui expliquent le conte que nous avons rapporté.

J'ajouterai à ces cas un cas où le mariage après le divorce devient une impossibilité canonique; c'est lorsque l'homme dit à la femme : « Tu es comme ma mère, ma sœur ou ma fille. » etc., en un mot s'il lui dit qu'elle est comme si elle lui était apparentée à un degré tel que le droit canon ne pourrait l'autoriser à contracter un mariage légal avec elle.

Le divorce, même dans le bas peuple où il est un fait presque coutumier, est considéré comme une action honteuse, surtout *le divorce par trois fois;* un des serments les plus solennels est le serment que l'on fait en invoquant comme preuve de bonne foi ou à l'appui de la véracité de ce que l'on avance *le divorce par trois fois,* car si on manquait à sa parole ou si on avait menti, on se trouverait ipso facto *divorcé par trois fois*. Ce qui est une honte. Bien plus, même dans la basse classe, c'est une injure grave que de provoquer ces sortes de serments.

Dans les moyennes et les hautes classes, en Egypte, le divorce, et surtout le divorce par trois fois, est une chose rare et très réprouvée par l'opinion publique.





IX

LA PATIENCE

Un homme avait un fils beau, bien fait et fort studieux, qui allait au Medressa (école) et apprenait tout ce qu'on lui enseignait. Ce garçon voulait toujours apprendre davantage.

Quand il arriva à l'âge viril, son père lui choisit une femme et le maria.

A peine les noces eurent-elles pris fin que le jeune homme dût porter le deuil de son père.

Après les funérailles et les quarante jours de deuil, il reprit ses études.

Un de ses camarades, qui venait d'un pays fort éloigné, lui dit qu'il existait dans le pays d'où il venait un savant le plus consommé et le saint le plus parfait, en un mot, le modèle des vertus des temps présents.

Notre jeune homme conçut aussitôt le

projet d'aller suivre les cours de ce saint homme si renommé.

Il rentre chez lui, prend ses sandales et sa besace, son bâton et quelques effets et part pour ce lointain pays, à l'effet d'étudier sous la direction du saint maître.

Il marche consécutivement pendant quarante jours et quarante nuits et arrive enfin dans le pays si ardemment désiré.

Il se présente au maître.

« Que veux-tu, lui dit celui-ci, qui était un simple forgeron.

— Apprendre la science », lui dit le jeune élève.

Le forgeron lui met entre les mains la chaîne du soufflet et lui dit de tirer. L'élève obéit, tire et relâche les cordons du soufflet pour activer le feu de la forge où travaillait le maître.

Un jour, deux jours, une semaine et puis un mois; une année et encore d'autres se passent sans que personne lui parle dans la forge.

Il voit des hommes venir, dire un mot au maître, en recevoir une réponse et repartir.

D'autres comme lui sont assignés à un service spécial et continuent à faire ce service comme lui le sien sans désemparer, sans dire un mot, sans proférer une plainte ni un murmure.

Cependant dix ans se passent ! Un jour, à bout de patience, le jeune homme se hasarda à dire :

« Maître !

— Que veux-tu ?

— La science...

— Tire la ficelle », lui répond le maître, qui continue à s'occuper de sa forge.

Le seul plaisir du jeune élève était lorsque, harassé de fatigue du travail de la journée, au coucher du soleil, il mangeait sa faible pitance et qu'il étudiait dans ses livres ou les livres de ses camarades ou de son maître.

Le silence étant de règle soit à l'atelier, soit à la maison, personne ne lui parlait et il ne parlait à personne. Tout au plus, s'il avait besoin d'être éclairé sur un point ou un cas de grammaire, d'exégèse, de commentaire ou de droit, en un mot, sur un point de la science qu'il ne comprenait pas, alors il lui

était permis d'écrire sa demande et de la présenter au maître, le matin en entrant à la forge.

Le maître jetait l'écrit au feu ou bien le mettait dans les plis de son turban.

Lorsqu'il jetait l'écrit au feu, c'est que la demande ne valait pas une réponse ; lorsque au contraire le papier était placé dans le turban, le soir, en rentrant, le jeune homme trouvait la réponse du maître écrite en lettres d'or sur son chevet.

D'ailleurs, le maître agissait ainsi avec tous ses élèves ; sans jamais lire aucun de ces écrits, il les brûlait ou les gardait dans son turban.

Il y avait exactement vingt ans que notre héros était à la forge, quand un jour le Maître lui dit : « Tu peux retourner dans ton pays, maintenant, mon cher garçon ; la science que tu cherches tu l'as dans le mot « Patience ».

Le jeune homme baisa la main du maître et retourna dans sa ville natale.

Pendant tout le trajet qui dura encore quarante jours, il réfléchit sur le mot *patience*.

Quand il arriva, il s'étonna de reconnaître

si peu de monde, lui qui avant de partir en connaissait tant.

Il arrive, enfin, devant sa maison et se réjouit déjà du bonheur que sa femme aura à le revoir.

Avant de frapper à la porte, il regarde par une lucarne.

O horreur ! Que voit-il ? Que reconnaît-il ? Sa femme assise sur un tapis, appuyée sur des coussins et, près d'elle, un jeune homme de vingt ans, tous deux riant, causant et se donnant du bon temps.

Le voyageur prend dans son carquois une flèche, bande son arc et s'apprête à transpercer le jeune homme et sa femme du même coup, lorsque le mot *patience* lui revient à l'esprit.

Il frappe à la porte ; on lui ouvre ; c'est le même jeune homme qu'il a vu par la lucarne. Il entre, sa femme l'aperçoit, se précipite vers lui en criant : « O Ahmed, ô mon fils, voici ton père ! »

Le mari se jette le visage contre terre en se tournant du côté de la kibla[1] et s'écrie : « O

1. La direction de la Mosquée de la Mekke.

grand Dieu, j'ai mis vingt ans pour connaître la patience et j'ai failli tuer mon fils ! Que ta science est infinie, ta miséricorde inépuisable et notre faiblesse incommensurable[1] !

1. Les sept années de noviciat ; la loi du silence pendant ce noviciat étaient en vigueur du temps même de Strabon aux Indes ; ainsi que le célibat, l'abstinence de la chair des animaux, etc.

Voyez aussi dans la Bible l'histoire des mariages de Jacob, etc., etc.





X

NE CONCLUEZ JAMAIS !

Il y avait dans le plus grand Medressa de Bagdad un cheikh des plus savants ; ses cours étaient suivis par des centaines de jeunes élèves, tous plus intelligents les uns que les autres.

Parmi ses élèves, le maître en avait cependant distingué trois, qui lui paraissaient être les plus intelligents.

Un jour, il les réunit tous les trois chez lui et leur dit : « Je vais vous envoyer tous trois au Caire. Les hérétiques sont maîtres de ce pays, je veux que vous l'étudiiez à fond et que vous m'en rendiez compte. »

Le premier part de suite avec ordre de ne rester au Caire que trois mois.

Le second reçoit l'ordre de partir lorsque le

professeur juge, d'après son calcul, que le premier a déjà quitté le Caire.

Enfin, le troisième arrive au Caire, lorsque le second lui-même avait quitté la ville après un séjour de trois mois comme le premier. Ce troisième et dernier rentre enfin à Bagdad, après le même laps de temps.

Quand les trois élèves eurent remis au professeur leurs rapports respectifs, il les réunit et on commença à lire le rapport du premier.

Il y mentionnait d'abord les beautés des monuments et des jardins de la ville, l'agrément des environs et des campagnes ; puis il faisait une description très vive des lieux de plaisir, des bains, des bazars, des lieux de réunion où des chanteurs et des danseurs des deux sexes amusaient le public nombreux qui fréquentait ces établissements.

Il parlait de la magnificence des fêtes publiques, telles que le départ de la caravane pour La Mecque, la coupure des digues du Kalig, qui alimentait le canal qui unissait alors les deux mers. Il décrivait les jeux publics et les jeux athlétiques, les courses de

chevaux et les revues de l'armée du khalyfe Obéydite.

Enfin, toutes ses observations portaient sur les plaisirs que les habitants du Caire se donnent toute leur vie durant. A entendre son rapport, on aurait cru que toute la population du Caire n'était occupée d'un bout de l'an à l'autre qu'à s'amuser, et il concluait en disant que ce peuple était léger et immoral, et que le prince régnant profitait de ces dispositions d'esprit pour le gouverner selon son bon plaisir, sans lois et sans morale, en véritable hérétique qu'il était.

Le second rapport ne montrait aussi qu'un des côtés de la vie de ce peuple.

Il énumérait les mosquées et les lieux de prière, montrait que ces mosquées, très nombreuses, étaient remplies d'une foule fervente, très attachée à sa religion et à la doctrine de ses princes.

Les vendredis, disait-il, à la prière de midi, les rues se vidaient et l'immense quantité de fidèles accourus ne trouvait pas à se loger dans les mosquées, quoique on en comptât plus de trois cents.

Partout on s'invitait à aller entendre dans la soirée la lecture des Saints Livres, partout et tous les jours on avait des réunions où, après avoir prié Dieu en commun, on discutait sur les Livres sacrés.

Enfin, sa conclusion était qu'il trouvait vraiment dommage de voir tant de ferveur chez un peuple hérétique, gouverné si pieusement et selon la parole divine par un prince si pieux, mais, hélas ! si aveuglé par l'esprit du mal.

Le troisième rapport roulait sur les sciences et les arts. Son auteur était émerveillé des choses nouvelles et des découvertes récentes en astronomie, en physique, en chimie et en médecine. Il parlait avec admiration des observatoires, des hôpitaux et des jardins botaniques.

Il parlait des fabriques d'étoffes, de verre, de cuivre, de fer, etc., c'est-à-dire de l'industrie en général.

Son admiration n'avait plus de bornes lorsqu'il parlait des mathématiques et particulièrement de la mécanique, des constructions grandioses et élégantes qui s'y élevaient,

enfin des ponts et des digues faits avec tant de goût et de jugement délicat. Il expliquait, in-extenso, le système merveilleux d'irrigation adopté dans ce pays et sa péroraison, après un tel exorde, faisait ressortir qu'il n'était pas étonnant que ces hérétiques fussent plus riches et plus puissants que les khalyfes et les orthodoxes de Bagdad, puisqu'ils savaient cultiver les sciences et les arts qui, seuls, développent l'industrie et le commerce, sources de la richesse, de la vie et de la force des nations.

Quand la lecture des trois rapports fut achevée, le professeur prit la parole et leur dit : « Avec ces trois rapports, nous avons un ensemble qui nous donne une très juste idée de l'état actuel de la florissante ville du Caire, comme aussi des nombreuses causes de sa grandeur et de la juste et belle réputation qu'elle a su s'acquérir depuis quelque temps.

« Voici donc ma dernière leçon pour vous tous, mes chers élèves, comprenez-la bien et ne l'oubliez pas :

» Observez, notez, écrivez, mais ne concluez jamais !

» Allez en paix ! »



QUATRIÈME GROUPE

AFRICAINS-NÈGRES

SOUDAN ORIENTAL



QUATRIÈME GROUPE

AFRICAINS-NÈGRES

SOUDAN ORIENTAL

XI

UN BRAVE

Depuis quelque temps un morfaïne[1], faisait de grands ravages dans un village. La ghoule enlevait tout sur son passage, elle tuait les hommes et les femmes et mangeait les enfants.

Un brave résolut d'en débarrasser le pays. C'était le plus bel homme, le plus fort et le plus valeureux de la contrée.

1. Cannibale aussi, les animaux carnassiers ou la *ghoule*, c'est un terme mal défini, mais qui veut toujours dire un être malfaisant.

Il dit à ses amis : « Je veux attaquer le terrible cannibale dans sa retraite. J'y entrerai la tête la première. Vous me pousserez par les pieds, tant que je remuerai vous continuerez, dès que je cesserai de remuer vous me laisserez et attendrez. »

Ainsi dit, ainsi fait.

Les amis attendirent en cercle autour de l'ouverture de la retraite de la ghoule, un jour, deux jours, trois jours.

Ne voyant leur ami, ni reparaître ni remuer, ils allèrent trouver sa mère.

Elle leur dit : « Peut-être que la ghoule a pris sa place ; entrez dans la caverne et sortez le corps que vous y trouverez.

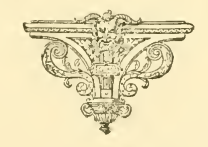
— Comment le reconnaîtrons-nous ?

— Mon fils, dit la mère, avait le cou long comme le manche d'une pelle, les yeux comme un plat de cuivre et les dents comme le fer de la pelle. »

Les hommes retournèrent à l'entrée de la caverne et en sortirent le corps qui était sans tête.

Après avoir cherché la tête pour reconnaître l'individu, on la trouva au fond de la caverne

et on porta le tout à la pauvre mère qui dit avec chagrin : « C'est bien mon fils, je le reconnais, sa valeur lui a coûté la vie ; j'ai eu le malheur de perdre mon fils qui était si beau, si fort ; mais cela ne fait rien ; il vous a montré qu'il était vaillant ; il vous a débarrassé de la terrible ghoule ; que Dieu lui donne le repos éternel ! »







XII

FRÈRE ET SŒUR

Un homme était marié : il avait une femme et deux enfants, un garçon et une fille.

En mourant, il recommanda à sa femme son fils qui était le cadet et lui dit : « Surtout ne le contredisez jamais et laissez-lui faire ses quatre volontés. »

Au bout de quelque temps la mère vint à mourir, elle dit à sa fille qui était l'aînée : « Votre père en mourant m'a fait jurer de ne jamais contrarier les volontés de notre fils; jure-moi de suivre cette recommandation. »

La jeune fille jura et la mère mourut heureuse.

Un jour, quand le jeune garçon était déjà grand, il dit à sa sœur : « Ma sœur, je veux brûler tout ce qui nous appartient : maison,

vaches, chèvres et tout enfin, notre zariba[1] et notre avoir.

— Mais, dit la sœur, que ferons-nous ensuite ?

— C'est ainsi », dit le garçon, et après avoir tout entassé, il y mit le feu.

La sœur avait confié à quelques voisins différents objets pour les sauver du feu. Le frère s'en aperçut et trouva les maisons où ces objets étaient déposés, en suivant sur le sable les traces des pieds de sa sœur, qui allaient de chez eux aux maisons voisines.

Quand il fut arrivé à ces maisons, il y mit le feu.

Les propriétaires sortirent en colère et voulurent tuer le frère et la sœur.

Celle-ci dit alors : « Vois-tu, mon frère, ce que tu as fait ? Sauvons-nous tout de suite. »

Ils prirent la fuite et coururent pendant tout un jour et toute une nuit.

Ils arrivèrent enfin à une grande zariba où ils s'offrirent tous deux comme ouvriers ; sur leur bonne mine ils furent engagés.

1. Enclos.

Quelques jours après tous les habitants de la zariba allèrent aux champs. Le chef laissa le jeune homme à la maison pour prendre soin des enfants, au nombre de trois.

Dès que le jeune homme resta seul, il dit aux enfants ? « Allons sur l'aire et jouons au battage des grains. »

Le jeune homme se fit grain et les enfants le battirent, puis le tour des enfants vint de faire le grain.

Le jeune homme les battit si bien qu'il en fit une pâtée.

La sœur ayant pensé que son frère pouvait faire quelque méchante action, prit les devants et en entrant à la zariba vit qu'il avait tué les trois enfants confiés à ses soins.

« Sauvons-nous, frère, dit-elle ; tu as fait là une belle action, ma foi ! Nous étions si bien dans cette zariba !... Ah ! sauvons-nous ! sauvons-nous ! »

Ils partirent.

Le maître et ses serviteurs rentrèrent et trouvèrent les trois enfants inanimés.

« Courons sus à ces méchants à qui nous avons donné l'hospitalité et qui nous ont tué nos enfants. »

Tous s'arment et suivent exactement les sentiers qu'avaient pris le frère et la sœur dans leur fuite.

A la nuit tombante, ils arrivent au pied d'un arbre gigantesque sous l'abri duquel ils se couchent en attendant le jour.

A l'aube, le jeune homme dit à sa sœur : « Vois, sous l'arbre, ce grand qui dort, c'est le chef. je vais lui envoyer mes excréments sur le visage.

— Ah ! dit la sœur, ne fais pas cela, ils ne savent pas que nous sommes ici et ne le sauront jamais ; ils s'en iront et nous serons sauvés.

— Non », dit le frère, et il jette ses excréments sur le visage du chef.

Celui-ci se réveille en sursaut, aperçoit sur l'arbre le frère et la sœur, réveille ses gens et, comme l'arbre était très grand et très touffu et que les flèches ne seraient jamais parvenues à les tuer, il ordonna d'abattre l'arbre.

« Nous voilà bien, dit la sœur.

— Nous nous sauverons, reprit le frère.

— Comment ? » dit tristement la sœur.

En ce moment un immense oiseau passait au-dessus de l'arbre, il entendit la conversation du frère et de la sœur, en eut pitié, se précipita sur l'arbre, les prit chacun dans une de ses serres et remonta dans les airs !

L'arbre s'abattit avec fracas, mais nos jeunes gens n'y étaient plus.

L'oiseau avait déjà fait monter le frère et la sœur sur son dos et continuait à s'élever dans l'espace.

« Ma sœur, dit le garçon, je veux chatouiller cet oiseau sous la queue.

— Ah ! mon frère, nous serons jetés à terre et nous mourrons !

— Non ! », dit le frère, et il fit comme il avait dit.

L'oiseau chatouillé fit un soubresaut et nos deux jeunes gens furent lancés dans l'espace.

Ils tombèrent dans une plaine, sur le sable, et ne se firent pas de mal ; mais ils ne voyaient rien, étant dans le pays des ténèbres.

Le frère ramassa à tâtons des pierres et en fit un tas, puis il en frotta deux l'une contre

l'autre si violemment qu'elles s'allumèrent[1]; avec ce feu, il alluma les autres pierres; lorsque tout le tas fut en feu, ils virent clair.

Tout à coup, ils entendirent un grand mugissement, c'était une bête énorme, une ghoule gigantesque, qui s'avançait vers eux en criant : « Qui ose faire de la lumière dans un pays que j'ai voué à l'obscurité éternelle ? »

La sœur avait bien peur.

« O mon frère, dit-elle, voici notre dernière heure arrivée. »

Le frère courut vers le tas de braise, prit les pierres une à une et tout enflammées qu'elles étaient il les jeta dans la gueule de la ghoule.

Lorsque la dernière pierre enflammée fut lancée, la terrible ghoule éclata et le soleil éclaira de nouveau ce pays des ténèbres.

1. Ce serait curieux que dans le pays d'origine (Afrique centrale, Haut-Nil) de ce conte on connut le charbon de terre ? (charbon de pierre).

Cela ne serait pas impossible depuis que Schweinführt a trouvé le *Lepidodendron mosaïcum* au Sinaï, et constaté le devonian au Wady-Araba. Voir *Bulletin de l'Institut Egyptien* de 1885 et de 1887.

Cette ghoule était une sorcière qui, ayant tourné son derrière vers le soleil, empêchait sa lumière d'éclairer cette terre.

Le roi de ce pays voyant reluire, comme par enchantement, le soleil, se mit en campagne pour trouver le courageux auteur de ce miracle.

Il trouva la bête en mille morceaux et à côté une sandale de femme.

« Cherchez, dit-il, vous trouverez celle qui a fait ce prodige. »

Le frère et la sœur voyant arriver le roi suivi de son armée, se réfugièrent dans une grotte.

On les découvrit.

La sœur, tout émue, se jeta à terre et implora le pardon du roi qui comprit que la sandale appartenait à cette fille. Il la fit relever et la rassurant, lui dit : « Qui a tué cette bête ? — C'est mon frère. — Où est-il ? — Vous ne lui ferez pas de mal ? — Non. »

Après ce dialogue la jeune fille rentra dans la grotte et ramena son frère.

Le roi lui dit :

« Tu es plus digne que moi d'occuper mon trône; viens, je te le donne, je te fais roi. »

Le jeune homme s'excusa et lui dit : « Sire, si tu le permets, je serai ton vizir, mais à la condition que ma sœur ne me quitte jamais.

— Ainsi soit fait ! » dit le roi.

Et ils vécurent de longues années et toujours heureux !





XIII

FONI ET FOTIA

Une veuve avait une très jolie fille qui s'appelait Foni.

Lorsqu'elle fut près de mourir, elle fit venir son ami Gada et, devant lui, elle dit à sa fille Foni : « Ma fille, le vieux sorcier t'a demandée en mariage, j'ai refusé. Ne te marie jamais avec lui, quoi qu'il arrive. Mais, pour ne pas exciter sa colère, refuse de te marier avec qui que ce soit, sans cela il t'arriverait malheur. »

Elle mourut.

Foni avait plusieurs vaches et quelques chèvres.

Elle les faisait paître sur la montagne de Ladoune, au pays de Bari.

Ces bestiaux étaient gros et gras, les femelles étaient toutes pleines.

Le sorcier vint un jour lui demander sa main ; elle refusa.

Toutes ses bêtes mirent bas des petits mort-nés.

Elle pleura et alla conter sa mésaventure à Gada.

« Que faire ! ne dis rien, fit celui-ci, peut-être le sorcier sera-t-il satisfait avec cette vengeance. »

Quelques jours après, le sorcier la redemanda en mariage.

« Non ! » dit la fille ; et aussitôt une de ses vaches mourut.

Foni se mit à pleurer.

Pendant qu'elle pleurait, Fotia, un beau et brave garçon, passait par là.

« Foni, dit-il, épouse-moi et je te défendrai contre ce méchant sorcier. »

Foni consentit.

Le sorcier qui les avait entendus, les changea de suite, Fotia en lion et Foni en ourse.

Tous deux allèrent sur la montagne.

Le lion alla chasser, il prit une antilope et l'apporta à l'ourse.

Foni lui dit : « O mon ami, moi je ne peux manger que du miel ou des fruits. »

Le lion Fotia mangea l'antilope tout seul et repartit à la chasse.

Il apporta une charogne.

Foni recula d'horreur.

« O Fotia, ne m'apporte plus de choses pareilles, je ne mange que des fruits et du miel. »

Fotia mangea encore seul la chair pourrie.

Un jour le lion apporta un enfant vivant.

« O Foni, voici de la chair fraîche et bonne, tu ne peux refuser cela, mange avec moi.

— O Fotia, donne-moi cet enfant, ne le mange pas et va chercher autre chose pour toi; quant à moi ne t'en occupe pas, je vivrai comme je l'entendrai, de fruits et de miel. »

Fotia, le lion, eut de la peine à se séparer de sa proie; mais enfin, pour ne pas mécontenter Foni, l'ourse, il lui donna l'enfant.

L'ourse sortit et rapporta du miel; un jour même, elle attrapa une chèvre et, de son lait, elle nourrit l'enfant.

Le roi du pays voisin avait une sœur qu'il aimait beaucoup.

Chaque fois que le roi avait un fils, sa sœur le faisait étrangler ou tuer pour que le

roi en aimant son fils ne fût enclin à aimer la mère de ce fils plus qu'elle, sa sœur.

Un jour le roi eut un fils d'une grande beauté, il l'aima dès sa naissance. La sœur du roi ne put arriver par ses artifices à tuer le nouveau-né.

Mais dès qu'il grandit elle l'envoya promener dans la forêt avec un de ses favoris qui le perdit.

C'était ce jeune prince que le lion Fotia avait rapporté à l'ourse Foni.

Cependant le roi avait commandé une battue pour retrouver ce fils chéri.

Les archers arrivèrent à la grotte où demeuraient Foni et Fotia.

L'ourse tenant dans ses mains l'enfant, le déposa aux pieds du roi.

Le roi ordonna de ne pas tuer l'ourse; mais il la fit conduire dans sa zariba[1].

L'ourse alla chercher le lion au fond de la grotte et tous deux furent amenés par le roi.

Arrivés là, un vieux reconnut que le lion et

1. Ferme soudanaise.

l'ourse étaient un homme et une femme changés en bêtes.

« O roi, dit-il, c'est le sorcier de la montagne de Ladoune, du pays de Bari, qui a fait cette vilaine action. Fais venir ton sorcier qui est beaucoup plus puissant et il rendra à ces jeunes gens leur forme primitive. »

Le roi obéit.

Lorsque le sorcier arriva, il enferma le lion et l'ourse dans une grotte et envoya une armée contre le sorcier de Ladoune.

« Ne tirez aucune flèche. ni n'essayez de le tuer avec la lance, dit le sorcier, il est invulnérable; mais dès que vous le rejoindrez, faites autour de lui un cercle de feu, il ne pourra en sortir et se tuera lui-même. »

Les hommes partirent.

« O sire! dit le sorcier en s'adressant au roi, ce lion et cette ourse seront renfermés dans cette grotte pendant quarante jours.

» Si le méchant sorcier est tué avant, ils reprendront leur forme humaine au moment même de sa mort, sinon ils ne redeviendront hommes que le quarantième jour et le sorcier mourra au même moment. »

Le roi le remercia.

Le sorcier s'assit à la porte de la grotte et observa le feu qu'il avait allumé. Lorsque la flamme montait, il l'abaissait en jetant dessus de l'eau, lorsque la flamme baissait il l'attisait en soufflant dessus.

Le vingt-unième jour, la flamme s'éteignit. Foni et Fotia reprirent leur forme primitive, le roi comprit alors que le magicien, le méchant ghoule était mort, il maria Foni à Fotia et tout ne fut que bonheur et prospérité.



CINQUIÈME GROUPE

ÉGYPTIENS-AUTOCHTONES





CINQUIÈME GROUPE

ÉGYPTIENS-AUTOCHTONES

XIV

MALICE DES FEMMES[1]

Hassan et Husseyn se rencontraient tous les soirs, depuis quelque temps, dans un café du Caire.

Hassan charmait son jeune et nouvel ami des récits de ses bonnes fortunes.

Husseyn l'écoutait sans l'interrompre.

Hassan racontait sans se fatiguer. Toutes ses anecdotes tendaient à prouver à son ami

1. Publié dans le *Bulletin de l'Institut Egyptien*, deuxième série, n° 4. — 1883, p. 215.

qu'il connaissait à fond les femmes et qu'il savait déjouer leurs malices.

Husseyn était émerveillé de la science de son ami et était persuadé que pas une femme au monde ne serait capable de tromper un homme qui les connaissait si bien.

Hassan flatté de l'opinion que son ami avait de lui l'engagea à essayer et à se convaincre par lui-même de la perversité et de l'astuce des femmes : « Car, dit-il, selon l'adage populaire, demandez à celui qui a essayé et non aux médecins » voulant dire que la pratique enseigne mieux que la théorie.

« C'est bien, lui répondit Husseyn, c'est bien, mon frère, mais tu sais que je suis timide. Dis-moi, mon frère, comment ferais-je pour entrer d'abord en relation avec une femme ?

— Rien de plus simple, lui répondit Hassan, tu vas te promener dans un mewloud[1] ou aux environs d'un lieu de dévotion où les femmes abondent généralement.

1. Foire qui se tient en l'honneur d'un saint en général, le jour anniversaire de sa naissance.

« Tu avises une femme accompagnée d'un jeune enfant; si tu juges qu'elle est jolie et jeune, le moyen d'entrer en relation avec elle est fort simple.

« Tu achètes des dattes et des oranges, tu les montres à l'enfant qui pleure et en demande, tu les lui offres, et tu t'amuses avec lui sans t'occuper de sa mère. Dès que celle-ci appellera son enfant. tu le choieras, l'embrasseras et le conduiras vers la mère; tu t'offriras même à le porter; si elle y consent, chemin faisant tu lui parleras; si elle te répond, le reste viendra tout seul. »

I

Husseyn se répéta cette leçon toute la nuit. Le matin de bonne heure, il alla au mewloud où il répéta en action sa leçon.

Le résultat fut qu'il accompagna chez elle une femme.

Ne sachant pas que Hassan fût marié, ni où il demeurait, Husseyn ne se douta pas un instant que la femme dont il portait l'enfant

sur les épaules fût la propre femme de Hassan !

Quant à la femme de Hassan, elle prenait d'autant plus de plaisir à cultiver la connaissance de Husseyn que son mari l'avait assuré qu'il était impossible qu'elle le trompât. Il était, disait-il, si au courant des malices des femmes, qu'il saurait aisément découvrir ses fautes, même si elle n'avait fait que parler à un homme sans sa permission.

Elle avait cru pendant longtemps à cette puissance de divination chez son mari, mais à force de se l'entendre répéter, l'envie lui était venue de le mettre à l'épreuve !

Après cette première rencontre, son mari ne lui ayant fait aucune observation à ce sujet, elle s'enhardit, chercha Husseyn, et bientôt Hassan ne vit plus Husseyn venir au café aussi régulièrement que par le passé.

« Le coquin a dû profiter de mes leçons ! » pensa-t-il.

II

Le vendredi suivant, il rencontra Husseyn à la prière de midi. En le saluant, Husseyn crut reconnaître sur son ami ses propres vêtements. Ce kaftane vert et jaune, et ce gubbé couleur de café de Yémen, tout cela était bien à lui-même !... Cependant Hassan pouvait bien avoir les mêmes étoffes, le tisserand n'avait sans doute pas travaillé pour lui tout seul !...

Préoccupé de cette idée au sortir de la mosquée, il s'approcha de Husseyn et le fit causer !...

Le doute n'était pas possible !.. Il se promit de manœuvrer de façon à prouver à sa femme qu'elle n'était pas de force à lutter avec lui et à son ami que tout ce qu'il lui avait dit de son savoir n'était pas des inventions !

Il demanda donc d'un air indifférent à Husseyn s'il comptait retourner chez sa première conquête.

« Je n'aurai garde d'y manquer, lui répondit

Husseyn. Ah! mon frère, elle est si jolie, si grande, si grasse, si blanche! Ah! mon frère, quelle cuisine succulente elle fait! on dirait que c'est du musc, et elle embaume le jasmin. »

Ce soir-là, Hassan voyant que son ami ne venait pas au café à l'heure accoutumée, rentra de bonne heure chez lui. Il trouva sa femme occupée à faire les lits, aidée de sa négresse qui paraissait tomber de fatigue et de sommeil.

« Es-tu donc malade, lui demanda sa femme, que tu rentres de si bonne heure ?

— Non. répondit Hassan, c'est que j'ai envie de dormir. »

Ayant tout bien examiné dans la maison et ne voyant rien d'anormal, il se réjouit, croyant être arrivé à temps !... Les lits étant préparés, il se coucha.

La négresse ayant fini son service sortit.

Mais au moment de sortir, elle renversa le fanal; la chandelle qui y brûlait s'éteignit.

« Peste soit de la maladroite, » s'écria sa maîtresse. tout en se levant pour rallumer le fanal.

Tout ce bruit avait réveillé l'enfant qui dormait dans un coin du divan. Elle le prit, le berça un moment et le remit à son mari pour le calmer.

Elle se dirigea ensuite à tâtons vers le fanal qui était à côté de la porte, ouvrit l'armoire en placard, y prit une boite d'allumettes, alluma la bougie et alla se recoucher.

A peine était-elle recouchée, que Hassan entendit distinctement la porte de la rue se refermer.

« Quelqu'un vient de sortir, » dit-il en se levant.

Sa femme se mit à rire à haute voix.

« Qui vient de sortir ? dit Hassan presque en colère.

— Mais personne, je pense, répondit sa femme. Notre porte n'a pas bougé, puis comme effrayée : Au nom de Dieu, fais attention, tu vas écraser l'enfant !...

— Mais si vraiment, reprit le mari, cette maudite porte a bougé.

— Mais non, répondit la femme, tu crois cela, c'est peut-être aussi la porte du voisin qui s'est refermée. » Ce disant, elle coucha

l'enfant qu'elle avait endormi et s'installa tranquillement pour dormir aussi.

Hassan s'était cependant dirigé vers la fenêtre et regardait à travers les barreaux de la jalousie. Tout était sombre et tranquille dans la rue; un homme tenant un fanal en papier marchait et s'approchait de sa porte, puis il la dépassa et disparut dans l'ombre; un voisin sans doute !

Hassan se recoucha sans rien dire. Parler c'était risquer de perdre son prestige aux yeux de sa femme, qui le croyait capable de déjouer toutes les malices des femmes !

L'astuce est innée chez les femmes ! admirez l'habileté et la présence d'esprit de celle-ci.

Elle cacha son ami, le fit évader avec l'aide de sa négresse, et trompa si bien son mari qu'il dormit d'un somme jusqu'au matin !

III

A quelques jours de là, Hassan s'informa auprès de son ami s'il continuait à revoir sa maitresse.

« Mais, sans doute, répondit Husseyn ; elle est, mon frère, ravissante et d'une intelligence supérieure ! Mais le mari me paraît être un sot ! »

Hassan ne répondit pas, mais se promit de prouver à son ami qu'il n'était pas un sot.

Le soir venu, il alla en visite chez son voisin, s'assit à côté de la fenêtre du mandara[1] qui de dessous le porche à l'intérieur de la porte cochère regardait la rue.

Il guetta ainsi l'arrivée de Husseyn qui ne manqua pas d'arriver et d'entrer dans sa maison, sans même frapper à la porte, ce qui était une preuve évidente qu'on l'attendait.

Il y avait dans la maison du voisin un puits dont la moitié appartenait à Hassan[2]. Prétendant que le matin il avait laissé tomber sa bourse dans le puits, il demanda à son voisin

1. Salle de réception des hommes ; équivalent du mot turc, plus connu en Europe, de *sélamlik*.

2. Ces puits ou citernes communs, sont seulement séparés par le mur mitoyen jusqu'à une certaine hauteur, le mur se reposant ainsi sur un arc.

Les puits au Caire ont très peu d'eau à l'étiage du Nil en été, les citernes également.

d'y descendre pour la retrouver et de remonter chez lui par son côté du puits.

« Faites, mon frère ! » lui dit le voisin qui lui offrit même de la lumière. Hassan refusa la lumière et descendit dans le puits.

Tout alla bien jusqu'au moment où il commença à remonter de son côté du puits. A peine avait-il commencé l'ascension, que la négresse qui y venait puiser de l'eau, entendant du bruit se pencha et regarda ; ayant vu un homme dans le puits, saisie par la peur elle se mit à crier de toutes ses forces : « Afrite ! Afrite ! le diable vient, mes frères ! le diable vient !... » et elle laissa tomber dans le puits le pot et la corde qu'elle tenait à la main.

C'est ainsi du moins que pensa Hassan lorsqu'il faillit être assommé par le pot ou étranglé par la corde. Il ne se douta pas que la négresse était de garde dans la cour pour surveiller la porte en face de laquelle se trouvait le puits sur la margelle duquel elle s'était assise pour attendre la sortie de Husseyn.

L'éveil étant donné, Husseyn et la dame

descendirent; la dame se penchant sur la margelle demanda qui était dans le puits. Ayant reconnu la voix de son mari, elle congédia Husseyn et aida son mari à remonter.

« Au nom de Dieu et de son prophète, que faisais-tu là ? lui demanda sa femme.

— J'y étais descendu pour chercher ma bourse que j'y avais laissé tomber ce matin, répondit Hassan.

— Est-ce vrai, par le prophète ? demanda la dame.

— Au nom de Dieu, c'est vrai ! » répondit le mari et ils montèrent se coucher.

Cette fois encore, le hasard s'alliait avec la prévoyance de la femme contre le mari trop confiant en son savoir.

IV

Quelques jours se passent, et Hassan à force de réfléchir, crut avoir trouvé le moyen de déjouer les artifices de sa femme et de la surprendre sur le fait...

Il alla au café comme d'habitude, y ren-

contra ce soir-là son ami, et lui dit qu'il y restait jusqu'à minuit, sa femme étant allée à une noce et ne devant pas rentrer jusqu'au lendemain. Il lui proposa une partie de dames pour passer agréablement le temps.

« Non ! dit Husseyn, je te dirai la raison, parce que tu es mon frère ; l'autre jour nous avons failli être surpris par l'imbécile de mari, qui s'est imaginé de rentrer chez lui par le puits, mais grâce à Dieu, la dame de la maison avait pris ses précautions, je me suis sauvé à temps, et le benêt de mari n'a vu que du feu ! Quel bon tour, eh ? Depuis ce jour, je n'ai pas revu la dame jusqu'à ce matin, où je l'ai rencontrée avec son enfant du côté de la mosquée. Elle m'a engagé à retourner ce soir, le danger d'être surpris par le mari rassuré étant conjuré. Faut-il être bête, pour se laisser rassurer par les paroles d'une femme ? Ce mari n'est pas comme toi au fait des malices des femmes ! Pourquoi ne ris-tu pas ?... Trouves-tu le tour mauvais ?... Par le prophète, moi je le trouve admirable ! Bonsoir, frère !

Ce disant, Husseyn s'en alla tout en riant.

Hassan resta pensif et il commençait à avoir des doutes sur sa science des femmes, de leurs malices et de la manière de les déjouer.

« Cependant, se dit-il, en secouant sa torpeur, allons vite pour ne pas arriver en retard ! »

Il se posta en face de sa porte dans l'obscurité, s'assura que Husseyn y entrait.

A peine la porte fermée, il y frappait lui-même à coups redoublés.

Sa femme en personne lui ouvrit la porte ; il entra précipitamment. Sa femme le suivit en criant :

« Oh ma mère ! ma mère ! que t'est-il arrivé, au nom de Dieu ! est-il devenu fou cet homme ! Oh ma sœur ! Oh mes frères ! que se passe-t-il, par le Prophète !... »

Hassan était déjà au haut de l'escalier lorsqu'il se rappela, hélas ! trop tard, qu'en rentrant. il aurait dû tout d'abord regarder derrière la porte !...

Il était si furieux qu'il pensa, séance tenante, répudier sa femme. Mais la pensée de rembourser la moitié de son *mehr* [1] l'arrêta et il résolut de la convaincre d'abord.

1. Dot.

V

Hassan saisit une occasion qui se présenta d'elle-même dès le lendemain.

Son beau-père, homme riche, puissant et jovial, donnait à l'occasion du *sébou*[1] d'un enfant qui venait de lui naître, une fête de *khatmeh*.

Hassan et sa femme devaient passer la journée et la soirée du lendemain chez le beau-père de Hassan.

Hassan chercha Husseyn et l'ayant rencontré vers le soir il le décida à l'accompagner chez son beau-père.

On se mit à table chez Cheikh Omar en nombreuse compagnie. La cour était illuminée ainsi que l'entrée; des fenêtres du harem les

1. Septième jour. On observe des fêtes les septième et quarantième jours, six mois après et le bout de l'an, pour les naissances et les décès qui surviennent dans chaque famille. Ces fêtes consistent à faire faire la lecture du Koran en entier ; alors ces fêtes de famille s'appellent des *khatmeh*.

dames pouvaient voir ce qui se passait dans la cour, et entendre les chants des lecteurs de Koran. et les conversations des hommes.

Après le dîner, Hassan plaça Husseyn près de son beau-père et monta au harem dire à sa femme de se mettre à une fenêtre qu'il lui indiqua, d'où elle pouvait entendre les contes que ferait Husseyn. un conteur émérite qu'il avait amené exprès pour amuser son père, lui expliqua-t-il.

Dès que la jeune femme regarda par la fenêtre et vit Husseyn. elle le reconnut; on conçoit aisément qu'elle se soit si intéressée à lui. et à ce qu'il avait à dire. qu'elle ne bougea plus de sa place et ne le quitta plus des yeux.

Hassan qui était retourné vers les hommes, amena habilement la conversation sur les contes polissons et les anecdotes vraies arrivées dans son entourage, qu'affectionnait par-dessus tout le beau-père.

« Notre frère Husseyn, dit-il. en sait bon nombre, qu'il conte fort bien parce que ce sont des histoires dont il est lui-même le héros !

— Ah, voyons cela ! dit Cheikh Omar.

— Oui, oui ! répétèrent tous les assistants.

— Contez, mon frère, reprit Hassan, votre première rencontre avec une femme ! » Et se tournant vers son beau-père : « Jamais, Cheikh Omar, vous n'aurez entendu une histoire aussi curieuse, aussi amusante, et mon frère Husseyn conte si bien ! »

Husseyn, flatté de ce que disait Hassan, ainsi que de son jugement sur ses mérites comme conteur et comme héros du conte, après s'être fait un peu prier, pour ne pas manquer aux bienséances, commença son histoire.

Hassan insista pour que Husseyn ne manquât pas de rapporter tous les détails, même les plus puérils, à tel point que lorsque Husseyn indiqua la maison, il précisa tellement et si clairement, que Cheikh Omar reconnaissant la maison de sa fille, fronçait les sourcils et s'apprêtait déjà à parler et à demander des explications... lorsqu'un cri d'enfant, strident et plaintif fit pour un instant taire tout le monde. Tous les yeux se

portèrent vers la fenêtre opposée à celle où Hassan avait placé sa femme.

A ce moment-là, Husseyn tout en contant disait :... « La femme poussa la porte, je voulus la suivre tout en portant l'enfant... »

Le cri de l'enfant l'avait arrêté sur ce mot, pendant un instant. Une seconde après, lorsque l'émotion générale fut passée et que tous les yeux se portèrent vers lui, sans se déconcerter, il reprit :

« ...Mais il paraît que j'étais tombé sur une honnête femme ; que Dieu la confonde ! Elle m'arracha l'enfant plutôt qu'elle ne le prit de mes mains, me donna un soufflet (dont je sens encore la chaleur sur ma joue ; que Dieu la maudisse !) et me ferma la porte au nez ! »

Cheikh Omar riait à se tordre, tout le monde riait à haute voix. Hassan seul dépité et mécontent ne riait pas et cherchait la raison pourquoi Husseyn avait ainsi changé la fin de son histoire.

Lorsqu'ils sortirent ensemble de la maison de Cheikh Omar, Hassan dit à Husseyn :

« Tu as bien amusé le beau-père, mais dis-

moi, mon frère, pourquoi ne pas avoir raconté la chose comme elle est arrivée et comme tu me l'as racontée ?

— Je vais te le dire, mon frère. répondit Husseyn d'un air mystérieux et entendu. Il paraît que le mari se trouvait dans le nombre de ceux qui m'écoutaient !

— Comment le savais-tu ? le connais-tu ? qui te l'a dit ? demanda Hassan.

— N'as-tu donc pas entendu, mon frère, le cri de cet enfant ? reprit Husseyn.

— Oui ! eh bien ?

— Eh bien. mon frère, c'est l'enfant de cette dame ! Il a poussé son cri si à propos, que j'ai pensé en moi-même : sans doute sa mère a dû le pincer pour m'avertir que je la compromettais de quelque façon, et j'ai à l'instant changé. Mais dis-moi, mon frère, mon histoire a eu plus de succès de la sorte, n'est-ce pas ? »

Hassan ne répondit pas et s'éloigna rapidement sans saluer son ami.

Husseyn ne le revit plus.

Le lendemain, Hassan répudia sa femme et partit pour la Mekke.

Husseyn se maria trois mois après [1] avec la femme de Hassan dont il a toujours cru le mari mort.

Hassan se consacra aux pratiques religieuses et ne se maria plus. Il s'appliqua même à ne plus prononcer, lorsqu'il pouvait l'éviter, le mot de femme.

Husseyn et sa femme vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants, car Husseyn n'avait nulles prétentions à la connaissance des femmes et ne se croyait pas capable de déjouer leurs malices !

1. Quand une femme est répudiée ou qu'elle devient veuve à la suite de la mort de son mari, elle ne peut contracter légalement un nouveau mariage que quatre mois et dix jours révolus après la mort de son premier mari ou la date de la répudiation.







XV

LES TROIS FILLES DU MARCHAND DE FÈVES[1]

Il y avait autrefois un marchand de fèves qui avait trois filles.

Tous les matins, les trois filles allaient chez leur maîtresse en broderie.

Elles passaient chaque matin devant le palais du Sultan.

Le Sultan assis à sa fenêtre, les voyant passer, leur disait :

« Hé ! bonjour, les filles du marchand de fèves ! »

L'aînée et la seconde répondaient courtoisement au salut du Sultan, mais la cadette, qui était la plus jolie, ne répondait jamais rien.

Lorsque le Sultan demandait des nouvelles

1. Publié dans le *Bulletin de l'Institut Égyptien*, deuxième série, n° 5, 1884, p. 72.

des fèves, si elles étaient bonnes ou mauvaises, si le commerce du père allait bien ou mal, c'était toujours la cadette qui prenait la parole pour lui répondre d'un ton bourru :

« Qu'est-ce tout cela peut te faire ? »

Le Sultan, qui aimait la cadette des filles du marchand de fèves, était désolé du peu d'empressement qu'elle mettait à lui être agréable.

Un jour, il résolut de la punir dans la personne de son père, qu'elle aimait beaucoup, beaucoup ; le Sultan le savait.

Il fit donc venir le marchand de fèves et lui dit :

« Dans trois jours tu viendras ici, en ma présence, riant et pleurant à la fois. Si tu ne m'obéis pas, je te ferai trancher la tête ! »

Le marchand de fèves retourna chez lui tout pensif et fort inquiet sur son sort.

Sa fille cadette s'étant aperçue de son inquiétude, lui en demanda la raison. Le marchand de fèves lui dit l'ordre du Sultan, la crainte qu'il avait de ne pouvoir lui obéir et, dans ce cas, le malheureux sort qui l'attendait.

« Ne t'inquiète plus, lui dit sa fille. Va chez le Sultan, joyeux et riant; seulement prends cet oignon et avant d'entrer en sa présence, frotte-t'en les yeux. Tu pleureras tout en riant ! »

Le marchand de fèves fit ainsi que sa fille le lui avait dit. Il se présenta devant le Sultan, riant et pleurant à la fois, tandis que le troisième jour n'était pas encore passé.

Le Sultan fut très vexé. Mais comme il ne pouvait tuer le marchand de fèves, il lui ordonna de revenir dans trois jours, habillé et nu à la fois.

Le marchand de fèves tomba dans une nouvelle perplexité. Il consulta sa fille cadette qui lui dit :

« N'est-ce que cela ? Va, mon père, chez le pêcheur, notre voisin, et achète-lui un grand filet; je t'en ferai une *guèllabieh*[1], tu t'en habilleras et ainsi tu seras nu et habillé à la fois ! »

Le marchand de fèves ainsi affublé se

1. Sorte de chemise ou de blouse longue jusqu'aux pieds.

présenta, au troisième jour, devant le Sultan. Celui-ci devina, en le voyant, que la troisième fille du marchand de fèves n'avait qu'une pensée, celle de le contrarier, en conseillant son père afin de le tirer d'embarras. De dépit, il jura d'en finir avec le marchand de fèves. Il lui ordonna donc de revenir dans trois jours, mais de ne se présenter devant lui que monté sur un animal et en même temps marchant sur ses pieds.

En ce temps-là, le voisin du marchand de fèves avait une ânesse qui avait mis bas, depuis quelques jours seulement, d'un ânon.

La fille cadette du marchand de fèves, en apprenant le dernier ordre du Sultan, dit à son père :

« N'aie nul souci, mon père, va de ce pas chez le voisin, emprunte-lui son ânon nouveau né. Lorsque tu monteras dessus, tes pieds toucheront le sol ; de la sorte, tu marcheras tout en étant monté sur un animal !

Le Sultan furieux, mais ne pouvant rien contre le marchand de fèves, ni lui couper le cou, jura de tuer sa fille. Il l'aimait bien, cependant il voulait s'en venger à cause de son dédain.

La troisième fille du marchand de fèves se douta bien de son côté que le Sultan voudrait se venger d'elle.

Avant donc qu'il n'agît, elle alla chez un armurier et se fit faire, à sa taille, un costume tout en fer ; ce costume une fois sur elle faisait, dès qu'elle marchait, un bruit assourdissant et effrayant. Elle se déguisa en *cheikh*, prit un gros bâton à la main et se dirigea vers le palais.

Le portier et les gardes, en voyant venir cet étrange personnage, prirent une si belle peur qu'ils se sauvèrent.

Dans l'intérieur du palais, tous les domestiques et les esclaves, effrayés du bruit affreux que faisait le costume en fer de la fille du marchand de fèves, et du gros bâton qu'elle tenait à la main, se cachèrent tous de ci, de là, sous les meubles, partout, tant et si bien, qu'elle parvint dans le salon où se trouvait le Sultan, sans être inquiétée, ni même rencontrer personne.

Le Sultan, en voyant ce cheikh bardé de fer, fut saisi d'effroi ! Il faillit perdre ses sens, mais l'excès de peur lui donnant du

courage, il voulut crier pour avoir l'aide de ses hommes.

La troisième fille du marchand de fèves l'arrêtant d'un geste lui dit :

« Je suis le diable, fils du diable ! Tais-toi, ou je te tue !... »

Au même moment, elle sortit de sa poche une trousse de barbier, en tira un grand rasoir, s'approcha du Sultan et lui rasa les sourcils, la moitié de la barbe et la moitié des moustaches, sans que celui-ci, plus mort que vif, osât lui opposer la moindre résistance.

Après cela, elle lui fit manger une pâte amère et dégoûtante !... Le Sultan tomba en défaillance !...

Elle sortit alors du palais, rentra chez elle, se déshabilla, reprit ses vêtements ordinaires, en moins de temps que le Sultan et ses serviteurs, son portier et ses gardes n'en mirent pour se remettre de leur frayeur grande.

Le lendemain, les trois filles du marchand de fèves, en allant chez leur maîtresse, virent le Sultan, comme tous les jours, à sa fenêtre; mais il était emmitouflé dans une

kouffieh[1], de façon qu'on ne voyait, de toute la figure, que les yeux.

« Hé ! bonjour, les filles du marchand de fèves ! » leur cria le Sultan, dès qu'il les eut aperçues.

La cadette, prenant cette fois la parole, lui dit :

« Bonjour, seigneur ! que sont devenus tes sourcils, et la moitié de ta barbe où est-elle ? Qu'as-tu fait de la moitié de tes moustaches ?... As-tu trouvé bon ce que tu as mangé hier ?... J'espère que cela t'a fait du bien ! »

Le Sultan comprit tout de suite que celui qui s'était annoncé comme « le diable, fils du diable » n'était autre que cette troisième fille du marchand de fèves, et il jura de la perdre sans plus tarder.

Il fit donc venir le marchand de fèves en sa

1. Sorte de serviette en soie, généralement jaune, rayée de couleurs vives. Les hommes s'en servent pour envelopper leur tête, leur nuque et leurs épaules, pour les garantir contre les ardeurs du soleil. Le nom est dérivé du nom de la ville de *Kouffa*, dans la basse Mésopotamie, où cette étoffe se travaillait et d'où la mode de s'en envelopper la tête se répandit dans les pays arabes.

présence et lui dit qu'il voulait se marier avec sa fille cadette; il ajouta qu'il ne souffrirait pas de refus.

Le marchand de fèves rentra chez lui tout bouleversé. Il raconta à sa fille le désir du Sultan, et lui dit que si elle refusait, lui, elle et ses sœurs auraient le cou tranché. Il la supplia donc de consentir à ce mariage.

Sa fille lui dit :

« Très bien ! » et elle consentit.

On fit les préparatifs des noces, on les commença et la nuit du *doukhoule* [1] étant proche, la fiancée fit faire par un confiseur habile, une statue tout en sucre qui lui ressemblait entièrement comme traits, formes et tout [2].

Elle renferma la poupée en sucre dans une de ses caisses et la fit porter ainsi, avec son trousseau, au palais du Sultan.

1. Nuit de l'entrée de la mariée dans la chambre nuptiale.

2. J'ai entendu un conte grec qui ressemblait beaucoup à celui-ci, au moins en ce qui regarde le courroux du Sultan ou du Basilios, son idée de vengeance et de mariage. Dans ce conte, la statue en sucre est remplacée par un gros pot rempli de miel.

Lorsqu'elle-même y arriva, qu'on l'entra dans la chambre nuptiale et qu'on la laissa seule, vite, elle sortit la poupée de sa caisse, l'habilla de ses vêtements de nuit, la coucha sur ses matelas [1], la couvrit de ses couvertures, abaissa la moustiquière et alla elle-même se cacher dans un coin obscur de la salle.

Le Sultan, en entrant dans la chambre nuptiale, dégaîna son grand sabre, alla droit au lit et asséna un coup formidable sur la poupée en sucre, croyant tuer sa fiancée.

La poupée en sucre se cassa en mille morceaux; un des éclats entra dans la bouche entr'ouverte du Sultan. Sentant la douceur du sucre dans sa bouche, le Sultan tout surpris, s'écria :

Depuis des siècles les confiseurs du Caire sont renommés pour faire, avec du sucre, toutes sortes d'objets et de figurines, tandis qu'en Grèce le sucre n'existe ou n'existait pas ; on le remplaçait par le miel.

1. L'usage des lits en bois ou en fer est encore trop peu répandu en Égypte. Le peuple ne connaît que des matelas placés à terre au milieu d'une chambre sur un tapis ou une natte; plus on est riche, et plus il y a de matelas, qui sont remplis de coton cardé.

« Malheur à moi ! tu me remplis ma bouche et ma vie d'amertume quand tu étais en vie, et en mourant tu la remplis de la douceur de ta chair[1] !... »

Et de désespoir, croyant avoir réellement tué la femme qu'il aimait, le Sultan voulut se tuer aussi. La fiancée sortant de sa cachette lui retint le bras et lui dit :

« Pardonnons-nous mutuellement et vivons heureux !

— Qu'il soit fait ainsi, » dit le Sultan.

Persévérant et prospérant, ils laissèrent beaucoup d'enfants.

1. Le conte grec ne dit pas que la fille ait rempli la bouche du roi d'amertume, aussi le roi s'écrie :

« J'ai tué la douceur elle-même, puisque son sang même est doux. »

Le conte arabe fait ressembler le sucre à la chair ferme et douce, et le conte grec le miel au sang.





XVI

LE TURC JALOUX ET SA FEMME CAIROTE[1]

Autrefois un Turc arriva au Caire avec l'intention de s'y établir.

Il avait beaucoup voyagé, beaucoup vu et acquis une grande connaissance de la vie.

Pensant qu'un homme ne peut vivre heureux sans être marié, il se décida à prendre femme.

Mais, ayant une grande expérience, il savait qu'on ne devait songer à prendre femme sans prendre toutes sortes de précautions pour prévenir les malheurs qui sont les suites de la légèreté de la nature féminine.

Après de mûres réflexions, il fit venir une laveuse.

« Ma mère, lui dit-il, je désire me marier.

1. Publié dans le *Bulletin de l'Institut Egyptien*, 2e série, n° 6, 1885, p, 311.

J'ai beaucoup d'expérience et je connais les femmes, il faut donc que vous m'en trouviez une qui me convienne sous tous les rapports. »

Puis il énuméra ses conditions :

« Il faut, disait-il, qu'elle soit jeune et habile, n'ait jamais quitté sa maison et ses parents; et, par-dessus tout, qu'elle consente à vivre dans une maison composée d'une seule chambre, sans jamais désirer en sortir. C'est là une condition expresse. Je n'ai pas besoin de vous en dire plus long, il suffit, allez !...

La vieille laveuse se mit en campagne sans en demander plus long.

Au bout de quelques jours elle avait trouvé la compagne désirée.

C'était, disait-elle, une jeune fille forte, alerte et jolie; jamais elle n'avait dépassé le seuil de sa maison. Lorsque sa mère lui fit part des conditions posées par le Turc, la jeune fille avait répondu :

« Ici, ou chez ce Turc. n'est-ce point la même chose ! »

La description que fit la vieille de la beauté de la fille, et sa réponse empreinte de naïveté, plurent au Turc.

La mère et le père consentants, la fille consentante, on fit les noces.

Le Turc avait trouvé une maison à sa guise ; elle était composée d'une seule chambre où l'on arrivait en montant un escalier donnant directement sur la porte de la rue.

« Bien habile l'homme qui s'introduirait ici sans que je m'en aperçoive », pensait le Turc.

Quand il sortait, il fermait la porte à clef, un seul regard lui suffisait pour s'assurer qu'il n'y avait dans sa *maison* personne autre que sa femme.

Ainsi il vivait heureux, dans une quiétude absolue.

Cependant, en face des fenêtres de la chambre, de l'autre côté de la rue, il y avait une boutique de boucher.

La jeune femme voyait tous les jours le boucher, un jeune homme fort et beau, actif et gai. Il chantait tout en servant ses clients, sans désemparer, toute la journée.

Elle devint amoureuse du jeune boucher...

Un jour le Turc rentra à l'improviste. Dès que sa femme entendit le grincement de la clef dans la serrure de la porte, vite elle

poussa le boucher dans un coin de la chambre, derrière la corde où étaient suspendus les vêtements de son mari[1] et jeta par dessus un carré de toile[2]. Elle en prit un autre entre ses mains et s'avança à la rencontre de son mari qui était déjà entré et commençait à monter les escaliers.

« Femme, dit le Turc, qu'y a-t-il derrière ce drap, dans le coin.

— Viens, mon seigneur, assieds-toi par ici, repose-toi et écoute, lui dit sa femme, puis elle reprit :

1. Chez les Egyptiens et surtout chez les Cairotes de moyenne et de basse condition, les meubles à tiroirs ou les armoires n'existent presque pas, même de nos jours. A peine la femme possède-t-elle une caisse. En général, on tend une corde dans un coin de la chambre, sur laquelle on étale les habits. Lorsqu'une corde n'est pas suffisante, on en tend deux, trois, etc. On dit d'un homme qui a beaucoup d'habits : *son porte habits est plein d'un mur à l'autre.*

2. Sorte de carré de toile ou de cotonnade blanc ou de couleur bleue, avec lequel les femmes du peuple s'enveloppent de la tête aux pieds lorsqu'elles sortent; les femmes d'une condition aisée portent ce carré en soie noire. Le carré a environ 1^{m}50 de côté.

« Il y avait une fois un homme fort jaloux, dont la femme avait un amant qu'elle recevait chez elle en l'absence de son mari. Un jour, le mari rentra avant l'heure accoutumée. La femme cacha son amant derrière un drap et attendit que son mari fût dans la chambre, qu'il s'assît et qu'il prît haleine... Alors, comme elle tenait dans ses mains un autre drap, elle le lui passa sur la tête et le serra très fort, comme ceci... »

Ce disant, elle lui avait passé réellement le drap sur la tête et le serrait de toutes ses forces en riant aux éclats.

Le Turc surpris, ne sachant pas s'il devait se fâcher ou prendre la chose comme un jeu ou un badinage d'enfant, criait, se débattait et jurait, mais ne parvenait pas à dégager sa tête des plis du drap.

Au milieu de ces rires, de ces cris et de ces jurons, la femme continuait l'histoire en action qu'elle avait commencée.

« Ainsi donc, disait-elle, lorsque le mari jaloux fut bien entortillé, de façon qu'il ne pouvait rien voir, ni rien entendre de ce qui pouvait se passer dans la chambre, elle

s'écria : Sauve-toi par où tu es venu ! par le prophète, sauve-toi !... »

Le boucher, plus mort que vif, sortit de sa cachette à cette injonction indirecte et disparut de la chambre sans que le Turc ait pu entendre ses pas, ni le voir, occupé qu'il était à faire du bruit lui-même et aveuglé par le drap qui couvrait sa tête.

La femme, voyant son amant en sûreté et tout danger disparu, se renversa sur le dos, et étendue sur le dos, elle éclata de rire.

Le mari se débarrassa enfin de son drap et voyant sa femme rire de si bon cœur, ne savait à quoi attribuer cette hilarité.

Tandis qu'il pensait, sa femme se relevant lui dit :

« Mon histoire te plaît-elle ? Maintenant, vas voir derrière le drap, tu n'y verras rien !... »

On ne sait pourquoi le Turc répudia sa femme. Eut-il des soupçons... ? Trouva-t-il qu'elle riait trop gaiement à ses dépens... ? Toujours est-il qu'il quitta le pays le lendemain même, renonçant à tout jamais de mater une Cairote.

XVII

SOUHEIM-EL-LEYL[1]

Il y avait une fois un chasseur marié à une jeune femme qui n'avait jamais conçu. Il était très marri de ce qu'il n'avait pas d'héritiers.

Un jour il demanda à Allah le Tout-Puissant et le Très-Haut, un fils ou une fille, quitte à mourir après l'avoir vu. Dieu exauça sa prière et sa femme devint aussitôt enceinte. Lorsqu'elle fut près d'accoucher, elle se souvint alors que son mari, le chasseur, mourrait aussitôt qu'il aurait vu le nouveau-né. Elle craignit pour la vie de son bon mari et alla accoucher d'un fils dans un souterrain qu'ils

1. Petite flèche de la nuit qui, lancée dans l'obscurité, frappe et blesse à tort et à travers. Ne serait-ce pas la flèche que dans la mythologie grecque on faisait lancer par l'Amour ?

avaient sous leur maison; elle cacha ainsi aux yeux de son mari son cher petit qu'elle appela Souheim-el-Leyl.

Quand elle savait que son fils avait faim, elle trouvait un prétexte auprès de son mari pour aller l'allaiter.

Or, un jour son mari lui dit : « O ma chère femme, dis-moi donc, je t'en prie, comment il a pu se faire, que tu ne sois pas accouchée ? » Elle lui répondit résolument : « Hélas! j'ai fait une fausse couche! — Allah nous l'a donné, conclut le mari, Allah nous l'a repris; si nous devions en jouir, il aurait vécu. Le créateur du jour et de la nuit nous le remplacera. »

Bref, Souheim-el-Leyl continua à grandir de jour en jour jusqu'à ce qu'il commença à pouvoir courir librement. Il devint d'une beauté rare.

Un jour, pendant l'absence du mari, la femme alla rendre visite aux voisines. Le père de Souheim-el-Leyl ne tarda pas à rentrer, il trouva l'enfant qui jouait tout seul dans la maison. A sa vue, il sentit son cœur battre fort dans sa poitrine et comprit aussi-

tôt que celui qu'il avait sous les yeux n'était autre que son fils et que sa femme le lui avait caché ! Il couvrit ses joues de tendres baisers paternels et rendit l'âme à ses côtés.

L'enfant continua à s'amuser autour du corps de son père. Lorsque la mère rentra et qu'elle trouva son mari étendu sur le sol, elle se mit à crier de toutes ses forces. Les voisins s'assemblèrent, consolèrent la pauvre veuve et procédèrent aux funérailles du mort.

Dans la suite, la mère de Souheim-el-Leyl devint pauvre. Son fils lui dit un jour : « Mère, est-ce que mon père n'avait aucun métier ? » Elle lui répondit qu'il était chasseur. Il demanda alors où étaient ses instruments. Elle lui répondit qu'il ne restait plus qu'un bout de filet qui était jeté sur la terrasse. Il voulut le raccommoder, puis il dit à sa mère : « J'irai, ô ma mère, où le sort me mènera, et avec l'aide de Dieu je tâcherai de t'apporter quelque chose. »

Sa première chasse fut assez heureuse, il prit deux oies et un petit oiseau. Il en fut tout joyeux et se dirigeait vers chez lui quand une bande de voleurs l'arrêta. Le cheikh le

pria fort poliment de lui remettre les deux oies et l'oiseau. Le garçon répondit hardiment qu'il ne donnerait sa première chasse à personne. Bref, le cheikh les lui enleva de force, tout en le raillant.

Souheim-el-Leyl se jura alors de se venger.

Le cheikh des voleurs appela un de ses serviteurs et lui dit : « Porte ceci à la maison et dis à la cuisinière de les bien cuire ; puis, lorsque quelqu'un ira chez moi et touchera le petit doigt de l'esclave, qu'elle le charge du plateau qui sera déjà prêt. »

Souheim-el-Leyl, qui s'était caché non loin de là, avait tout entendu. Il attendit quelque temps, puis alla chez le chef des bandits, pinça le petit doigt de l'esclave et s'en retourna chargé du plateau. Il rentra et fit un petit festin avec sa mère en remerciant le Très-Haut.

Avant de quitter la maison du voleur, il eut soin d'écrire sur un morceau de papier : « Nul ne vous a joué ce tour, si ce n'est Souheim-el-Leyl, le maître des deux oies et de l'oiseau. »

Telle a été sa première prouesse. La seconde advint bientôt :

Le cheikh des voleurs s'aperçut du fait, il chercha le coupable, mais en vain, il ne put même pas savoir quel chemin il avait pris.

Souhcim-el-Leyl dit à sa mère : « O ma mère, procurez-moi, je vous en prie, un *habara*[1], un *seble*[2], et un *bourkou*[3], c'est-à-dire tout ce qu'il me faut pour me déguiser en femme, car je vais ce soir en travesti à la noce d'un de mes amis. »

Elle lui procura le costume complet, il s'en affubla, s'arrangea très élégamment, se maquilla la figure, se teignit les cils et les sourcils et se transforma en un mot en une fille de grande beauté.

Il sortit avec la bonne intention de se rendre au camp même des voleurs. Il y arriva enfin.

Après s'être longtemps amusé avec eux, il leur dit : « O braves, je vais à telle ville, puis-je y parvenir ce soir ? »

1. Manteau de sortie.
2. Manteau de dessous de sortie.
3. Voile pour la figure.

Le cheikh des voleurs la trouvant parfaite, en eut grande envie, il lui dit : « O ma belle dame, restez donc avec nous cette nuit et demain de bon matin je vous emmènerai là où vous voudrez...

— Je vous dirai franchement, lui dit la jeune fille, que j'ai peur de rester avec vous tous réunis.

— Nous serons seuls, lui répondit le chef de bande, et chez moi. »

Elle consentit alors à le suivre. Il fit égorger en son honneur un mouton et fit orner luxueusement sa maison, tellement il ne se sentait plus de la joie de posséder une perle pareille. Il lui fit visiter toute la maison, principalement le grand salon où étaient déposés les objets volés.

Ils s'assirent enfin l'un à côté de l'autre, il apporta du raki et en but, tout en en offrant à la belle dame (Souheim-el-Leyl).

Elle le versait tout le temps, mais le cheikh qui le buvait pour de bon ne tarda pas à être gris.

La dame, inspectant du regard autour d'elle, vit une potence tout près d'eux.

« Qu'est ceci ? demanda-t-elle au cheikh.

— Celui qui ne vole pas beaucoup est pendu ici.

— O mon seigneur, faites-moi la grâce de m'y faire balancer un peu.

— Miséricorde divine ! C'est à moi que tu dis cela, à moi qui suis prêt à me sacrifier corps et âme pour toi ! Si tu as envie de voir balancer je me mettrai moi-même, mais prends garde de trop tirer la corde.

— Oh ! seigneur, que dites-vous là, ne savez-vous pas que cela me coûterait plus cher qu'à vous ?... »

Sur ce, il se plaça sur la potence et elle prit la corde. « Je suis à ta merci, lui dit-il.

— M'as-tu épargnée, toi, » lui dit-elle, et elle tira la corde bien fort, jusqu'à ce que les yeux du cheikh lui sortirent de la figure.

Après cela, elle écrivit un papier qu'elle suspendit sur la poitrine du cadavre ; elle y disait : « Nul n'a fait cet acte audacieux, si ce n'est Souheim-el-Leyl, le maître des deux oies et de l'oiseau. »

Telle a été sa deuxième prouesse ; la troisième la voici :

Il choisit, dans le salon des objets volés, ce qu'il y avait de plus précieux, et s'en alla avec.

Les voleurs qui étaient soumis à leur cheikh, ne le voyant pas arriver, allèrent à sa recherche; ils ne tardèrent pas à le trouver, mais pendu et mort. En lisant le papier, ils surent que l'auteur de cette action d'une hardiesse excessive était Souheim-el-Leyl. Ils jurèrent de venger la mort de leur chef et se mirent aussitôt à descendre le corps et ils le portèrent chez la sœur du défunt, El-Dalileh el-Mouhtaleh, qui était renommée pour sa supercherie.

Lorsqu'elle vit son frère mort et qu'elle sut quel était le coupable, elle dit aux voleurs : « Par Dieu, je vous donnerai des nouvelles de ce drôle-là. »

Elle fit mettre dans un panier quelques oies et des œufs et s'en alla demander des nouvelles de la demeure de Souheim-el-Leyl, se faisant passer pour sa tante paternelle.

Elle finit enfin par arriver à cette demeure tant cherchée.

Elle le salua et le serra sur sa poitrine en

lui disant : « Bonheur à vous, ô fils de mon frère ! Salut à vous, ô fils de mon frère. »

Cependant Souheim-el-Leyl se douta de la tromperie fine de cette femme et dit à sa mère : « Celle-ci n'est certainement pas ma tante paternelle, c'est une mauvaise femme qui veut nous jouer un mauvais tour. Fais semblant de cuisiner, mais ne jette que des pierres dans la casserole et fais comme si tu tenais une oie; continue à allumer le feu et à souffler jusqu'à minuit.

La mère suivit le conseil de Souheim-el-Leyl, à la lettre. Pendant que la mère était à la cuisine à souffler le feu, le fils tenait compagnie à sa prétendue tante et disait de temps en temps à sa mère : « Ma mère, apportez donc le souper à ma tante. — Les mets ne sont pas encore cuits à point, » lui répondait sa mère.

Sur le minuit, El-Dalileh el-Mouhtaleh dit : « O Souheim-el-Leyl, lève-toi donc et allons chercher le reste des choses qui sont dans le panier, en attendant que les mets soient cuits. — Avec plaisir, » lui répondit-il. Il alla passer ses armes et sortit avec elle.

Arrivé près d'un arbre, il lui dit : « Tournez-vous, ma tante, un instant, je vais faire mes besoins, car j'ai eu honte de le faire pendant tout le temps que nous étions assis ensemble. »

Elle se retourna, il tira son sabre et lui fit sauter la tête. Il la pendit ensuite à un arbre et écrivit sur un bout de papier :

« Nul n'a fait ceci et n'a atteint son désir que Souheim-el-Leyl, le maître des deux oies et de l'oiseau. »

Ceci fait trois actes héroïques de la part de Souheim-el-Leyl, le quatrième le voici :

Les voleurs se mirent à la recherche d'El-Dalileh el-Mouhtaleh. Ils la trouvèrent pendue à l'arbre et lurent le papier.

Ils se dirent : « Cela suffit, personne ne pourra venir à bout de celui qui a été plus fort que El-Dalileh el-Mouhtaleh, la plus rusée des femmes. Il ne nous reste plus qu'à aller nous en plaindre au kadi. ».

Ils s'en retournèrent chez eux, se vêtirent de leurs plus beaux habits et après s'être arrangés bien proprement ils allèrent trouver le kadi.

Souheim-el-Leyl qui l'avait appris se fit

une barbe et des moustaches blanches, ainsi qu'une perruque, il se mit une bosse au dos et alla les attendre devant la maison du kadi.

Il prit avec lui une pièce d'étoffe.

Lorsqu'ils arrivèrent, il leur dit : « Où allez-vous, vous autres, ô braves ?

— Taisez-vous, bon vieux père, lui répondirent-ils, figurez-vous qu'il y a un jeune garçon, nommé Souheim-el-Leyl qui nous a roulés à plusieurs reprises et qui a tué notre chef et pris tous nos meilleurs effets.

— Ainsi, leur dit le bon vieillard, vous êtes roulés par un garçon et vous vous présentez quand même en présence du kadi en habits propres ? Il est bien mieux que vous quittiez tous vos habits et me les donniez à garder et que chacun de vous prenne ensuite un morceau de cette étoffe pour s'en ceindre le corps. Le kadi, vous voyant dans ce piteux accoutrement, presque nus, prêtera foi à ce que vous direz. »

Ils suivirent le conseil du vieillard et lui laissèrent leurs habits à garder.

Dès qu'ils furent chez le kadi, Souheim-el-Leyl se sauva avec les habits des voleurs.

Quand ils sortirent, ils trouvèrent un morceau de papier sur lequel était écrit : « C'est double plaisir de voler les voleurs. »

Ils retournèrent derechef chez le kadi et lui racontèrent ce qui s'était passé.

« Quand il vous retombera entre les mains, amenez-le-moi donc. »

Ils s'en allèrent la tête basse, humiliés d'avoir essuyé une telle déception et plus encore mortifiés de tout ce que leur avait fait Souheim-el-Leyl.

Lorsque le kadi rentra chez lui, il raconta à sa fille les prouesses de Souheim-el-Leyl et son embarras sur la manière d'agir en cette circonstance pour le faire arrêter.

La jeune fille du kadi dit à son père : Nous avons une chamelle qui n'est jamais sortie sur la terre d'Égypte, ornons-la et promenons-la en cérémonie dans les rues de la ville, avec de la musique, du tambour et de la clarinette ; peut-être que Souheim-el-Leyl sortira, comme tout le monde, de chez lui pour la voir passer et alors nos gardes l'arrêteront.

— Tu as une idée lumineuse, ma fille, lui

dit le kadi. et je vais la mettre de suite en exécution. »

C'est ce qui fut fait : le cortège partit de chez le kadi et suivit toutes les rues de la ville pendant que Souheim-el-Leyl était assis tranquillement chez lui, le regardant passer de loin.

Il y avait devant la maison de notre héros un gros arbre au pied duquel il mit une jarre d'eau pour que les passants pussent se désaltérer à leur aise.

Lorsque, vers la fin du jour, les conducteurs de la chamelle furent exténués de fatigue, ils s'assirent sous l'arbre de Souheim-el-Leyl pour y prendre quelque repos. Ils ne tardèrent pas à s'endormir.

L'un d'eux avait attaché, à l'aide d'une corde, la chamelle à sa main.

Quand tous furent endormis, Souheim-el-Leyl sortit et alla couper la corde, puis il conduisit la chamelle chez lui, l'abattit, en fit bouillir une partie, sauter au beurre une autre et en conserva une aussi crue.

Lorsque les conducteurs s'éveillèrent et ne trouvèrent point la chamelle, ils se désespé-

rèrent et se dirent : « Qu'allons-nous dire au kadi, quel mensonge allons-nous inventer ?

— Nous dirons au kadi, dit l'un d'eux, que la terre, excitée par la beauté de la chamelle, en fut jalouse et l'avala ; peut-être le croira-t-il. »

Ils allèrent chez le kadi et lui contèrent leur historiette. La fille du kadi était présente ; elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'un de ces gens-là avait sur son turban un petit papier, elle le retira et lut : « Nul n'a fait cette bonne action et n'est arrivé à ses fins si ce n'est Souheim-el-Leyl, le maître des deux oies et de l'oiseau. »

La fille du kadi dit : « Laissez-moi faire, je sortirai moi-même et je trouverai ma chamelle. »

Dans la rue, elle disait à chaque passant qu'elle rencontrait : « Je m'invite chez vous.

— Soyez la bienvenue, lui répondait-on.

— Mais vous me ferez goûter de la chamelle du kadi.

— Nous n'en avons point. »

Elle fit ce manège jusqu'à ce qu'elle arrivât à un groupe où se tenait Souheim-el-Leyl.

Elle dit sa phrase et Souheim-el-Leyl lui dit aussitôt : « Veuillez me faire l'honneur de venir chez moi, je vous en ferai goûter. » Ce qui fut dit fut fait.

En sortant, elle marqua la porte d'un signe rouge pour pouvoir la reconnaître quand elle reviendrait avec des soldats pour l'arrêter.

Souheim-el-Leyl s'en aperçut, il prit de la cochenille et marqua de rouge toutes les portes de sa rue pour les confondre avec la sienne.

Lorsque la fille du kadi revint avec les soldats, elle trouva toutes les portes marquées et ne put par conséquent pas trouver celle qu'elle cherchait. Elle en devint furieuse et s'en retourna avec sa nouvelle déception, pendant que Souheim-el-Leyl était, comme d'habitude, tranquillement assis chez lui.

N'ayant pas de gains, il devint bientôt assez pauvre ; il dit un jour à sa mère de lui donner les effets des voleurs et qu'il irait les vendre au marché. Elle les lui donna.

Il alla les vendre, mais les voleurs étaient justement au marché quand il y arriva ; ils l'arrêtèrent et le menèrent de force chez le kadi.

Celui-ci transmit l'affaire au sultan et au vizir.

Ils ordonnèrent d'envoyer le vendredi le coupable à la potence. Le jour de son arrestation était un jeudi.

Le kadi le fit mettre en prison jusqu'à ce que le jour parût, dans une cellule en fer avec un gardien pour le surveiller.

Souheim-el-Leyl resta coi jusqu'à trois heures du matin, puis il héla le gardien : « Je suis Azraïl[1], lui dit-il, le petit Azraïl et je suis envoyé par le Grand, laisse-moi sortir ou je te prends l'âme à l'instant. »

Le gardien lui ouvrit et lui dit : « Sors, si on me demande de toi, je dirai que la terre t'a avalé. »

Il sortit, alla chez lui, se mit une fourrure toute blanche, il y cousit des chandelles qu'il alluma pour se donner l'air d'un ange, d'Azraïl.

Il alla trouver le sultan : « Je suis envoyé, dit-il, par le grand Azraïl, je suis moi-même

1. Azraïl veut dire Israël, c'est l'ange qui est chargé de prendre les âmes.

le petit; je viens prendre ton âme, puis celle du vizir, à moins que tu ne fasses libérer à l'instant Souheim-el-Leyl, que tu lui donnes ta fille en mariage et que tu lui fasses don d'une magnifique terre de rapport et d'un superbe sérail. »

Le sultan tout tremblant de peur le lui promit.

Souheim-el-Leyl le quitta et alla trouver le vizir qui tout aussi effrayé que le sultan, lui promit ce qu'il demandait pour le matin même.

Il alla ensuite trouver le kadi qui promit comme les autres et tout aussi tremblant.

Il rentra alors chez lui, quitta sa fourrure et revint en prison, il se fit ouvrir sa cellule par le gardien et y entra.

De grand matin, le sultan, le vizir et le kadi vinrent le trouver et lui dirent : « Sors, ô Souheim-el-Leyl !

— Vous voulez me pendre, » leur dit-il.

Ils lui jurèrent que non; il sortit, se maria avec la fille du sultan, devint propriétaire d'une belle abâdieh et d'un superbe sérail

où il vécut dans la plus grande paix, entre sa mère et sa femme pendant de longues années[2].

1. Comparer avec HÉRODOTE, liv. II, CXXI, Conte de Protée Rhampsinite.



XVIII

LA BONNE OUM-ALY

Un homme qui s'appelait Abou-Aly, avait une femme dont le nom était Oum-Aly ; il avait trois enfants et était d'une pauvreté extrême. La nourriture de toute la famille ne se composait que de pain et de radis.

Sa femme, Oum-Aly eut un jour envie de lentilles, elle en fit la demande à son mari qui lui promit de lui en apporter.

Dès qu'il sortit, elle prépara le feu et emprunta à ses voisines tous les ustensiles de cuisine nécessaires pour faire cuire les lentilles : une casserole, une tasse pour les faire sauter au beurre, une louche et une passoire.

Au coucher du soleil son mari rentra ; il rapportait comme tous les jours le pain et les radis, mais il n'apportait point les lentilles demandées.

Lorsque sa femme, Oum-Aly, lui en demanda la raison, il lui répondit : « Après avoir mûrement réfléchi, j'ai trouvé que le mieux serait de t'acheter une chemise pour remplacer celle que tu portes et qui est en lambeaux. ».

Elle s'en réjouit, et toute satisfaite elle approuva l'avis de son mari.

Le lendemain matin Oum-Aly rendit à ses voisins tout ce qu'elle s'était fait prêter la veille.

Elle déchira sa chemise et en jeta, sur la terrasse de chaque maison voisine, un petit morceau en disant que son mari allait lui en rapporter une neuve.

Lorsqu'il revint, ne rapportant, comme d'habitude, que du pain et des radis, elle lui demanda sa chemise. Il lui répondit qu'il avait encore bien réfléchi et qu'il trouvait préférable de lui acheter avec cet argent une belle paire de boucles d'oreilles pour parer ses oreilles.

La joie de la femme n'en fut que plus grande. Dès que le jour parut, elle ramassa toutes les pièces de sa chemise et les recousit

pour avoir de nouveau sa chemise, puis elle communiqua à tout son voisinage le superbe projet de son bon mari. Elle se dépêcha ensuite de percer ses oreilles ; mais elle se servit d'un clou et elle eut une inflammation aux deux oreilles.

Au coucher du soleil, son mari revint comme toujours avec le pain et les radis habituels.

Lorsque sa femme, Oum-Aly, lui demanda ce qu'il en était de ses promesses, il lui répondit que le plus utile serait une maison où elle pourrait loger à l'aise avec ses enfants. Après il lui achèterait les boucles d'oreilles. Elle fut très heureuse de cette nouvelle pensée et la raconta à ses voisines.

Lorsque Abou-Aly, son mari, s'en fut allé à ses occupations, un courtier passa sous les fenêtres de Oum-Aly en criant qu'il avait une belle maison à louer.

Elle crut que c'était son mari qui le lui envoyait.

Elle demanda au courtier de la conduire à cette maison. Elle prit ses enfants avec elle et s'en alla, après avoir indignement insulté

tous ses voisins et voisines, en se basant sur le proverbe arabe qui dit : Si tu dois quitter le lieu où tu vis, ne crains point de te conduire mal avec ceux qui y sont.

Dès qu'elle visita la maison, elle lui plut et lui convint beaucoup. C'était un petit palais au milieu d'autres, appartenant tous à des gens nobles et fort considérés.

Lorsque le courtier lui dit que le prix était de 60 bourses, elle s'entendit avec lui et il fut convenu qu'il serait payé dix jours après ; en attendant elle prit consignation de la maison et s'y installa avec ses trois enfants.

Elle y trouva deux paires de sabots, un balai et une grande époussette pour les murs.

Elle se chaussa d'une des paires de sabots et sa fille chaussa l'autre paire, et elle commença à balayer la maison.

Tous les voisins pensèrent qu'elle était une grande dame de la haute noblesse. Une des dames du quartier supposa qu'étant occupée à nettoyer la maison elle n'aurait pas le temps de préparer le dîner, elle prépara une table bien garnie et un plateau fort copieux qu'elle

envoya à la nouvelle venue avec son domestique le plus fidèle.

Lorsque le serviteur frappa à la porte, la fille de Oum-Aly alla lui ouvrir. Il lui dit que sa maîtresse envoyait ce plateau à la dame de la maison, en la priant de l'accepter. La jeune fille prit alors le plateau en priant le domestique de repasser le lendemain pour le prendre.

La fille de Oum-Aly s'amusa alors à apprêter la table et ensuite elle la plaça devant sa mère qui, après l'avoir minutieusement examinée, constata que c'était une table on ne peut plus complète. Il y avait même une assiette pleine d'olives.

Telle est l'aventure de Oum-Aly. Quant à son mari, lorsqu'il retourna comme d'habitude chez lui il n'y trouva personne. On lui dit que sa femme était partie avec le courtier, à la nouvelle maison. Il se fit alors accompagner par un enfant de leur quartier et alla rejoindre sa famille, tout tremblant de la crainte d'avoir été le jouet d'une farce.

Il arriva enfin, et trouvant Oum-Aly dans cette somptueuse maison, il lui demanda des

explications. Elle répondit simplement : « Mais, c'est toi qui m'as envoyé le courtier. »

Il nia énergiquement et lui dit : « Comment peut-on acheter une maison pareille quand on n'a pas le sou ! Si je t'ai dit que je t'en achèterais une, c'était tout bonnement pour te faire rester tranquille et par simple plaisanterie.

— Bon ! lui dit sa femme, calme-toi, quand les dix jours seront passés Dieu nous viendra en aide et tout finira pour le mieux. »

Elle ajouta que les voisins, gens honorables, leur avaient envoyé une table superbe, qu'elle apporta et qu'elle mit entre eux deux.

Ils soupèrent avec grand appétit et laissèrent les olives pour leur déjeuner.

Le lendemain matin Oum-Aly alla chercher les olives, elle ne les trouva point, mais s'aperçut avec une joie indicible que l'assiette était remplie d'or. Elle courut alors à son mari et lui dit : « Sois en paix, tiens, regarde, Dieu nous est venu en aide, car celui qui sait supporter avec patience ses maux en est bientôt guéri. »

Lorsque le serviteur des voisins revint cher-

cher le plateau, Oum-Aly mit dans chaque assiette une pièce d'or et elle en donna deux au domestique qui, plein de joie et de contentement, remporta la table chez sa maîtresse.

Lorsque les esclaves levèrent les couvercles des assiettes du plateau, elles trouvèrent dans chaque assiette une pièce d'or ; elles se réjouirent et dirent à leur maîtresse : « Nous n'avons pas pris assez de peine pour servir la nouvelle voisine, car elle est de la plus grande noblesse ; elle a mis dans chaque assiette une pièce d'or et en a donné deux à notre serviteur. »

Leur maîtresse ordonna alors de préparer un autre plateau et recommanda qu'il fût encore plus soigné que le premier. Les esclaves préparèrent un superbe plateau et y mirent deux assiettes de chaque mets avec deux raviers d'olives. Leur serviteur le porta chez Oum-Aly qui l'accepta comme la veille, en mangea le contenu avec son mari et garda les deux raviers d'olives pour le déjeuner du lendemain.

Oum-Aly était fort curieuse, elle voulait savoir quel était l'auteur de l'heureuse substitution des olives par de l'or. Elle passa à cet

effet une partie de la nuit éveillée. Vers minuit, le mur se fendit en deux, un individu en sortit, prit les olives qu'il remplaça par de l'or, puis partit. Oum-Aly le suivit. Il entra dans un magnifique palais et s'assit près d'un grand jet d'eau. Oum-Aly en fit autant et s'assit de façon à voir sans être vue.

L'homme retroussa la manche de son habit, prit une rose blanche et la jeta délicatement dans l'eau de la fontaine.

Il en sortit une reine resplendissante de beauté. Elle demanda les olives, l'homme les lui présenta, elle les prit, les mangea toutes, flirta quelque temps avec l'individu, puis elle lui donna une dragée qu'il mangea, aussitôt après il s'endormit.

La femme le quitta alors et se dirigea vers la cuisine. Oum-Aly la suivit. La reine apprêta un joli plateau qu'elle emporta avec elle et alla à une ruine voisine.

Un esclave noir l'appela de l'intérieur de la porte et lui dit qu'il ne lui ouvrirait pas parce qu'elle avait trop tardé. Ce n'est que lorsqu'elle l'eût prié et supplié qu'il accéda à sa prière et lui ouvrit.

Oum-Aly la suivait toujours.

Le nègre lui demanda pourquoi elle avait tant tardé. Elle répondit que cela n'avait pas été de sa faute, et tout en s'excusant elle dit qu'elle avait dû attendre que l'autre s'endormît.

Ils mangèrent ensuite copieusement et commencèrent à s'amuser de leur mieux et puis elle le quitta et sortit.

Oum-Aly sortit aussi et se mit à ses trousses; dès que la porte se referma, indignée dans son honnêteté de ce qu'elle venait de voir, elle jeta à la reine une grosse pierre sur la tête, et s'en alla chez elle aussi vite qu'elle le put.

La reine se mit à crier parce que la pierre lui avait fait grand mal, l'individu qu'elle avait endormi s'éveilla aussitôt et s'empressant autour d'elle, lui demanda ce qu'elle avait. Elle le lui dit.

Il lui promit de la venger et se mit sur le champ à la recherche de l'auteur de cette audacieuse action.

Il prit à cet effet un baudet qu'il chargea d'étoffes et de toiles, puis s'en alla dans les rues en criant qu'il donnerait gratis de l'étoffe à quiconque lui raconterait un conte.

Toutes les femmes lui contèrent de petites histoires qui ne lui plurent pas trop; il donna néanmoins quelque chose à chaque conteuse.

Enfin, il arriva à Oum-Aly qui lui raconta la dernière nouvelle qu'elle connaissait, d'un bout à l'autre, en commençant par la substitution des olives jusqu'à la pierre lancée à la reine.

Le malheureux lui dit que c'était lui qui avait été si indignement trompé par la reine et qu'il voulait se rendre compte par lui-même de la réalité du fait. Il ajouta que si les paroles de Oum-Aly étaient des calomnies, il s'en vengerait en la tuant.

A minuit l'infortuné époux vint trouver Oum-Aly et lui dit de l'accompagner, puis il lui donna un breuvage, en lui disant : « Si la reine m'endort comme hier, tu me donneras à boire de cette eau, je me réveillerai aussitôt et reprendrai mes sens. » Puis ils se dirigèrent tous deux vers la fontaine.

La reine parut, elle flirta comme la veille, lui donna une dragée, il s'endormit et elle s'en alla.

Oum-Aly abreuva l'homme de cette eau

enchantée; il retrouva ses sens et suivit avec Oum-Aly les traces de la reine jusque chez le nègre. Il entra, et que vit-il ?............... Sa colère fut si forte qu'il tua la reine et le nègre sur le coup.

Puis il raconta à Oum-Aly son histoire : « Cette fille, lui dit-il, qui n'était pas digne de vivre sur la surface de la terre, était, hélas ! fille d'un puissant monarque. Je m'en épris follement; pendant sept ans, je souffris en silence, j'arrivai enfin à l'enlever, et jaloux de ma conquête je l'amenai ici pour la cacher à tous les yeux, croyant qu'il n'y avait ici ni hommes, ni esprits sataniques. Il y a quinze ans que je mène cette vie délicieuse, et tout cela n'a pas empêché cette malheureuse créature de me tromper si ignominieusement et, ce qui plus est, elle a su en garder le secret.

» Maintenant je vais partir et aller trouver ma famille que je n'ai pas vue depuis quinze ans. Prenez, Madame, tous les trésors qui sont ici et que Dieu vous rende éternellement heureuse ! »







XIX

LE KADI BIEN SERVI

Un kadi avait été destitué de ses fonctions.

Après un certain temps, se voyant à bout de ressources, il appela son domestique et lui dit : « Il faut me trouver quelques personnes qui viendraient me demander des consultations juridiques. »

Le domestique, qui était fort rusé et homme de bonne volonté, se met à l'œuvre aussitôt pour plaire à son maître. Il sort, et, chemin faisant, il marche sur le pied d'un promeneur qui se trouvait devant lui; le bonhomme tombe sur la figure, ses vêtements se salissent dans la boue et sa savate se déchire. Il se relève furieux, mais dès qu'il reconnaît le domestique du kadi : « Que Dieu te pardonne » lui dit-il, en se retirant au plus vite.

Le lendemain, le domestique s'en va au marché ; au milieu de la foule il avise un homme habillé de neuf, il s'accroche à ses habits et tire si fort qu'il les déchire.

Le malheureux homme se retourne, voit et reconnaît le domestique du kadi et se sauve en lui disant : « Que Dieu te pardonne. »

Le domestique du kadi pensa : « On connaît trop mon maître et on sait qui je suis; cela ne peut aller ainsi, il faut que je trouve moyen de régaler aujourd'hui les invités de mon maître. »

Pendant ces réflexions il rencontre un domestique portant sur un plateau une superbe oie farcie et artistiquement garnie; l'heureux porteur s'en allait au four.

Notre homme le suit. Le domestique laisse l'oie au four et va vaquer à ses autres affaires pour revenir chercher l'oie dès qu'elle sera cuite.

Alors le domestique du kadi entre au four : « Que la bénédiction de Dieu soit sur vous, dit-il au maître du four...

— Ainsi que sur vous, lui répond celui-ci ;

quel bon vent vous amène ici, mon frère, il y a longtemps que je ne vous ai vu...

— Voilà, je viens prendre l'oie qui est au four.

— Mais, cette oie n'est pas à toi.

— Ne dis pas cela, mon frère.

— Je veux bien, mais que dirai-je à la personne qui me l'a apportée, lorsqu'elle reviendra me la réclamer?

— Tu lui diras : J'ai mis l'oie au four, elle a fait, couac! et elle s'est envolée. A présent l'oie est cuite à point, donne-la moi, le seigneur kadi l'attend. »

Il prend l'oie et s'en va. Le kadi la mange avec ses amis et tout le monde s'en pourlèche les babouines.

Pendant ce temps, le domestique revient au four.

« Mon oie doit être cuite, rends-la moi, dit-il au maître.

— Ton oie? Eh bien! elle a fait couac! et elle s'est envolée.

— Que dis-tu là, malheureux!... » et des paroles aux injures, on passe fort naturellement aux coups.

La foule se rassemble et encombre la route et le four.

On disait qu'on se battait à propos d'une oie qui, étant au four, avait fait : couac ! et s'était envolée.

Les uns prenaient fait et cause pour le maître du four, qui était un fort honnête homme, pratiquant zélé; les autres doutaient de la résurrection de l'oie.

Parmi les spectateurs il y avait une femme enceinte qui, à force de se pousser se trouva juste derrière le maître du four. En ce moment, celui-ci se recule pour porter un coup terrible à son adversaire et vlan !... il atteint en plein ventre la malheureuse femme enceinte qu'il n'avait pas vue. Celle-ci pousse un cri aigu, tombe à terre et... avorte !

L'infortuné mari prévenu, accourt tenant un gros gourdin à la main et vociférant les injures les plus cyniques contre le maître du four.

Celui-ci ne pouvant plus tenir, se sauve dans la cour, escalade un pan de mur, monte sur la terrasse d'une habitation voisine, et ne trouvant point d'escalier, se laisse tomber dans la cour de la maison où il était.

Par fatalité, il tombe sur un maghrabin malade qui était couché là, roulé dans ses couvertures. Il lui défonce presque toutes les côtes; le maghrabin pousse un cri strident et expire.

Sa famille accourt et le maître du four est arrêté. Dans la rue on rencontre le domestique du kadi.

« Où allez-vous, braves gens ?

— Chez le kadi.

— Suivez-moi », et tous de le suivre.

Le kadi, après avoir écouté les dépositions et mis de l'ordre dans l'audience, s'adresse au domestique qui réclamait son oie au maître du four.

« Paye, avant tout. » Puis, s'adressant au maître du four : « Que dis-tu de cela, ô maître ?

— Que l'oie a fait couac et s'est envolée pendant qu'elle était au four. »

Le domestique se récria.

« Comment, mécréant, lui dit le kadi, tu ne crois pas que celui qui ressuscitera les hommes et toutes les créatures, en ramassant leurs os épars sur toute la surface de la

terre, peut rendre la vie à une oie qui est entière. »

La foule se mit à huer le domestique qui s'en alla content et satisfait, croyant au miracle.

Le mari de la femme avortée s'avance alors et, après avoir payé la taxe, expose sa plainte.

Le maître du four avoue le fait et explique les circonstances atténuantes, qu'il croit plaider en sa faveur.

« C'est très bien, dit le kadi, ceci rentre dans la loi du talion. Toi, bonhomme, tu donneras ta femme au coupable qui te la rendra quand elle sera enceinte de six mois.

— Mille mercis, dit le mari, je lui pardonne et que Dieu lui pardonne, je me désiste de ma plainte.

— Et vous, maghrabins, dit le kadi, en s'adressant à la famille éplorée du malheureux qui n'existait plus, quelle plainte avez-vous à porter ? Mais avant tout, n'oubliez pas que vous avez une taxe à payer.

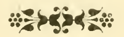
Les maghrabins s'exécutèrent et exposèrent ensuite leur plainte au kadi. Celui-ci ordonna que le maître du four fût entortillé dans des

couvertures et placé sous le bas minaret de la mosquée du sultan Hassan[1]; ceci posé, que le frère du maghrabin monterait sur ce minaret et se laisserait tomber sur le maître du four qu'il écraserait comme celui-ci avait écrasé son frère.

On comprend facilement que le brave maghrabin se désista, comme les autres, de sa plainte et pardonna au maître du four, comme les autres l'avaient fait.

La foule spectatrice et curieuse se retira enfin, émerveillée de la science profonde et de l'esprit d'équité qui animaient le noble kadi déchu, et tous, indignés, critiquèrent beaucoup le souverain qui avait eu l'imprudence de remplacer un aussi digne et aussi brave homme par un kadi qui certainement n'avait aucune des ressources d'esprit de celui-là.

1. Le plus haut minaret au Caire.







XX

LA FILLE DU MENUISIER

Il y avait autrefois un menuisier qui remerciait continuellement le Très-Haut de lui avoir donné une fille d'une beauté rare.

Il demeurait en face du palais du sultan de leur ville.

Un beau jour il eut envie d'aller en pèlerinage à la Mecque.

Il prépara à cet effet tout ce dont il avait besoin et se mit en route, accompagné de sa femme et de son fils, en laissant sa fille seule à la maison.

De crainte qu'il ne lui arrivât malheur, il cloua toutes les portes avant de partir.

Le lendemain la fille monta sur un arbre du jardin et dit : « Bonjour, ô mon arbre, ô mon bon jujubier ! Saurais-tu quand mon père et mon frère reviendront ? »

Le fils du Sultan l'entendit et lui dit : « Si tu est aussi adroite que bien faite, tu compteras ton arbre feuille par feuille. »

Elle lui répondit : « Si tu es toi même adroit et intelligent, tu compteras étoile par étoile toutes celles du firmament ainsi que tous les vaisseaux qui couvrent la surface des mers. »

Lorsque le jeune prince vit qu'il avait à faire à plus habile que lui, il résolut de lui jouer des tours et de lui faire de mauvaises plaisanteries.

Elle avait un chat qui s'appelait Boustane et qu'elle aimait beaucoup.

Le fils du Sultan réfléchissait chemin faisant sur le tour à jouer à la jeune fille quand il rencontra un homme qui vendait des intestins de bœuf. Il lui proposa de prendre ses habits crasseux et sales contre les siens qui étaient princiers, mais en gardant l'assiette d'intestins.

Il va sans dire que le marchand accepta avec joie la proposition du jeune prince et l'échange fut fait.

Dès que le fils du Sultan se fut affublé de

ses nouveaux habits, il se dirigea vers la maison de la jeune fille, en criant dans la rue qu'il vendait des intestins.

Elle l'entendit et l'appela en lui disant : « Donnes-m'en pour cinq paras et mets-m'en beaucoup. » Puis elle lui tendit une assiette. Il y mit des intestins, elle en demanda de plus, il refusa d'en donner, un échange de mots grossiers s'en suivit et lui, levant l'assiette, en asséna un coup à la jeune fille qui tomba par terre et l'assiette se brisa sur le parquet.

Notre homme se sauva ensuite pour ne paraître que le second jour, au moment où la jeune fille montait sur son arbre et lui disait : « O mon arbre, ô mon bon jujubier, quand mon père et mon frère reviendront-ils ? »

Le fils du Sultan l'entendit et lui dit : « Tu n'a pas oublié que je t'ai fait perdre cinq paras, que je t'ai cassé une assiette, que je t'ai fait mal, enfin que je t'ai avilie. »

Elle comprit alors que c'était lui qui avait joué le tour de la veille ; elle résolut alors de se venger.

Le lendemain matin elle prépara le tour qu'elle devait lui jouer.

Elle alla chez un teinturier et lui dit : « Teignez-moi de noir et faites-moi négresse; puis emmenez-moi au marché et mettez-moi en vente. M'offrirait-on mille bourses que vous ne devrez pas me vendre, mais si c'est le fils du Sultan qui me demande, vendez-moi à lui à n'importe quel prix.

C'est ce qui fut fait; le prince ayant besoin d'une esclave noire en ce moment-là, l'acheta pour trente bourses et la fit amener chez lui par ses domestiques.

Ceux-ci se mirent en route avec elle; puis, lorsqu'ils arrivèrent à une porte cochère, elle s'arrêta tout court et leur dit de l'attendre un instant, qu'elle allait faire ses besoins et qu'elle reviendrait tout de suite.

Ils s'assirent là et l'attendirent jusqu'au coucher du soleil; quant à elle, elle s'était sauvée, elle était rentrée chez elle, s'était déshabillée, bien lavée et se reposait.

Dès que les serviteurs furent rentrés au palais, le prince leur demanda où était l'esclave qu'il avait achetée; lorsqu'ils lui eurent dit la chose, il s'emporta tellement qu'il les battit, et il était tellement irrité qu'il s'éva-

nouit et tomba sur le parquet en se tordant le cou, ce qui lui donna une forte douleur.

Le lendemain matin la jeune fille monta sur son arbre comme d'habitude et répéta ses mêmes questions. Le fils du Sultan l'entendit et lui dit ce qu'il lui avait dit après lui avoir joué le tour de l'assiette d'intestins.

Elle lui répondit aussitôt : « Et moi je t'ai fait perdre trente bourses, je t'ai fait abîmer quatre hommes à force de coups, je t'ai fait évanouir et presque te tordre le cou. »

Le prince comprit alors que c'était elle qui avait fait l'esclave noire.

Il la quitta et s'en alla préparer un second tour.

Il ne trouva rien de mieux, pour lui jouer son tour, que de la prendre pour femme. Il patienta jusqu'au retour du père. Le menuisier ne tarda pas à arriver, le prince alors, escorté de ses gardes d'honneur, s'en alla à sa rencontre en grande cérémonie et l'invita à passer trois jours chez lui.

Cet excès de courtoisie de la part du prince donna beaucoup à réfléchir au brave menuisier qui commençait à s'inquiéter en pensant que

peut-être quelque chose s'était passé entre le prince et sa fille pendant son absence. Il demanda alors la permission de rentrer chez lui un instant; cette permission lui fut accordée. Il rentra, anxieux de savoir ce qui était arrivé. Il trouva sa demeure tout aussi barricadée que lorsqu'il l'avait quittée, pas le moindre changement, pas la moindre effraction. Il entra, baisa sa fille au front, puis s'assit tout pensif, quand tout à coup on frappa à la porte et on lui dit que le fils du sultan l'attendait. Notre menuisier se hâta d'y aller, et le prince lui annonça sans façon qu'il désirait devenir son gendre.

« O mon seigneur, lui répondit-il, des personnes de la catégorie de ma fille ne conviennent point à vos pareils ! » Là-dessus, il fit une révérence et se retira.

Le jeune prince envoya un conseiller au menuisier qui, voyant l'insistance du fils du Maître, consentit à ce mariage, tant de crainte que de l'honneur que cela lui faisait et des richesses qui s'ensuivraient.

Les noces se firent avec le cérémonial d'usage et le soir, quand le prince entra dans

la chambre nuptiale, il ne toucha point à sa femme, ne lui adressa même pas la parole, mais au contraire l'éloigna avec mépris.

Le lendemain il alla vers elle et lui dit : « Bonjour, fille du menuisier !

— Deux fois bonjour à toi, ô fils du Sultan ! lui répondit-elle.

— Que faut-il pour que la mariée soit considérée comme pure ? ajouta-t-il.

— Il faut qu'elle soit d'une blancheur immaculée, dit-elle.

— C'est parce que je le sais que je ne t'approcherai jamais, dit sèchement le prince.

— Que votre volonté soit faite, dit timidement la jeune fille, et que Dieu vous prolonge la vie. »

Cet état de choses dura un certain temps, puis, un beau jour, le prince eut envie de faire une promenade en dahabieh ; il donna, à cet effet, les ordres nécessaires et s'embarqua, se promettant de se distraire.

Sa femme s'en aperçut ; elle s'habilla avec un luxe étonnant, fit apprêter une magnifique dahabieh [1] et s'y embarqua en grande pompe

1. Bateau de voyage sur le Nil.

en amenant des chanteuses et des danseuses renommées.

Elle fit amarrer sa dahabieh assez près de celle du prince, son mari.

Il remarqua tout ce luxe et en fut frappé à tel point qu'il envoya un de ses eunuques demander à la maîtresse de la dahabieh si elle voulait bien permettre au fils du Sultan d'aller lui tenir compagnie.

L'eunuque obéit et reçut l'autorisation qu'il demandait pour son maître qui ne pouvait en croire ses yeux, tellement l'aventure lui plaisait. Enfin, il se rendit sur cette fameuse dahabieh et, transporté de joie, il conversa avec la fille du menuisier. Ils goûtaient tous deux un plaisir indicible à s'aimer.

Ils continuèrent ainsi bien avant dans la nuit. En se séparant elle demanda au prince comment s'appelait le village où ils se trouvaient. Il lui dit qu'il s'appelait Haroun.

Sachant qu'elle avait conçu, elle ne voulut pas oublier ce nom pour le donner à son premier-né.

La noce terminée, chacun se retira de son côté. Le fils du Sultan rentra plus amoureux

que jamais, ne sachant quoi penser de cette délicieuse aventure.

Neuf mois plus tard elle accoucha d'un garçon, qu'elle nomma Haroun, sans que le prince se doutât de rien.

La seconde année, le prince retourna en dahabieh et sa femme le suivit comme elle l'avait fait un an avant.

Tout — sans exception — ce qui s'était passé la première fois, se renouvela encore et, une fois les voluptueux moments écoulés, elle lui demanda le nom de l'endroit où ils se trouvaient ; il lui répondit : Karoun.

Chacun se retira de son côté et neuf mois plus tard elle accouchait d'un second garçon qu'elle nommait Karoun.

La troisième année tout se renouvela de même.

Elle lui demanda le nom du village qu'ils avaient devant eux, il lui dit : Jekh-el-nour, (source de lumière).

Neuf mois après ces délicieux moments, elle accoucha d'une fille qu'elle nomma Fekh-el-Nour.

Quelque temps après, elle apprit que le

prince partait pour une des villes voisines, elle sortit alors en hâte et se rendit chez un marchand d'esclaves en lui disant de l'amener dans la ville où se rendait le fils du sultan et de tâcher de la vendre au prince. Ils furent si prompts dans l'exécution de leur projet qu'ils arrivèrent dans la ville avant le prince et se mirent sur la voie qu'il devait suivre.

Celui-ci ne tarda pas à venir et l'acheta une seconde fois; elle fut envoyée au palais comme la première fois.

Bientôt le prince rentra dans sa ville qu'il avait quittée pour quelque temps. La première nuit il la passa dans ses appartements, tout seul; le lendemain matin il alla trouver sa femme et lui posa les mêmes questions qu'il lui avait posées le lendemain de leur mariage : « Que faut-il pour que la mariée soit considérée comme pure, etc. »; il en eut les mêmes réponses et la quitta, croyant l'avoir encore humiliée et mortifiée.

Quelque temps après il voulut se remarier et prendre une nouvelle femme : au moment des réjouissances générales, les trois enfants descendirent dans les cuisines pour déranger

les domestiques, et ils leur disaient : « Nous sommes les fils du prince, votre maître. » Les serviteurs, tout étonnés, allèrent communiquer la chose à leur maître qui, les ayant aperçus pendant qu'ils se sauvaient chez leur mère, pensait : « Si j'avais d'aussi beaux enfants je ne me remarierais jamais. »

Il se mit à les attendre dans un corridor et bientôt ils apparurent de nouveau : « De qui êtes-vous fils ? leur dit-il.

— Nous sommes tes enfants, » répondirent-ils en se sauvant vers leur mère; le père les suivit et arriva en face de sa femme : « D'où sortent ces enfants », lui dit-il sèchement.

Elle répondit : « Ce sont tes fils; as-tu oublié nos délices en dahabieh, quand nous étions ensemble ? J'ai eu de toi ces enfants et leur ai donné les noms des villages où nous nous arrêtions. »

Le prince en fut très heureux et reconnut la supériorité de sa femme. On changea les réjouissances de la noce en celles de la triple circoncision des enfants.

Depuis ils vécurent dans le bonheur et la prospérité jusqu'à leur dernière heure.





XXI

EL-SAID ALY

On raconte qu'il y avait jadis un marchand appelé El-Saïd Aly qui comptait parmi les plus grand richards de son siècle. Il s'était acquis une juste renommée par ses généreuses libéralités, car il dépensait journellement une forte somme pour les indigents de la ville où il était établi.

Pour son malheur, il arriva qu'un jour, notre libéral marchand oublia, en rentrant le soir, la clef sur la porte de son vaste magasin où était aussi son immense coffre-fort. Le lendemain, en y retournant, il le trouva littéralement vide ; tout avait été enlevé : marchandises, papiers, argent. Le richard était devenu pauvre. Il se sentit mal, s'évanouit et fut transporté chez lui où il garda le lit fort longtemps.

Il vendit pendant sa longue et pénible maladie tout ce qu'il avait chez lui pour fournir tout l'argent nécessaire dans cette terrible circonstance.

Quand il releva de maladie, il était absolument ruiné. il manquait même de ce qui est indispensable aux besoins d'une famille.

Sa femme, ne prenant point en considération leur triste situation, ordonna un jour à son mari de lui acheter en rentrant un gâteau fait avec du beurre fondu.

Le pauvre homme, qui redoutait le courroux de sa femme, se mit au travail de grand matin et ne cessa qu'au coucher du soleil. en mettant de côté cinq paras par cinq paras. Mais, hélas! tout son gain ne suffisait pas pour acheter le fameux gâteau qui devait suffire à toute la famille. Il ne savait que faire, il se dirigea cependant vers le pâtissier et le pria de lui donner un gâteau au beurre pour la somme qu'il avait; le pâtissier considéra l'argent et lui dit qu'il ne suffisait même pas pour acheter un gâteau à l'huile, mais que par amitié il lui en donnerait un pour ce prix.

Notre homme accepta le gâteau à l'huile et alla chez lui, espérant que sa femme serait satisfaite. Au seuil de sa porte il la trouva et, avant de le faire entrer, elle lui demanda s'il avait apporté le gâteau ou non. Quand il eut répondu affirmativement, elle le fit monter avec elle et bientôt les enfants les entourèrent; alors il montra à tout le monde le gâteau. Sa femme, qui était tout yeux, ne tarda pas à s'apercevoir que ce n'était pas cela. Elle fit un bond et de sa plus grosse voix elle dit à son mari : « Qu'est ceci ? Ne t'ai-je pas dit qu'il me fallait un gâteau au beurre et non à l'huile ? Pourquoi ne t'es-tu pas conformé à ma volonté ? etc., etc. » Une forte querelle s'en suivit entre les deux époux, pendant laquelle leur chat s'empressa d'enlever le gâteau et de se sauver. Tous les enfants se mirent à le poursuivre pour lui enlever le gâteau, mais en vain.

Ce jour-là l'infortuné mari reçut de sa chère femme encore plus de coups que de coutume, et ils se couchèrent tous sans prendre aucune nourriture.

Le lendemain matin sa femme le somma de

lui apporter un autre gâteau en le menaçant, s'il ne le faisait pas, de le maltraiter encore plus que la veille.

Il partit fort embarrassé et travailla sans trêve toute la journée, voyant arriver avec terreur la fin du jour, c'est-à-dire les cris et les coups de sa femme. A la fin du jour il eut une cruelle déception, tout l'argent qu'il avait amassé n'égalait pas celui de la veille. Il eut les larmes aux yeux, prit sa besace sur son dos et s'en alla chez lui s'attendant à tout.

Comme la veille sa femme l'attendait à la porte et lui posa la même question que la première fois. Il lui répondit qu'il n'apportait rien et que telle était la volonté divine. Elle se mit à l'injurier et ne voulut pas le laisser entrer.

Il reprit sa besace et se mit à marcher jusqu'à minuit dans les faubourgs de la ville; il arriva enfin dans un cimetière. Il y entra, se promena au milieu des tombes, en trouva une ouverte, et tout tremblant de peur y descendit et s'endormit dans un coin. Un moment après il vit le mur s'entr'ouvrir et un homme d'aspect sinistre en sortit et s'avança vers lui.

Cet homme avait une large face, un long nez, point d'oreilles et une seule main; il tenait de celle-ci une longue cravache et dans la bouche un filet. Il lui dit d'une voix rauque ? « Qui es-tu, toi? Qui t'a amené dans ce lieu : Pour quelle raison y es-tu venu ? » Le malheureux, en entendant ces mots, trembla de tous ses membres et ne retrouva la parole et sa présence d'esprit qu'au bout d'un certain temps.

Il eut confiance dans le monstre et lui raconta son histoire d'un bout à l'autre, en lui exposant toutes les méchancetés de sa femme. Le tyran n'eut pas l'air de s'en soucier trop et de s'apitoyer sur son sort ; mais il lui dit : « Ferme-les yeux, puis ouvre-les. » C'est ce qu'il fit et il se trouva dans une ville resplendissante de beauté, avec des habitants tout autres que lui quant à leur forme et à leur mode d'habillement. Il en fut très étonné et les autres le furent aussi en voyant parmi eux un étranger pareil. Ils l'entourèrent pour le contempler et lui demander qui il était et d'où il venait. Un d'eux le prit à l'écart et voulut savoir le motif de sa présence

dans cette ville. Le malheureux lui raconta scrupuleusement son histoire d'un bout à l'autre. Quand il eut fini, l'autre lui dit : « Nous sommes de la même ville, mon cher ami, et je me suis trouvé dans ce milieu dans des conditions identiques aux tiennes ; comme toi j'avais une femme cruelle qui me maltraitait ; comme toi, pour lui échapper, je me sauvai dans le même cimetière et comme toi je me trouvai transporté dans cette belle ville, par le même monstre. Ici, j'ai toujours travaillé avec constance, en suivant toujours les observations rigoureuses des devoirs de la justice et de la morale et je suis enfin arrivé à avoir une certaine aisance et à devenir le chef de la corporation des nombreux commerçants de cette ville. J'ai un assez grand crédit auprès du roi et maintenant je veux te rendre service : je dirai que tu es mon frère et mon associé en même temps; je vais te donner un magnifique costume de commerçant et tu iras à la station la plus proche pour que je puisse annoncer ton arrivée. »

Notre homme ne se possédant plus de joie s'habilla et alla à la station indiquée et

attendit, pendant que le riche commerçant annonçait à tous ses collègues l'arrivée de son frère, personnage très honorable, ayant des ressources surpassant même celles du roi, et son futur associé dans le commerce.

Tous se hâtèrent alors de mettre leurs plus beaux habits et formèrent un cortège pour aller à la réception du grand personnage. Il fut reçu avec les plus grands honneurs et fut accompagné en grande pompe jusqu'à la demeure de son frère qui les lui présenta tous un à un; il eut pour chacun une parole aimable, et avec la plus grande courtoisie il dit à tous qu'il était un grand commerçant et qu'il attendait un immense stock de marchandises de toutes sortes et des pierres précieuses de grand prix. Tous s'empressèrent alors de lui donner d'assez fortes sommes pour avoir des marchandises à meilleur marché.

Cependant il renvoya à plusieurs reprises la date de l'arrivée de sa caravane, tellement que tous perdirent patience et finirent par porter plainte devant le tribunal du roi.

Celui-ci fit appeler le chef de la corporation et lui ordonna d'amener son frère le plus tôt

possible. Le brave commerçant se dépêcha d'obéir, sans se douter le moins du monde de ce qui se passait.

El-Saïd Aly arriva et quand le roi eut fini de lui poser des questions sur son commerce et sur les sommes reçues, il répondit : « Monseigneur, comme on vous l'a dit, j'ai un très riche commerce ; d'après les dernières nouvelles que j'ai reçues, tout m'arrivera dans deux mois et alors tout le monde sera content. »

Son prétendu frère se fâcha bien un peu de ce qui arrivait, mais il ne pouvait rien y faire. Quant au roi, l'avarice l'empoigna et il crut tout ce que El-Saïd Aly avait dit. Il remboursa aux marchands leurs sommes respectives et devint alors le seul créancier de ce si riche commerçant, espérant devenir ainsi le seul propriétaire de toutes ces belles marchandises, qui devaient arriver deux mois plus tard.

Le roi tint ensuite conseil avec tous ses vizirs et il exposa tous les faits en concluant qu'il devrait lui donner sa fille en mariage. Tous furent de l'avis du roi ; on célébra les

noces le plus pompeusement possible, et notre homme devint le mari de la fille du roi.

Un mois et demi plus tard, aucun indice de l'arrivée des marchandises ne paraissant, les principaux vizirs allèrent trouver le roi et lui dirent qu'il était très probable que son gendre ne fût qu'un chevalier d'industrie et qu'il l'eût trompé. Le mieux serait, d'après eux, que le roi priât sa fille de demander à son mari quelle était son origine et son état, car, en général, les hommes dévoilent toujours leurs secrets à leurs femmes.

Le roi trouva fort bon ce conseil et le communiqua à sa fille, qui questionna, le soir même, son mari en tête à tête. Il lui raconta tout, comme il l'avait fait avec le chef de la corporation des commerçants.

Dès qu'elle eut tout appris, elle eut peur pour les jours de son mari qu'elle aimait; elle lui apporta une grande somme d'argent et un magnifique cheval, puis lui ouvrant la porte, elle lui dit : « Vas, monte et pars pendant la nuit, car si quelqu'un prenait vent de ce qui t'arrive et en prévenait le roi mon père, tu serais un homme perdu. »

Il sortit après avoir embrassé sa femme et personne ne se douta de la chose.

Le lendemain matin, sa femme alla trouver le roi et lui dit que pendant la nuit cinquante esclaves tout de blanc habillés étaient arrivés montés sur de superbes chevaux et repartis avec son mari pour apporter les marchandises. Le roi et ses vizirs en furent très heureux et attendirent avec impatience son retour, pendant que notre homme s'eloignait au galop de son fidèle coursier. Il se trouva dans un champ labouré et vit un paysan qui semait; il se dirigea de son côté et lui dit : « El salam aleïkom, je suis invité chez toi. » Le paysan hospitalier lui dit qu'il était le bienvenu et lui demanda s'il voulait manger; il répondit affirmativement et voulut semer pendant que le paysan allait lui chercher de la nourriture. En piochant, il trouva une ouverture dans la terre et s'appliqua à la mettre à nu, puis il s'y introduisit, il y trouva une petite caisse où il y avait trois riches costumes ornés de rubis et de différentes sortes de gemmes; l'un était un costume de femme, les autres étaient des costumes d'homme. Il trouva aussi une

bague et au moment où il la regardait attentivement il entendit une voix qui disait :

« Lebbeik. »

Il lui dit : « Qui es-tu? » L'autre répondit : « Je suis le serviteur de cette bague, demande et ordonne ce que tu voudras, je t'obéirai.

— Je veux que tu dresses une belle tente dehors et que tu fasses sortir cette caisse d'ici. »

Aussitôt il fut obéi. Il s'assit sous la tente, le paysan lui apporta de la nourriture, il en mangea et donna une certaine somme au paysan qui avait bien voulu le nourrir.

Puis il frotta la bague, le serviteur apparut et dit : Lebbeik.

« Je veux toutes sortes de marchandises et des pierres précieuses en quantité; je veux aussi de nombreux serviteurs pour porter le tout à la ville d'où je viens. »

Tous ses désirs furent exaucés et il se mit en marche. Quant au roi, son beau-père, il était déjà à bout de patience, quand il vit un jour, de loin, des chevaux approchant au milieu d'un nuage de poussière.

Il envoya de ses hommes au-devant d'eux

pour voir ce que c'était. Quand ils revinrent et annoncèrent au roi que c'était son gendre qui arrivait avec ses marchandises, il fut tellement content qu'il fit pavoiser toute la ville et alla à sa rencontre en grande cérémonie.

Notre homme fit don à son beau-père d'un des costumes, se vêtit de l'autre et le troisième il l'offrit à son épouse, qui accoucha quelque temps après d'un beau garçon que son père nomma Abou-Seïf, parce qu'il portait un sabre depuis sa naissance.

Le roi devint vieux et ne put plus gouverner la ville, il fit un testament où il léguait le trône à son gendre et mourut quelques jours après.

El-Saïd Aly monta au pouvoir, mais il ne tarda pas à se donner au luxe et au plaisir; il devint bientôt insupportable avec ses gens, et son premier vizir le haït tellement qu'il forma le sinistre dessein de l'assassiner pour régner à sa place et épouser la fille de son premier maître, c'est-à-dire la femme du roi actuel. Cependant il ne le fit pas; il invita simplement le roi à boire dans un établissement, il lui versa tellement du vin qu'il finit par le

griser complètement. Quand El-Saïd Aly fut gris, le vizir lui enleva la bague, la frotta, le serviteur parut, il lui ordonna de porter le roi dans la montagne comme on ferait d'un animal sauvage. Le serviteur obéit.

Le vizir s'empara alors du royaume et épousa de force la reine. Elle en fut très affligée et détesta fort son nouveau mari, elle se promit même de lui jouer un vilain tour, en attendant elle porta le deuil de son premier mari.

Un soir que le vizir s'était grisé, elle lui enleva la bague, appela le serviteur, lui ordonna de ramener son mari et de prendre à sa place le vizir. Ses ordres furent suivis. Le roi fit amende honorable à sa femme et gouverna équitablement son pays, en s'attirant ainsi l'estime et le respect de tous ses sujets.

Revenons un peu à sa première femme.

Après la fuite de son mari elle s'était trouvée sans la moindre ressource, et un soir elle prit ses enfants et sortit. Le hasard voulut qu'elle se rendît au fameux tombeau que nous connaissons déjà et en un clin d'œil elle se trouva à la même ville que son mari, sans que

ni l'un ni l'autre se doutât de cette combinaison.

Le roi allait de temps en temps faire une promenade dans la campagne où il rencontra un jour sa femme et ses enfants; elle le reconnut et se mit à crier de toutes ses forces à ses enfants : « Attrapez-le, arrêtez-le, c'est votre père. » Il embrassa ses enfants, pardonna à sa méchante femme et à l'aide de sa bague il fit élever un splendide château où il les logea. Il passait alors une nuit chez l'une de ses femmes et une autre nuit chez l'autre.

Il amena, un jour, son fils Abou-Seïf chez sa première femme et s'endormit ayant à ses côtés son fils. A minuit, sa femme, qui n'avait point changé, prit la bague du doigt du mari et voulut appeler le serviteur pour faire enlever le roi et régner à sa place. Abou-Seïf qui ne dormait pas, se leva et la tua. Il réveilla ensuite son père et ils rentrèrent ensemble.

El-Saïd Aly continua à régner en sage, jusqu'à ce qu'il mourût, puis son brave fils lui succéda.



XXII

EL-SCHATER[1] MOUHAMMED

Il y avait une fois un marchand de fèves qui avait trois filles. Sa recette journalière était de deux dirhems[2], avec l'un il achetait du pain et avec le second des fèves.

Un jour, le roi de cette contrée donna ordre formel à tous les habitants de ne point allumer le feu.

Au coucher du soleil, le roi et son vizir se déguisèrent en derviches et allèrent faire une tournée en ville pour se rendre compte d'eux-mêmes de l'effet de l'ordre royal. Arrivés à la demeure de notre marchand de fèves, ils trouvèrent le feu allumé et entendirent l'aînée des

1. Brave, actif, etc. Dans les contes surtout au Caire *Schater* correspond plus spécialement à rusé, plein de ressources, etc.

2. Pièce d'argent.

filles qui disait à son père : « J'espère que le roi me prendra pour épouse, et alors je lui étalerai de la soie d'ici jusqu'à son palais, tout le long du chemin. »

La seconde disait : Et moi, s'il m'épouse, je lui ferai un gâteau assez grand pour qu'il puisse suffire à lui et à tout son monde.

— Quant à moi, dit la plus jeune, si j'avais cet honneur, je lui ferais un garçon et une fille en une seule couche. La chevelure du garçon serait moitié en argent, moitié en or, et dès qu'il pleurerait, le ciel deviendrait sombre, la pluie tomberait et il ferait froid même si on était en plein été; au contraire, s'il riait il ferait un temps splendide, même en plein hiver. »

Après avoir tout entendu le roi dit à son vizir de le conseiller; celui-ci lui répondit que Dieu seul pouvait lui donner un conseil. Alors le roi lui demanda s'il connaissait ces filles et apprit ainsi qu'elles étaient filles d'un marchand de fèves. Sur ce ils rentrèrent tous deux et quand la nuit fut venue, et même presque passée, le roi donna ordre à deux de ses hommes d'aller et de lui amener le mar-

chand de fèves. Quand celui-ci arriva, il se prosterna à deux reprises aux pieds du souverain en baisant la terre. Le roi lui dit alors : « Je désirerais devenir ton beau-fils. »

Le marchand de fèves lui répondit : « O sire, trouvez-vous qu'il convient à vos pareils de s'allier à mes semblables ?

— Mes désirs sont des ordres, répliqua le roi, et si tu ne me donnes pas la main de ta fille aînée tu es un homme perdu. »

Le marchand dut se soumettre à la volonté royale et le contrat de mariage fut dressé devant le kadi, puis, après avoir promené en grande pompe la jeune mariée par toute la ville, on l'amena au palais du roi.

Dans la soirée, le roi entra dans la chambre nuptiale et passa fort gaîment toute la nuit avec sa jeune et belle femme.

Le lendemain matin en se réveillant, il lui dit : « Ne vas-tu pas tenir ta promesse, c'est-à-dire, ne vas-tu pas m'étendre de la soie depuis la maison de ton père jusqu'à mon palais ? »

Elle lui répondit : « La parole dite la nuit est toute empreinte de beurre frais, lorsque le jour paraît là-dessus elle se fond. »

Le roi en fut très froissé et ordonna de la mettre avec les autres esclaves pour servir comme elles.

Le lendemain il épousa la deuxième fille du marchand de fèves. Il passa, comme avec la première, toute la nuit avec elle, et au matin il lui demanda sa promesse et obtint la même réponse que celle de l'aînée. Elle eut aussi le même sort.

Le troisième jour, il épousa la plus jeune des trois sœurs. Après toute une nuit de délices, il dit à sa femme : « Où sont les deux enfants que tu as promis ? »

Elle lui répondit : « Pardon, ô mon roi, mais nous ne sommes ensemble ni depuis un mois, ni depuis deux, pour que tu me poses cette question.

» Attends que les neuf mois de grossesse s'écoulent et tu verras si j'ai menti. »

Le roi se tut.

Les neuf mois presque écoulés et le moment des couches étant tout près, les deux sœurs en disgrâce en devinrent jalouses et se mirent à forger leur imagination pour trouver un moyen quelconque pour perdre leur sœur

auprès du roi. Voici ce qu'elles décidèrent : elles mandèrent la sage-femme, lui donnèrent quarante dinares[1] et lui dirent : « Lorsque notre sœur accouchera, tu lui enlèveras les enfants et les remplaceras par ce chien et cette chienne. »

La méchante sage-femme rentra, toute satisfaite du marché, avec les deux chiens.

Dans la nuit on vint la réveiller et lui dire que la reine s'accouchait. Elle se leva, s'habilla, prit les deux chiens et alla au palais. La reine accoucha assez heureusement, et l'infâme sage-femme se retira après avoir emporté deux petits jumeaux : un garçon et une fille, et les avoir remplacés par un petit chien et une petite chienne.

Quand la reine reprit ses sens, elle voulut voir ses enfants mais ne vit, hélas ! que deux chiens. Elle en fut navrée, mais dit cependant : « Tout ce que Dieu fait est bien fait. »

Elle les mit dans des langes en soie et leur fit préparer un superbe berceau.

A la tombée du jour, le roi rentra au palais,

1. Pièce d'or.

et dès qu'il sut que sa femme était accouchée — sans se douter de quoi — il demanda à voir ses enfants.

Quand il les vit, plus navré encore que son épouse, il dit : « Que la volonté de Dieu soit faite. » Il aima cependant à la folie ces deux petits animaux, et soit à table, soit au prétoire, il les avait toujours, l'un sur son genou droit, l'autre sur son genou gauche.

Quant aux deux petits princes, la sage-femme les avait donnés aux deux cruelles tantes qui les enfermèrent dans une caisse enduite de goudron et les jetèrent ensuite en pleine mer au caprice des flots.

Les vagues poussèrent la caisse vers le bord du rivage, juste en présence d'un homme qui faisait sa prière sur le rivage.

L'attention de celui-ci fut attirée, il prit la caisse et se dit : « O mon Dieu, je ne désire ni richesses, ni autres choses ! Qu'est-ce que c'est que cette caisse et qu'y a-t-il dedans ? » Puis il ouvrit la caisse et en sortit les deux petites créatures qui suçaient leurs doigts mignons. Il demanda à Dieu la force et la permission de les élever et rentra fort heureux de pouvoir faire une bonne action.

A l'heure du déjeuner une gazelle apparut et allaita les deux petits, l'un de sa mamelle droite, l'autre de sa mamelle gauche, et ne cessa que lorsqu'ils furent complètement rassasiés; puis elle disparut. Cette gazelle nourricière vint les trouver journellement jusqu'à ce qu'ils furent sevrés et qu'ils purent manger tout seuls.

Le garçon et la fille restèrent auprès de leur bon père adoptif jusqu'à ce qu'ils devinrent adultes, et un jour l'honnête homme leur dit : « Dans deux jours je mourrai, mes chers enfants; je vais donc vous parler pour la dernière fois, écoutez-moi attentivement : je désire d'abord que vous m'assistiez jusqu'à ma dermière heure, puis faites tout le nécessaire et enterrez-moi ici même. Prenez aussi ce sac, mes enfants chéris, il est plein d'or, et ce mors que vous voyez, jetez-le dans la mer, il en sortira un superbe cheval tout harnaché, montez-le et il vous conduira où vous voudrez. »

Le bon vieux mort, les jeunes gens suivirent exactement les dernières volontés de celui qui les avait sauvés d'une mort certaine

et qui s'était donné la peine de les élever jusqu'à cet âge. Quand ils l'eurent enseveli, ils jetèrent le mors à l'eau, le cheval en sortit et leur demanda où il fallait les porter. Ils demandèrent à aller à la ville la plus proche. Dès qu'ils y arrivèrent, le cheval leur dit : Lâchez les rênes et arrachez deux crins de ma queue; s'il vous arrive n'importe quoi d'embarrassant ou d'ennuyeux, pressez ces deux crins et je vous apparaîtrai pour vous venir en aide. »

Ils prirent les deux crins et s'en allèrent par toute la ville. Ils rencontrèrent un marchand de café fort pauvre qui ne vendait qu'un quart de rotoli de café en poudre par jour. Ils s'assirent à ses côtés et en un clin d'œil le marchand vendit deux rotolis. Il les remercia fort chaleureusement et était émerveillé, comme tout le monde, de leur beauté sans égale dans la ville.

Un marchand de bric-à-brac passa devant eux, il tenait en main un paquet de quarante clefs et criait qu'il les vendait au prix qu'indiquerait l'acheteur.

« A moi pour mille dinares », cria El-

Chater Mohammed (qui était le jeune fils du roi dont nous racontons ici l'histoire).

« Que Dieu te bénisse, mon fils, et te donne grand gain ; tu viens d'acheter un superbe palais ; va, entre avec ta sœur, ouvre les trente-neuf portes, mais laisse la quarantième fermée : c'est un conseil paternel que je te donne, suis-le. »

Entré dans le palais avec sa sœur, El-Chater Mohammed se mit à ouvrir toutes les portes et trouva toutes les pièces pleines de bijoux ; arrivé à la quarantième il hésita une minute, puis la curiosité le poussa à ouvrir. Il ouvrit donc et sa mère lui apparut, il la perça de sa lance, sans se douter qui elle était, et la coupa en deux. Lui et sa sœur descendirent ensuite au jardin et pressèrent les deux crins. Le cheval leur apparut et demanda ce qu'il devait faire.

« Je veux que ce jardin porte des fruits hors de saison. »

Aussitôt les nombreux arbres desséchés se couvrirent de toutes sortes de fruits et le jardin offrit un magnifique spectacle,

Le frère et la sœur en furent enchantés, et

l'hiver rigoureux se changea soudain en un bel été.

Leurs tantes se rappelèrent alors du passé et tremblèrent à l'idée que les enfants étaient encore en vie. Elles envoyèrent chercher l'infâme sage-femme d'autrefois et lui demandèrent si elle savait qui demeurait dans la maison du vizir un tel. Elle leur répondit, un frère et une sœur. Il n'y avait plus de doute, c'étaient eux. Elles donnèrent cinq dinares à la sage-femme et lui dirent d'aller trouver le roi et de lui faire comprendre que Chater Mohammed et sa sœur Sit-el-Hôsn oual Gamal étaient dans le pays pour enlever le royaume de leur souverain et qu'il devrait les faire arrêter et leur trancher la tête.

Elle leur promit fidélité et obéissance puis alla trouver le roi et lui communiqua la chose, en chargeant iniquement des calomnies les plus affreuses le frère et la sœur qui, comme on ne l'a pas oublié, étaient les enfants de ce même roi. Elle dit aussi au souverain : Il y a un moyen bien simple de vous défaire du jeune prince, Altesse ; vous n'avez qu'à l'envoyer à la recherche de l'arbre de Sitti-Han, je garan-

tis qu'il n'en reviendra pas, car il sera mangé par les bêtes féroces qui peuplent les environs et personne n'en est jamais revenu. »

Le roi le fit appeler et lui dit : « Si tu veux demeurer dans notre ville, il nous faut apporter l'arbre de Sitti-Han, autrement nous t'exilons. »

El-Chater Mohammed obéit; il rentra, embrassa sa sœur et partit après lui avoir donné la bague qu'il portait au doigt, en lui disant : « Si je meurs, la bague te serrera fort le doigt, adieu ! »

Arrivé hors de la ville, il pressa les deux crins et son cheval apparut; il le monta et lui dit : « Mène-moi à l'arbre de Sitti-Han. »

Quand ils se trouvèrent en présence de la première ghoule, le cheval s'arrêta court et dit à son maître : « Je ne puis faire un pas de plus, car je crains les ghoules. »

El-Chater Mohammed n'hésita pas une minute; il descendit de cheval et continua sa route tout seul; arrivé à la première ghoule, il lui dit : « El-Salam Aleïkom, ô bonne ghoule.

— Si tu ne m'avais pas salué en commen-

çant je t'aurais avalé; maintenant ne crains plus, ô brave Mohammed; dis-moi ce que tu désires.

— Je suis à la recherche de l'arbre de Sitti-Ilan.

— O mon fils, ô malheureux, où vas-tu ? Tu ne sais donc pas que tous ceux qui ont eu l'intrépidité d'aller le chercher n'en sont point revenus ?

Cependant, écoute : « Sur la route se trouve ma sœur; elle a un jour de plus que moi et est d'un an plus savante que moi. Si tu la vois en train de chauffer son four et de moudre du sel, cache-toi et ne l'approche pas; si au contraire elle moud du blé, cours à elle et suce du lait de son sein droit. Dis-lui aussi que tu es le nourrisson d'Abdel-Rahim, puis suce son sein gauche et dis-lui que tu es le nourrisson d'Abdel-Raman, expose lui enfin ta demande. »

El-Chater Mohammed remercia la bonne ghoule et se mit en route.

Arrivé devant la ghoule, il vit qu'elle était en train de moudre du sel; il se cacha et attendit. Elle se leva, lava ses mains et se mit à moudre du blé. Il accourut et fit tout ce que

lui avait recommandé la ghoule. Elle le laissa faire et lui demanda d'où venait tant d'amour et ce qu'il désirait. Il lui dit qu'il désirait l'arbre de Sitti-Han.

Elle lui fit signe de s'asseoir et lui donna à manger, puis elle lui apporta un agneau coupé en quatre et lui dit : « Prends cet agneau et va tout droit devant toi ; tu trouveras un superbe palais à quatre colonnes ; dès que tu y arriveras un gros aigle s'abattra sur toi pour te faire du mal ; devant le palais s'élève un bel arbre, n'y touche pas tout de suite ; donne d'abord un quartier de mouton à l'aigle, il le mettra dans son bec à droite, donne-lui ensuite un second quartier qu'il mettra à gauche, puis retire-toi. L'aigle se rapprochera encore de toi, tu lui donneras alors le reste. Alors seulement prends l'arbre entre tes deux bras et secoue-le en lui disant : Le moment est venu, ô arbre de Sitti-Han. Aussitôt Sitti-Han, la maîtresse de l'arbre, apparaîtra à sa fenêtre et te dira : Salut, ô Chater Mohammed, ô mon chéri, ô lumière de mes yeux, dis-moi donc deux mots et monte chez moi que je t'amuse ! Prends bien garde

de lui répondre, ne lui dis pas un mot et tu auras l'arbre que tu désires. »

El-Chater Mohammed, enchanté, s'en alla en emportant le mouton. Tout ce qu'avait dit la ghoule arriva et, de son côté, il ne fit que comme elle le lui avait ordonné.

Sitti-Han voyant qu'il persistait à ne pas dire un mot comprit que c'était lui qui devait posséder l'arbre et le lui donna. Tout radieux, il l'enleva et se mit en route. Arrivé à la demeure des ghoules il pressa les deux crins, son cheval lui parut, il monta en selle et rentra en ville. Il planta l'arbre dans son jardin et aussitôt planté, celui-ci se couvrit de fruits et devint d'un beau vert.

El-Chater Mohammed se rendit ensuite au palais royal et dit au souverain qu'il avait rempli sa tâche, puis il rentra chez lui.

Ses tantes l'apprirent, elles firent venir la sage-femme, lui donnèrent cent dinares et lui dirent d'aller trouver le roi et de lui faire observer qu'il fallait, non seulement l'arbre, mais encore Sitti-Han elle-même, avec tout son monde et son palais.

La sage-femme fit fidèlement la commission

au roi et ajouta même que comme El-Chater Mohammed avait réussi à se procurer l'arbre en surmontant tant d'obstacles, il pourrait très bien aussi lui ravir le royaume.

Le roi fit venir El-Chater Mohammed et lui communiqua la chose en le menaçant de lui faire trancher la tête s'il n'obéissait pas.

Notre brave alla conter le fait à sa sœur, puis appela son fidèle coursier, le monta et se mit en route. Arrivé au gîte des ghoules, le cheval s'arrêta. El-Chater Mohammed descendit à terre et continua sa route, il échangea le salut avec la première ghoule qui lui demanda pourquoi il revenait dans ces lieux; quand elle l'apprit, elle lui dit : « Va trouver ma sœur, la reine des ghoules, et fais comme la première fois. »

Tout se passa comme la première fois et quand Sitti-Han vit qu'il n'y avait moyen de le faire parler, ni de le persuader de monter, elle le suivit avec tout son palais. Arrivé à la retraite des ghoules, El-Chater Mohammed pressa les deux crins, son cheval parut et tous se rendirent à la ville. Il déposa le palais avec Sitti-Han dedans, dans son jardin, en face de

l'arbre de celle-ci ; puis il se rendit chez le roi et lui dit qu'il avait encore réussi. On était en plein hiver, mais en vertu de la joie et du contentement de notre brave, on se trouva comme par enchantement en plein été. Les tantes surent alors qu'il était là et vivant et heureux ; elles firent venir la sage-femme, lui donnèrent cette fois-ci mille dinares et lui dirent qu'il fallait chercher encore un procédé quelconque pour le perdre : « Va et dis au roi, finirent-elles par dire, qu'avant de lui donner sa liberté il doit exiger de lui qu'il trouve un tout petit garçon qui par un discours éloquent prenne sa défense ; nous croyons et espérons qu'il lui sera impossible de le trouver. »

La sage-femme obéit. El-Chater Mohammed fut mandé et le roi lui ordonna ce qui précède. Sitti-Han, questionnée à cet effet par le pauvre mais brave persécuté, lui répondit que c'était chose facile mais qu'il devait demander trois jours de délai au roi.

Ces trois jours furent accordés par Sa Majesté, mais à une condition : El-Chater Mohammed devait donner un dîner qui pût suffire à tout le peuple, non-seulement de la ville mais encore des environs.

El-Chater Mohammed le dit à Sitti-Han qui lui répondit : « Va les inviter, tout sera prêt à votre retour. »

Sitti-Han se mit à l'œuvre, elle *découpa* de la mélokhia[1] qu'elle mit au feu dans une immense chaudière avec du blé et quand le roi arriva avec ses innombrables sujets, tout était servi. Ils en mangèrent pendant dix jours sans pouvoir jamais vider la chaudière; le roi en fut très intrigué et demanda l'enfant qui devait plaider la défense de notre héros. Celui-ci alla le demander à Sitti-Han qui lui dit : « Sors, fais deux pas et appelle Oumm Zérig en lui disant : Donne-moi ton fils Zeid, que je l'amène voir sa tante. »

El-Chater Mohammed le fit et aussitôt la terre s'ouvrit et il en sortit un petit enfant. Il le prit et l'amena chez le roi. Celui-ci le fit asseoir et fut fort embarrassé pour lui poser une question; il ne pouvait en croire ses yeux.

1. Sorte de légume *corchoras alitorius* dont les variétés sont : *C. trilocularis*, *C. tridrûs*. *Illustration de la flore d'Égypte*, p. 53, par ASHERSON et SCHWEINFÜHRT. *Mémoires de l'Institut égyptien*, tome II.

L'enfant lui dit alors : « Que me veux-tu, ô roi ! Demande et je te répondrai ! »

Le roi tout étonné lui dit : « Mais qui donc es-tu ?

— Je suis Zérig et tout à ton service, écoute-moi bien, mais d'abord donne-moi à manger car j'ai grand faim. »

Le roi lui fit donner de la nourriture et assista à son repas; il vit que tous les mets qu'on mettait devant lui disparaissaient en un clin d'œil, le petit enfant avalait tout et criait tout le temps qu'il avait encore faim. Quand il eut avalé tous les mets du palais et que tous les assistants en furent stupéfaits le roi dit au petit enfant que c'étaient là des actions sataniques.

L'autre lui répondit d'un air étonné : « Tu es roi et sultan, et tu ne peux pas manger autant que moi ?

— Tu es une merveille, mon enfant, lui dit le roi, et je n'ai jamais ni vu, ni entendu ce que je vois en ce moment-ci.

— Tu es plus merveilleux encore, mon roi, car je n'ai jamais vu ce qui se passe chez toi en ce moment-ci.

— Comment? Que veux-tu dire? Explique-toi donc.

— Voici, ô roi, le sujet de mon étonnement: Tu mets à ta table avec toi deux chiens que tu crois être tes enfants, quand tes véritables enfants, ceux que ta femme a conçus et qu'elle t'avait promis avant et le lendemain de ton mariage, quand ces enfants, dis-je, sont vivants comme toi et moi et se trouvent dans cette ville. »

Le roi ne comprenant plus rien lui demanda qui ils étaient.

« Ce sont, reprit l'enfant, El-Chater Mohammed et Sit-el-Hôsn oual Gamal, la merveille de notre temps. Leurs infâmes tantes, avec l'aide de ton indigne sage-femme, te les ont enlevés et remplacés par des chiens. Et aujourd'hui encore, ô roi, ces méchants te poussaient à tuer ton fils, ton propre fils. »

Le roi en ce moment ne se possédait plus de joie, il était le plus heureux des hommes; il couvrit d'or le jeune mais éloquent orateur qui avait dévoilé toute la vérité et après avoir tendrement embrassé ses chers enfants, il fit élever un grand bûcher et brûla vivantes ses

deux belles-sœurs et la sage-femme. Châtiment bien mérité.

D'autre part, il y eut de grandes réjouissances et dans le palais il n'y eut que joie et bonheur continuels.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIER GROUPE

PERSANS, INDIENS, ARIENS DE L'EST.

DEUXIÈME GROUPE

ARIENS DU NORD, EUROPÉENS, GRECS, ROMAINS, ETC.

TROISIÈME GROUPE

SÉMITIQUES, ARABES, JUIFS, BERBÈRES

QUATRIÈME GROUPE

AFRICAINS-NÈGRES, SOUDAN ORIENTAL

CINQUIÈME GROUPE

EGYPTIENS-AUTOCHTONES

FIN DE LA TABLE

CHALON-SUR-SAONE, IMP. DE L. MARCEAU